

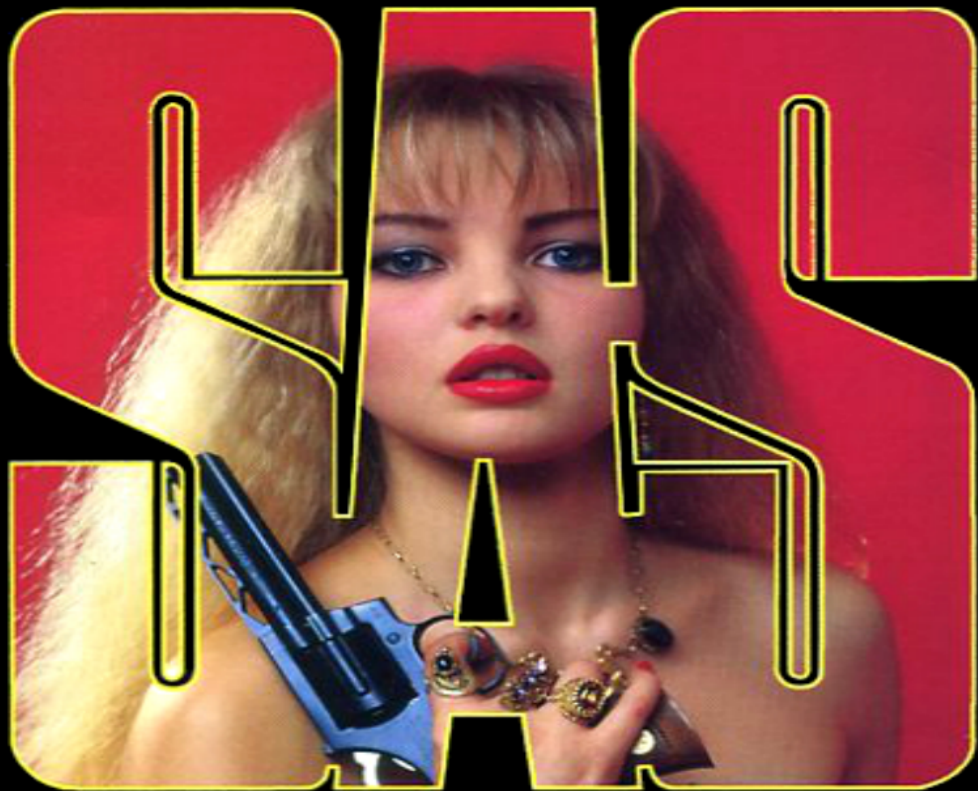
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**SAS [082] –
Danse macabre à
Belgrade**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



DANSE MACABRE À BELGRADE

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



82

DANSE MACABRE À BELGRADE

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

Le Code de la propriété intellectuelle s'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants, du Code de la propriété intellectuelle.

© Librairie Plon/Gérard de Villiers, 1986

© Presses de la Cité Poche GECEP, 1993

© SAS/Vauvenargues, 2009.

ISBN 978-2-84267-065-8

CHAPITRE PREMIER

Une pluie fine tombait sur le Danube, noyant dans une brume humide l'île de Ratno Gstrvo, pourtant toute proche. Même la masse blanche de l'hôtel *Yougoslavia* allongée au bord du fleuve semblait avoir des contours flous. Kivork Davoudian releva le col de son manteau, frigorifié. Élevé à Beyrouth, il n'était pas habitué au froid de Belgrade. Et encore, le *kochava*, l'abominable vent du nord des Carpates ne soufflait pas. Parfois ses rafales glacées balayaient la plaine pendant huit jours et alors le Danube gelait.

Kivork Davoudian s'était fait déposer à la sortie de Zemun, effectuant un long détour pour revenir sur ses pas, parcourant près de deux kilomètres à pied, sur la promenade piétonnière longeant le fleuve, parallèlement au boulevard Edvarda-Kardelja.

Arrivé au lieu de son rendez-vous, en face d'un monticule surmonté de plusieurs colonnades, il s'arrêta. Son champ visuel s'étendait très loin. Au-delà du boulevard, des immeubles modernes s'entassaient comme des jeux de construction. Le long des deux voies séparées par un terre-plein, pas un chat. L'été, les amoureux venaient flirter sur l'herbe ou se promener le long du Danube, mais en décembre...

Il fallait atteindre Zemun, l'ancien quartier austro-hongrois aux vieilles maisons décrépies et aux rues tortueuses pour retrouver la vie. Toute cette zone, au bord du Danube, jusqu'à l'affluent de la Sava, bordée par la cité-dortoir de Novi Beograd était morte en hiver. Raison pour laquelle Kivork Davoudian avait choisi ce lieu de rendez-vous.

Soudain, il repéra, à plus de cent mètres, une voiture qui roulait en direction de Zemun. Une Zastava de couleur sombre comme il y en avait des milliers en Yougoslavie et à Belgrade particulièrement. Il la suivit des yeux, longuement. Elle disparut vers le nord et il se retourna, observant le *Yougoslavia*. Pourvu que l'homme avec qui il avait rendez-vous ne soit pas en retard. Il fit encore quelques pas en direction de l'hôtel, puis s'arrêta et regarda de nouveau autour de lui. Un camion filait sur le boulevard Edvarda-Kardelja, soulevant des vagues de boue. Il doubla une voiture, une Zastava remontant vers Belgrade, à une allure plus que modérée.

Brutalement, tous les sens de Kivork Davoudian furent aux aguets. Personne ne devait être au courant de son rendez-vous ou son chef courait un danger mortel. Or, il avait l'impression que cette Zastava était celle qui venait de passer dans l'autre sens.

Il la suivit des yeux. Elle ralentit encore et, avant d'arriver à la hauteur du *Yougoslavia*, stoppa le long du boulevard. Un homme

engoncé dans un loden en sortit, soulevai le capot et se pencha dessus.

Le cœur de Kivork Davoudian se calma. Dans ses activités, le détail le plus banal pouvait être l'indice d'un danger.

Il fixa longuement la voiture arrêtée dont le conducteur fourrageait dans le moteur. Scène courante en Yougoslavie. Il décida néanmoins de s'assurer par une ruse classique qu'il ne commettait pas d'imprudence.

La promenade où il se trouvait ne se terminait pas au Danube. Au pied d'un mur de ciment de près de trois mètres, se trouvait une piste cimentée au ras de l'eau, longeant le fleuve, invisible du boulevard Edvarda-Kardelja. Jetant sa cigarette, il s'accroupit au bord du parapet, d'un geste naturel, comme s'il lançait sa chaussure puis se laissa tomber en contrebas.

Le choc sur le ciment fut rude, secouant toutes ses articulations, mais il se releva aussitôt.

Si le conducteur de la Zastava en panne était chargé de le surveiller, il allait réagir. Kivork Davoudian avait disparu comme dans une trappe. Il se mit en marche, en direction du *Yougoslavia* d'où viendrait probablement son contact.

Il parcourut ainsi une cinquantaine de mètres au ras du Danube et s'arrêta. Les battements de son cœur avaient pris leur rythme normal. Il leva la tête, mais il ne pouvait rien voir au-delà de l'arête du mur de ciment. Le Danube coulait à un mètre de lui, presque au niveau du sentier.

Comme il ne pouvait pas escalader le mur de ciment, il décida de continuer jusqu'au *Yougoslavia* pour rattraper la promenade.

Il n'avait pas parcouru dix mètres que son sixième sens lui fit lever les yeux. Son sang se figea.

Du haut du mur, à une dizaine de mètres en avant de lui, un homme le contemplait. Jeune, les cheveux très noirs, une grosse moustache et un fort nez busqué. Vêtu d'un jean et d'un blouson à col de fourrure.

Il se rejeta vivement en arrière, disparaissant aux yeux de Kivork Davoudian. Celui-ci demeura d'abord figé sur place, le pouls à 130. Il avait reconnu Gourgen Nayir, un Arménien de Beyrouth, comme lui, une des premières recrues de l'Asala (1), un jeune fou qui tuait comme il respirait. Jadis, ils avaient été amis...

Il allait prendre ses jambes à son cou lorsque Gourgen Nayir réapparut, cette fois, pratiquement au-dessus de lui. Avant que Davoudian ait le temps de sortir une arme, il plongea sur lui comme un joueur de rugby, l'entraînant dans sa chute, sur le ciment glacial. Kivork Davoudian ressentit une violente douleur à l'épaule qui lui coupa le souffle et l'étourdit quelques instants. Son agresseur le poussait déjà vers l'eau glacée du Danube. En se tortillant, Kivork

Davoudian réussit à lui échapper in extremis. À quatre pattes, il tenta de se redresser. Du coin de l'œil, il aperçut un second homme, plus âgé, qui venait à son tour de se laisser tomber du haut du mur. Le nouveau venu sortit de sa poche un Tokarev 9 mm équipé d'un silencieux. Seulement, il ne pouvait s'en servir, son ami se trouvant entre lui et Davoudian.

Ce dernier fit face. Ses doigts atteignirent la crosse de son arme. Un élan atroce l'empêcha de la prendre : il devait avoir la clavicule cassée. Étourdi, il dut s'appuyer au mur de ciment, pour ne pas tomber.

Gourgen Nayir réalisa son état. Il fit un pas en avant et Davoudian reçut le choc de son regard froid et cruel. Il leva le bras gauche :

— Gourgen !

Kivork Davoudian eut envie de vomir. Ici, personne ne lui porterait secours. La berge était totalement déserte, seule une péniche défilait lentement le long de l'île Ratno Ostrvo.

Gourgen Nayir demanda soudain, en arménien, d'une voix sèche, la main droite plongée dans la poche de son blouson :

— Tu nous emmènes ?

Davoudian secoua la tête négativement. Puis il essaya de se décoller du mur. Ses os brisés lui causaient une douleur insupportable, le conduisant au bord de l'évanouissement.

— Laissez-moi ! Laissez-moi !

Il vit la main droite de Gourgen Nayir sortir de sa poche, tenant un poignard à large lame, style commando.

— Attends ! cria le compagnon de Nayir.

C'était trop tard.

Kivork Davoudian n'eut même pas le temps d'avoir peur. Le jeune Arménien balaya l'air devant lui. Davoudian sentit comme une brûlure au cou et y porta la main gauche. Un liquide chaud l'inonda aussitôt. Le sang qui jaillissait de sa carotide tranchée. Au rythme des battements de son cœur.

Davoudian écrasa la blessure de sa main, dans un futile effort pour arrêter l'hémorragie, puis, d'un élan désespéré se lança en avant. À sa grande surprise, Gourgen Nayir ne chercha même pas à l'intercepter ! Il le laissa s'enfuir et aussitôt Kivork Davoudian se mit à courir. Le *Yougoslavia* n'était qu'à une centaine de mètres. Il se retourna. Les deux tueurs n'avaient pas bougé, et il reprit espoir. Compriment sa gorge de sa main inondée de sang, il accéléra. Gourgen Nayir s'ébranla, le suivant à distance, d'un pas de promenade. Paisible.

Un voile noir passa devant les yeux de Kivork Davoudian. Il eut soudain l'impression qu'on avait attaché des semelles de plomb à ses chaussures. C'était comme dans un cauchemar : il courait de toutes ses forces, mais sa silhouette blanche du *Yougoslavia* paraissait ne pas se

rapprocher. Il se sentit d'un coup incroyablement faible.

Il trébucha, et mit un genou en terre. Il lui semblait que le sang coulait moins de sa blessure, et il se réjouit d'avoir arrêté l'hémorragie. Il détacha la main de son cou. Elle était rouge, comme son poignet, sa chemise, sa veste, la manche de son manteau. La tête lui tournait. Quand il voulut se relever, il bascula sur le côté et vit le ciel gris tourner, à tel point qu'il se demanda si c'étaient les flots du Danube ou les nuages. Il n'avait plus mal, il éprouvait seulement une immense fatigue. Il chercha encore à bouger, puis bascula dans un trou noir.

Son jeune assassin arriva près de lui au moment où il venait de cesser de respirer, totalement vidé de son sang. Gourgen Nayir ne s'était pas pressé, sachant qu'avec une blessure pareille, il ne pourrait courir plus d'une dizaine de mètres.

Sans émotion, il fouilla soigneusement sa victime. Son compagnon accourut.

— Imbécile ! gronda-t-il. D'abord tu te fais voir et maintenant, tu le tues ! On n'était pas là pour ça.

— Il n'aurait pas parlé et il se serait défendu, grommela Gourgen Nayir. Tiens, regarde !

Il sortit d'une des poches du mort un Walther PPK, le glissa dans sa ceinture et empocha les billets trouvés dans les poches du mort : de l'argent yougoslave, grec, libanais et une liasse de dollars, ainsi qu'un passeport et un carnet.

— On était là pour le suivre, continua son compagnon. Pas pour faire des conneries. Foutons le camp maintenant.

Il jeta un coup d'œil inquiet à la berge déserte. La péniche avait disparu. Gourgen Nayir, sa fouille terminée, prit le corps par les épaules et l'amena au bord du fleuve. Puis, du pied, il le fit basculer d'un « plouf » léger et Kivork Davoudian disparut dans les eaux grises du Danube. Bien sûr, on le retrouverait, mais ils n'avaient pas besoin de beaucoup de temps : seulement quelques jours. Sans papiers, Kivork Davoudian, qui n'était pas en Yougoslavie depuis longtemps, ne serait pas identifié facilement.

— Viens, insista le compagnon de Gourgen Nayir.

Fou de rage. À cause de la maladresse du jeune Arménien, tout le plan tombait à l'eau.

Nayir le regarda froidement.

— Non, on va attendre l'autre.

— Pourquoi ?

— Il sait peut-être où se trouve ce cochon d'Erivanian.

Son compatriote sursauta :

— Il va se rendre compte que...

— Je vais me faire passer pour lui, dit Nayir. Tout va bien. Va

m'attendre dans la voiture. J'ai fait une connerie, je vais essayer de la réparer.

Il prit son élan et parvint à s'accrocher au sommet du mur de ciment qu'il escalada ensuite avec souplesse, aidant son compagnon à en faire autant. Ce dernier fila vers le boulevard et Gourgen alluma une cigarette après avoir relevé le col de son blouson doublé de mouton. En plus de son poignard, il avait le PPK pris à Davoudian dans sa ceinture et il se sentait invulnérable.

* *

*

Greg Morris regarda le Danube à travers l'énorme baie vitrée dominant le fleuve, principal agrément du bar du *Yougoslavia*.

Celui-ci était à peu près vide, en dépit de ses confortables fauteuils de cuir rouge. Greg Morris adressa un sourire d'excuse à sa compagne :

— Il faut que j'y aille.

— Tu en as pour longtemps ?

Mi-yougoslave, mi-américaine, Katarina Blunt avait d'étonnants yeux bleus, une poitrine qui faisait flipper tous ses camarades de l'ambassade US et des jambes somptueuses, pour l'instant dissimulées par une longue jupe de daim et des bottes.

— Une heure peut-être, au minimum.

— Alors je te retrouve au Moskva dans la salle du bas, la pâtisserie.

L'Américain but la dernière goutte de son café, le meilleur de Belgrade et Katarina termina son Pepsi. Il avait envie de se plonger dans l'humidité comme d'aller se pendre, mais quand on est un *case-officer*(2) à la CIA on ne connaît ni dimanche ni jours fériés. Il embrassa légèrement Katarina sur la bouche et lui lança :

— Ce soir, on dîne au *Club des Écrivains*.

— Pour changer ! fit-elle ironiquement.

Belgrade comptait à peine une demi-douzaine de restaurants convenables. Avec l'hiver, la plupart des guinguettes installées au bord du Danube étaient fermées et le choix était réduit.

Greg Morris et Katarina se séparèrent au rez-de-chaussée.

Le temps de traverser la cafétéria, Greg Morris sortit côté Danube, en face du péristyle dominant le fleuve, L'air glacé lui fouetta le visage. Il partit à gauche dans le sentier, souhaitant que son correspondant ne soit pas en retard. Il avait hâte que cette histoire se termine. À deux mois de sa mutation, il n'avait pas besoin de cela.

Dans la poche gauche de son manteau se trouvait un passeport diplomatique US en blanc sur lequel il n'y avait plus qu'à mettre un nom. Les Yougoslaves avaient promis de ne pas le regarder de trop

près, à la sortie du pays. Une réservation était prévue à son propre nom sur le prochain vol Air France, à destination de Paris, la ville où son « client » désirait se faire « débriefé ». Ensuite ce n'était plus son boulot. Penser que Belgrade était si tranquille avant l'arrivée d'Aram Erivanian. Juste des « papiers » sur les déplacements des différents terroristes moyen-orientaux utilisant la capitale yougoslave comme plaque tournante entre Athènes, Berlin-Est, Rome, Budapest et Vienne. Un boulot de tout repos avec une petite pointe de temps à autre. Rien de comparable avec cette grosse histoire.

Il vit de loin l'homme qui attendait sur la promenade à hauteur des colonnes dominant le tumulus herbeux. Le messenger qui allait le mener à Erivanian. Il fut surpris par sa jeunesse.

— Vous parlez anglais ? demanda Greg Morris.

— *Yes, a little*, fit son interlocuteur.

— *Good !* dit-il avec une cordialité un peu forcée. *How is Mr Erivanian ?*

— *He is OK*, marmonna l'autre.

— Content de partir ?

— *Yes*.

Le jeune Arménien dégageait autant d'émotion qu'un peuplier. Greg Morris l'examina, il ne l'avait jamais rencontré, mais cela ne voulait rien dire. Toutes ces organisations clandestines utilisaient des tas de gens comme courriers, semblables à ce jeune homme brun au regard impénétrable.

Le colt « 45 » pesait dans la poche droite de son pardessus. Pour ce genre de rendez-vous, les instructions étaient précises, être toujours armé et sur ses gardes.

Même avec les amis.

Il prit soudain conscience que son interlocuteur l'examinait avec soin. Son regard s'arrêta sur la poche droite déformée par l'arme. Greg Morris, craignant d'être ridicule, faillit retirer sa main, puis finalement n'en fit rien.

Le jeune Arménien demeurait immobile, comme s'il attendait que Greg donne le signal du départ. Celui-ci commençait à geler.

— OK, dit-il, on y va ? Vous avez une voiture ?

— *Yes*.

Il ne bougeait toujours pas. Un peu agacé, Greg Morris demanda :

— Où est-elle ?

— Là-bas, fit l'autre, désignant le boulevard.

Toujours immobile, Greg Morris se méprit sur son attitude. Sortant à demi la main de sa poche, il montra la couverture bleue du passeport diplomatique.

— J'ai le passeport, annonça-t-il.

Un éclair passa dans les yeux de son interlocuteur qui se déplaça

enfin.

Ils traversèrent la pelouse trempée menant au boulevard Edvarda Kardelja. Le jeune homme marchait très vite et il distança Greg Morris.

L'Américain aperçut la Zastava grise garée le long du trottoir sur le boulevard désert.

Lorsqu'il arriva à la voiture, le jeune homme était déjà en conversation avec un homme plus âgé qui se trouvait en volant.

Ce dernier adressa un sourire un peu crispé à l'Américain. Le jeune homme fit le tour et lui ouvrit la portière.

Greg s'installa à l'avant.

Le jeune prit place derrière. Bien entendu, il n'y avait pas eu de présentations. Les deux hommes échangèrent quelques mots rapides dans une langue que Greg Morris n'identifia pas : probablement de l'arménien. Puis la voiture démarra et, un peu plus loin, rejoignit l'autre bande de roulement, regagnant Belgrade. La pluie avait redoublé, noyant tout d'un rideau gris et l'intérieur de la voiture sentait l'oignon. Greg pensa à Katarina et se dit qu'il lui faudrait prendre une douche. On se serait cru dans un tramway à l'heure de l'affluence, le matin, à Belgrade.

Une voiture bleue les dépassa. Une Lada de la Milicija, avec un gyrophare sur le toit. Il sembla à l'Américain que ses deux compagnons se tendaient. L'un suivant l'autre, les deux véhicules franchirent le pont sur la Sava, entrant dans Belgrade.

La ville était bordée à l'ouest par la Sava qui se jetait dans le Danube, qui, lui, longeait la ville au nord. Au confluent, se trouvait une colline surmontée de ruines, le Kalemegdan, lieu de promenade favori des habitants de cette ville dont Le Corbusier avait dit qu'elle était la plus laide du monde...

À la sortie du pont, la voiture de la Milicija tourna à gauche dans Pop-Lukina et eux continuèrent tout droit, gagnant le centre par un dédale de rues escarpées toutes en sens unique.

La circulation était démente, entre les grands bus verts à rallonge, les trams et les innombrables voitures.

Les Yougoslaves n'avaient pas d'argent, mais ils avaient des voitures... D'un œil indifférent, Greg Mome contemplant les vieux immeubles noirâtres et décrépits datant de l'empire austro-hongrois mêlés aux nouveaux clapiers de l'autogestion socialiste qui semblaient déjà prêts à s'écrouler. Soudain, ils se trouvèrent bloqués dans une impasse ! Le conducteur jura entre ses dents et entreprit une difficile marche arrière dans une voie à sens unique.

— Vous savez où vous allez ? demanda l'Américain, surpris.

L'Arménien qui tenait le volant grimaça un sourire.

— Oui, oui, bien sûr, mais il faut faire attention au SDB (3).

Greg Morris eut envie de lui dire que le SDB était parfaitement au courant de l'opération et ravi de se débarrasser d'un homme aussi encombrant qu'Aram Erivanian...

Ils remontèrent vers le nord, longeant les entrepôts bordant le Danube, un quartier sinistre, puis repartirent vers le centre, passant devant l'hôtel *Moskva* et redescendant ensuite la Kneza Milosa. Ils filèrent devant les deux complexes du SDB, juste en face du grand pont menant à Novi Beograd de l'autre côté de la Sava.

Greg Morris s'agita, inconfortable sur le siège mal rembourré. Il allait être en retard à son rendez-vous avec Katarina. Il se retourna ostensiblement vers le jeune Arménien et dit :

— Je crois qu'on peut y aller maintenant, non ?

Les deux Arméniens échangèrent quelques mots dans leur langue et le chauffeur lança d'une voix mal assurée :

— Nous sommes en avance...

Brusquement, Greg Morris eut l'impression que les choses ne se passaient pas comme prévu. Cette balade ne rimait à rien.

Personne ne savait où Aram Erivanian se cachait à Belgrade mais cela ne justifiait pas l'attitude des deux hommes. Tendus, il souhaita que son pressentiment se révèle faux. Et que, dans quelques minutes, il remette le passeport diplomatique à Aram Erivanian. Il cligna les yeux, engourdi par le chauffage de la voiture ouvert à fond. Ils revinrent vers le centre, gagnant le boulevard Revolucije. Il aperçut au passage la structure massive de l'hôtel *Métropole*, très soviétique d'aspect. Un bâtiment austère qui abritait pourtant un des deux casinos de Belgrade, réservés aux étrangers, bien entendu.

Plusieurs minutes s'écoulèrent encore. Il ne faisait même plus attention aux virages et aux feux rouges. De nouveau, ils filaient vers le sud, par le boulevard Vojvode Putnika, entrant dans le quartier résidentiel. Dès lors, ce furent des maisons massives mais élégantes, isolées au milieu de jardins en broussaille : toutes les résidences diplomatiques se trouvaient là ainsi que le monument à la gloire de Tito.

Les deux Arméniens échangèrent quelques mots et le chauffeur tourna vers lui un visage qui se voulait souriant :

— Nous sommes presque arrivés maintenant.

Greg Morris eut l'impression qu'une main invisible lui serrait la gorge. L'autre avait émis un véritable croassement et son regard l'avait fui aussitôt.

Machinalement, sa main s'enfonça un peu plus dans sa poche droite, à la recherche de la crosse du colt. Il lui semblait que la qualité du silence dans la voiture avait changé... Ils s'engagèrent dans un chemin bordé d'un côté de bois, et de l'autre de résidences somptueuses. Pas un chat en vue, il n'y avait pratiquement pas de

piétons dans ce coin. Dans le rétroviseur, il croisa le regard du jeune homme, un peu trop fixe. Il s'efforça de contrôler sa respiration, de ne montrer aucun signe d'affolement. Il ne savait pas exactement ce qui se passait, mais quelque chose était *fishy*(4)... Il se demanda si on n'était pas en train de le kidnapper ! Mais pourquoi ?

Il s'ébroua, et, intérieurement, prit sa décision.

— J'ai hâte d'arriver, lança-t-il avec un sourire volontairement jovial. J'ai envie d'un bon café turc.

Le chauffeur hocha la tête. Tous ses muscles tendus, Greg Morris vit se rapprocher un autre rond-point. Miracle, une Tatra venait de droite avec la priorité. Le chauffeur freina brutalement. L'Américain n'hésita pas. D'un coup d'épaule, il ouvrit la portière et se jeta sur la chaussée au moment où la voiture redémarrait.

Certain qu'on ne l'emmenait pas voir Aram Erivanian.

Il ne fut pas assez rapide.

La voiture avait pilé de nouveau. Il entendit un cri derrière lui. Le bras du jeune tueur s'était détendu, prolongé par le PPK. Il tira trois fois coup sur coup.

Un de ses projectiles pénétra dans le dos de l'Américain. Greg Morris ressentit un grand choc, tout fut noir en une fraction de seconde et il roula à terre.

La Zastava avait redémarré aussitôt, faisant le tour du rond-point pour repartir vers Belgrade.

Le chauffeur marmonnait des injures à voix basse, à l'intention de son compagnon.

— Alors ! lança-t-il. Tu as vu comme il nous a menés à Erivanian ! Maintenant, on va avoir toute la Milicija sur le dos.

Le quartier fourmillait de miliciens, à cause des résidences étrangères. Les coups de feu allaient les attirer comme des mouches. Assassiner un diplomate étranger, c'était vingt ans. Les Yougoslaves acceptaient un certain nombre de choses, mais pas qu'on tue leurs hôtes ressortissants de pays puissants.

Alors qu'ils allaient s'engouffrer dans une allée, Gourgen Nayir tourna la tête et jura. L'Américain qu'il avait cru mort était en train de se traîner vers le bord du rond-point.

— Tourne ! ordonna-t-il à son compagnon. Reviens !

— Mais tu es fou, protesta le chauffeur. Si la Milicija...

— Reviens !

Nayir avait sorti le PPK et le chauffeur se demanda s'il n'allait pas s'en servir contre lui. Il braqua à droite, retournant vers l'homme allongé sur la chaussée. Gourgen Nayir sauta à terre. Greg Morris n'avait sûrement que quelques minutes à vivre. Néanmoins, le jeune Arménien posa le canon du PPK contre sa nuque, et lui tira coup sur coup deux balles qui lui mirent le cervelet en bouillie.

Ensuite, il plongea la main dans la poche de l'Américain, en sortit le passeport, déchira les pages qu'il répandit sur le cadavre, avant de remonter dans la Zaztava.

CHAPITRE II

Elko Krisantem regarda avec énormément de méfiance les deux phares blancs qui venaient de franchir la grille du château de Liezen. À part les invités de la fête donnée pour l'anniversaire de la comtesse Alexandra, la fiancée de son maître, Son Altesse Sérénissime le prince Malko Linge, on n'attendait personne.

Or, il était trop tôt pour que les premiers invités arrivent. Pétris d'une bonne éducation déposée par couches pendant plusieurs siècles, ils auraient préféré tourner en rond dans le village de Liezen plutôt que de se présenter au château à une heure indue, au risque de déranger leurs hôtes.

C'était donc autre chose. Les routes couvertes de neige n'incitaient pas à la promenade et les visiteurs s'annonçaient toujours au téléphone. Sa prudence de serpent chatouillée, Elko fila dans l'office où il ouvrit une armoire dont il avait seul la clef. Il y prit un *riot-gun* Beretta à répétition, qui, s'il n'était pas très sélectif, avait au moins le mérite de tout tuer dans un rayon de dix mètres. Depuis l'attaque du château (5), le Turc se méfiait des visiteurs impromptus.

Après avoir posé l'arme dans l'entrée, il avança sur le perron, observant la voiture – une Mercedes grise – qui venait de se garer en face de l'entrée principale. Il en émergea un homme seul, inconnu d'Elko Krisantem. Lorsqu'il arriva dans la zone éclairée, Elko distingua un crâne rasé, des lunettes carrées et une silhouette rondouillarde. L'inconnu monta calmement les marches et s'arrêta en face de Krisantem.

— Le Prince Malko Linge, *bitte* ?

En même temps, il tendit une carte au Turc.

« Henry Garwood, Premier Secrétaire. Ambassade des États-Unis. Vienne. »

Elko Krisantem le dévisagea. Ce ne pouvait être qu'un agent de la CIA. Son cœur se mit à battre plus vite. Depuis quelque temps, il s'ennuyait. Bien sûr, c'était amusant de mettre le canon d'un fusil de chasse dans l'oreille d'un plombier pour le rappeler à une meilleure compréhension de son métier, mais enfin, c'était limité. Il préférerait les affaires un peu plus juteuses où il pouvait exercer librement ses talents.

Lorsque Malko l'avait rencontré à Istanbul, il était le meilleur tueur à gages de la ville, et estimait depuis lors ne pas avoir démerité.

— Vous avez rendez-vous ? demanda-t-il.

— Non, admit le diplomate, mais je suis certain que le prince Linge acceptera de me voir. Prévenez-le de ma présence.

Après une courte hésitation, Elko Krisantem fit entrer le visiteur dans la bibliothèque puis referma discrètement la porte. À clef...

Le Turc alla ensuite ranger son fusil. Il avait un problème : où trouver le prince Malko ? Ce dernier était revenu de Vienne une demi-heure plus tôt en compagnie de sa fiancée et le couple était monté au premier. Dans ces cas-là Elko ne les dérangeait jamais... Du hall il entreprit d'appeler tous les postes du château.

Aucun ne répondit.

Gêné et ennuyé, il se lança alors dans l'exploration systématique du château, frappant discrètement à chaque porte. Sans plus de succès.

Ayant visité le premier étage, il monta au second.

Longeant le couloir glacial, il lui sembla entendre du bruit dans une chambre d'amis peu fréquentée. Il s'avança, faisant volontairement craquer le bois du vieux plancher, aperçut un rai de lumière sous une porte. Prenant son courage à deux mains, il appela :

— Votre Altesse ?

Pas de réponse. Il poussa la porte entrebâillée et passa la tête. D'abord, il ne vit que la pointe d'une botte noire posée sur une chaise. Son regard remonta, découvrant, après la botte, un genou rond gainé de nylon gris fumé, puis une jarretelle de même couleur. Il aperçut alors son maître. Celui-ci se trouvait de dos et Krisantem distingua un bras de femme passé autour de son cou. Le Turc, horriblement gêné, photographia la scène : la comtesse Alexandra, le dos confortablement appuyé à un grand poêle de faïence bleue, se faisait prendre debout comme une bonne par le prince Malko, son amant et fiancé.

Sans même s'être déshabillée : elle avait seulement défait les derniers boutons de sa robe de laine noire. La tête rejetée en arrière, elle accueillait avec un plaisir visible les lents coups de reins qui la transperçaient. Quelques grognements et soupirs ponctuaient leur activité et ils ne s'étaient pas du tout rendu compte de la présence de Krisantem. Celui-ci battit en retraite, attendit quelques secondes dans le couloir, entendit un cri bref, puis un silence suivi d'un rire léger et de chuchotements joyeux. Il se dit alors qu'il pouvait intervenir. Il frappa à la porte et cria :

— Votre Altesse ! Quelqu'un vous demande en bas.

— Qui ?

— Un certain Mr Garwood.

Après un court silence, la voix furieuse de la comtesse Alexandra explosa :

— *Gott im Himmel !* On ne peut même plus baiser tranquilles ! C'est mon anniversaire aujourd'hui.

Ayant accompli sa tâche. Krisantem redescendit sur la pointe des pieds. Malko, encore enfoncé dans le ventre qu'il aimait tant, laissait sa main errer sur la croupe callipyge d'Alexandra. En dépit des années,

son désir ne s'était pas émoussé. C'est par hasard qu'ils avaient commencé à faire l'amour dans cette chambre où ils cherchaient une robe ancienne dans un placard... un baiser en appelant un autre. Alexandra avait voulu qu'il la prenne ainsi, vite, comme des collégiens. Les invités allaient arriver et ils n'avaient plus beaucoup de temps. Cela avait été fantastique. Il caressa encore une fois la chute cambrée de ses reins et se dégagea. La robe noire retomba. Alexandra remit sa botte par terre et jeta un regard furibond à Malko.

— Que veut encore ce type ? Qui est-ce ?

— Le chef de station de Vienne.

— Tu ne pouvais pas lui dire qu'aujourd'hui, tu ne voyais personne...

— Mais j'ignorais sa venue ! protesta Malko.

— Alors, ne le reçois pas ! trancha-t-elle.

— Impossible.

La CIA pourvoyait pratiquement à tous ses besoins et surtout à l'entretien coûteux de ce vieux château qui n'en finissait pas de se déliter. Bien sûr, ce n'était pas pour l'amour de ses yeux dorés, mais parce qu'il rendait d'immenses services à l'agence de renseignements américaine.

— Très bien, dit Alexandra. Je te donne dix minutes. Si tu disparaissais plus longtemps, ce soir, tu feras l'amour tout seul... Mais pas moi.

Elle sortit de la chambre la première, martelant le vieux plancher de ses bottes. Elle ne les avait pas quittées à Vienne pour essayer de la lingerie, ce qui avait considérablement troublé la vendeuse. Surtout, lorsqu'elle lui avait demandé où elle pouvait acheter une cravache...

Ce soir, elle avait décidé d'aller au bout de ses fantasmes. Alors, la CIA pouvait se faire pendre...

* *

*

Henry Garwood se leva vivement lorsque Malko entra. Les deux hommes se connaissaient de longue date et s'appréciaient. L'Américain, en fin de carrière, avait traîné dans tous les coins pourris du globe.

— Je suis désolé de cette visite impromptue, dit-il.

— Pourquoi ne pas avoir téléphoné ? demanda Malko.

— Il y a des choses difficiles à expliquer autrement que de vive voix.

Malko s'assit, tendu. Ses invités allaient arriver d'une minute à l'autre et entre son intermède avec Alexandra et cette visite surprise, il allait être en retard.

— Bon, dit-il. Que se passe-t-il ?

— *We are in big trouble* (6) avoua Henry Garwood. Vous auriez quelque chose à boire ?

Malko alla au bar, ouvrit une bouteille de Gaston de Lagrange, en servit un verre ballon et se versa de la Stolichnaya. Il posa le tout sur une table basse faite d'une dalle de verre soutenue par deux Noirs agenouillés. Une création Romeo qui se mariait tout à fait bien avec les boiseries. L'Américain le remercia d'un sourire, prit dans sa poche une poignée de vitamines, les avala et les fit passer avec une grande rasade de cognac...

Un crime...

— Une de nos opérations a foiré en Yougoslavie, expliqua-t-il. Comme vous êtes le seul opératif dans le coin à pouvoir vous en sortir, on m'a refilé le bébé.

— En Yougoslavie ! sursauta Malko. Vous voulez m'envoyer là-bas ? C'est comme si vous me donniez un aller simple sur Air Goulag...

— Non, non, affirma aussitôt Garwood. La Company a un accord tacite avec les Services yougos. Il ne vous arrivera rien de fâcheux de leur fait. Au contraire, ils sont ravis que nous les aidions à résoudre un problème qui les ennuie.

— Quel problème ?

— Vous avez entendu parler de l'Asala ?

— Bien sûr.

— OK, fit Garwood. Un des fondateurs de l'Asala se trouve en ce moment à Belgrade. Ils étaient trois, ils se sont séparés en trois, factions et se font une guerre féroce, à partir de Beyrouth et de Téhéran. Nous avons eu des contacts avec ce type, Hagop Hagopian, qui était aux abois parce qu'un de ses anciens copains veut le flinguer. Il nous a offert un deal : sa mémoire contre sa peau.

— C'est-à-dire ?

— Il connaît tous les réseaux logistiques en Europe, toutes les connexions, tous les faux noms utilisés par les groupes terroristes, toutes les caches d'armes, tous les faux diplomates libyens, syriens ou iraniens. Une mine d'or...

Il se tut un instant et conclut :

— Grâce à lui, nous piégerons Abu Nidal...

Abu Nidal ! Le terroriste le plus recherché du monde. L'homme qui avait déclaré une guerre sans merci aux Israéliens et aux Américains. Des dizaines d'attentats. Insaisissable. Soutenu successivement par l'Irak, la Syrie, la Libye, l'Iran. À côté de lui, le célèbre Carlos faisait figure d'amateur. Malko comprenait que la CIA fasse tout pour lui mettre la main dessus.

— Comment s'appelle votre Arménien ? demanda Malko.

— Aram Erivanian.

— C'est lui qui...

— C'est fait sauter la gueule dans un hôtel de Francfort en manipulant de la penthrite, compléta l'Américain. C'est vrai, c'est un terroriste, mais si grâce à lui, on peut se payer Abu Nidal, cela vaut la peine.

— Que s'est-il passé pour qu'il se retrouve en Yougoslavie ?

— Il a réussi à sortir de Beyrouth, à transiter par Chypre et la Grèce pour arriver en Yougoslavie. Non sans mal.

La porte s'ouvrit brusquement, lui coupant la parole. Malgré l'habitude qu'avait Malko du caractère volcanique de sa fiancée, il se sentit rougir.

Alexandra venait de pénétrer dans la bibliothèque, vêtue uniquement d'une somptueuse guêpière noire à laquelle étaient accrochés des bas de même couleur, juchée sur des escarpins vernis qui la grandissaient encore, ses cheveux blonds défaits. Arrivée devant Malko, elle pivota gracieusement, leur tournant le dos. La guêpière n'était fermée que sur la moitié de sa longueur...

— *Putzi*, veux-tu m'aider ? demanda-t-elle d'une voix suave. Je n'arrive pas à fermer ce fichu truc.

Absolument comme si Henry Garwood n'avait pas existé.

Ce dernier était devenu aubergine, ne parvenant pas à détacher les yeux de la croupe somptueuse qui émergeait de la corolle de dentelles noires. Malko hésita, puis se dit qu'il valait mieux éviter un esclandre.

— Excusez-moi, dit-il.

Rapidement, il ferma les crochets de façon à ce que la guêpière épousât parfaitement les formes de sa fiancée. Lorsqu'il eut fini, Alexandra se retourna et sembla découvrir l'Américain.

— Tu ne m'as pas présenté ton ami, remarqua-t-elle, vaguement sarcastique.

— Henry Garwood, dit Malko. Il est conseiller à l'ambassade américaine de Vienne.

Alexandre sourit de toutes ses dents.

— Ah, encore un de tes espions ! Bienvenue à Liezen, Herr Garwood. J'espère que Malko vous a dit que c'était mon anniversaire ? Êtes-vous venu pour cette occasion ?

Henry Garwood lança à Malko un coup d'œil de détresse. Alexandra lui tendait sa main à baiser, les seins jaillissant de la guêpière à quelques centimètres de son visage. Dans l'Indiana d'où il était originaire, on l'aurait brûlée vive comme sorcière...

— Absolument ! dit Malko, prenant la balle au bond. Et c'est une très bonne surprise.

Déjà les cheveux blonds pirouettaient.

— Je vais finir de me préparer, dit Alexandra à la cantonade. C'est triste ici.

Elle alla au mur, alluma la chaîne Akaï, mit un laser-disc et s'en alla, refermant la porte avec soin. Malko regarda sa montre : sept heures et demie. Il n'avait pas pris son bain, et ses invités allaient arriver.

— Je ne peux pas accepter votre invitation, fit l'Américain. D'abord, pour des raisons de sécurité et, ensuite, je ne veux pas vous déranger ainsi.

La sonnerie du téléphone lui coupa la parole. Malko décrocha, et entendit la voix glaciale d'Alexandra annoncer :

— Si tu te permets d'inviter à mon dîner d'anniversaire ce vieux débris, je prends ma voiture et je vais fêter ça à Vienne. Avec mes amis !

Il raccrocha pour entendre l'Américain dire :

— Mon cher Malko, il n'est pas question que je gâche votre dîner. Il faut seulement que nous bavardions une demi-heure.

Ouf. Encore un conflit nucléaire évité...

— Je sais que je suis horriblement mal élevé, dit Malko, mais dans ce cas, ne pourriez-vous pas revenir demain matin ? Que nous parlions tranquillement Car je suis vraiment très bousculé maintenant. Mes invités vont arriver et...

— C'est impossible, hélas, répliqua Garwood d'une voix calme. Demain matin, je prends le premier vol Air France sur Paris, à sept heures... Ensuite, je pars à Belgrade.

Silence. Malko ne savait vraiment plus comment s'en tirer. Il voyait mal Garwood se mêler à ses invités du Gotha, même s'il arrivait à calmer Alexandra. Sans compter qu'il avait mis une demi-journée à composer sa table et qu'il lui faudrait un ordinateur pour remettre les préséances dans l'ordre. Rien de plus chatouilleux qu'un vieil aristocrate d'Europe Centrale. Il entendit une voiture entrer dans la cour et quelques instants plus tard, Elko Krisantem vint frapper à la porte de la bibliothèque.

— Le baron Malsen Ponickav vient d'arriver.

— Installez-le dans le grand salon d'angle, dit Malko. J'arrive.

Il se tourna vers Garwood.

— Je suis vraiment désolé, mais si vous devez absolument me parler ce soir, il va falloir que vous attendiez la fin de ce dîner.

Henry Garwood eut un geste plein de mansuétude :

— Je comprends parfaitement. Laissez-moi ici et rejoignez-moi quand vous le pourrez.

— Hélas ! dit Malko, je vais avoir besoin de cette pièce...

Il se hâta d'ajouter :

— ... Je vais vous installer au premier où vous serez parfaitement tranquille. Ilse vous montera votre dîner dans la salle vidéo. Venez.

Au passage, il ramassa la bouteille de Gaston de Lagrange et un

verre et précéda son hôte involontaire. Des bruits de conversation venaient du salon. D'autres invités arrivaient. Ils grimpèrent le vieil escalier, débouchant dans une pièce dont l'un des murs disparaissait sous un écran géant. Un grand lit Tiffany créé par Claude Dalle occupait la moitié de la pièce, recouvert d'une multitude de coussins multicolores. Un système vidéo Akaï était incorporé dans une vidéothèque en laque, également une création Romeo. Malko posa la bouteille de cognac sur la table basse tandis que l'Américain s'asseyait du bout des fesses sur le canapé.

— Je vous rejoindrai dès que possible, promit Malko. Nous aurons alors tout le temps de parler.

Il referma et se précipita vers sa chambre. Plus le temps de prendre un bain. Lorsqu'il pénétra dans la bibliothèque, en smoking, Alexandra s'y trouvait déjà, avec ses premiers hôtes : impossible de deviner sous la robe de velours noir la guêpière qui avait bouleversé Henry Garwood. Alexandra s'approcha de Malko et murmura avec un sourire enjôleur :

— Bravo de t'être débarrassé de cet emmerdeur. Tu ne le regretteras pas !

— Je ne m'en suis pas vraiment débarrassé, avoua Malko. Il m'attend dans le salon bleu. Je le verrai un moment après le dîner.

— Le jour de mon anniversaire ! gronda-t-elle, furieuse.

Malko eut envie de lui dire que les robes et les châteaux coûtaient cher, mais se tut.

Il se demandait quelle était la raison vitale qui poussait un homme de l'importance d'Henry Garwood à faire preuve de cette patience. Il allait encore l'embarquer dans un coup pourri et dangereux en lui promettant la lune.

CHAPITRE III

Les bougies bleues qui diffusaient une lumière douce dans la grande salle à manger du château de Liezen agonisaient. Dans l'office, les bouteilles vides de Dom Pérignon et de Moët s'entassaient. Le dîner touchait à sa fin.

Pour un temps, Malko, retrouvant ses amis et son univers, avait oublié la CIA et ses horreurs. Il n'était plus que Son Altesse Sérénissime le prince Malko Linge, chevalier de droit de l'Aigle Noir, chevalier de Malte, chevalier de l'ordre des Séraphins, margrave de Haute-Lusace.

Alexandra venait de souffler un superbe gâteau au chocolat amer, apporté par la vieille lise, orné d'une unique et pudique bougie. Seul, Malko connaissait son âge véritable. Le temps semblait ne pas avoir prise sur elle et il la trouvait toujours aussi splendide. Chacun à un bout de la grande table de marbre, ils n'avaient pu communiquer durant le dîner que par des regards éloquents.

Assis à la droite de la jeune femme, le jeune duc Ferdinand von Hanstein semblait absolument fasciné par son décolleté flamboyant. Obsédé sexuel notoire, il était connu pour culbuter tout ce qui passait à portée de sa main sous le regard résigné de son épouse, une blonde fadasse au visage trop sage, né Meklenbourg. Seul, son rang le préservait de mésaventures désagréables.

On passa au fumoir et Alexandra en profita pour se rapprocher de Malko.

— Vivement qu'ils s'en aillent tous ! murmura-t-elle. J'ai très envie de toi.

Fugitivement, elle appuya son pubis contre lui, sans se départir de son sourire mondain, puis, ajouta à l'oreille de Malko :

— Tu sais que ce cochon de Ferdinand m'a pelotée comme une bonne pendant tout le dîner ! J'ai failli le gifler. Il m'a caressé la jambe sous la table et quand il a réalisé que je portais des bas, j'ai cru qu'il allait jouir dans sa serviette...

— Pour qu'il s'en rende compte, fit remarquer Malko, il a fallu que tu le laisses faire...

— Je n'allais pas provoquer un esclandre parce qu'il me tripotait la cuisse, remarqua-t-elle. Tu le connais ! Mais, rassure-toi, c'est toi qui vas en profiter.

Justement Ferdinand von Hanstein s'approchait avec un sourire niais, réchauffant un verre de Gaston de Lagrange dans sa main trop blanche.

— Mon cher Malko, dit-il, votre fiancée a des yeux absolument

bouleversants ! Il faut que nous nous voyons plus souvent...

Alexandra sourit, savamment déhanchée.

Il la mangeait des yeux, il n'en pouvait plus.

Malko répondit par une banalité et s'occupa de ses autres invités, agacé : pensant soudain au malheureux Henry Garwood confiné dans son salon. Que diable pouvait-il lui vouloir de si important ?

* *

*

Henry Garwood s'ennuyait ferme. Il avait d'abord regardé un film érotique sur l'Akaï, avait dîné, lorsque lise lui avait apporté un plateau, repris du Gaston de Lagrange. La tête un peu lourde, il s'était lancé, pour tuer le temps, dans l'exploration de l'étage, découvrant une chambre tapissée de glaces vieilles qui lui avait ouvert des horizons sulfureux. Il se demandait combien de temps sa punition allait encore durer.

La rumeur de la réception montait jusqu'à lui par l'escalier de pierre et il éprouvait la sensation d'être privé de quelque chose.

Il se reversa un peu de cognac et se réinstalla devant la télé ; après avoir parcouru un dépliant Air France annonçant l'ouverture d'une ligne directe entre Salzburg et Paris et d'un Paris-Tokyo non-stop en douze heures. Les deux l'intéressaient, surtout depuis qu'Air France servait en classe éco des boissons alcoolisées gratuites et à volonté. Cela, plus les nouveaux sièges, valait le détour.

* *

*

Ils étaient tous partis ! Sauf Ferdinand et son épouse. Celle-ci somnolait en face d'un jus d'orange tandis que son mari, collé à Alexandra en face d'un tableau représentant un des ancêtres de Malko, lui récitait son arbre généalogique, sans quitter ses seins des yeux. Malko s'approcha d'eux et souffla à l'oreille d'Alexandra :

— Occupe-les quelques minutes, je reviens, je vais voir notre ami.

Une lueur féroce passa dans les yeux gris de la comtesse Alexandra qui dit aussitôt, regardant Ferdinand von Hanstein :

— Ferdie, il faut absolument que je vous montre la salle d'armes.

Elle se tourna vers la duchesse.

— Mathilda, avec vos épaules nues, j'ai peur que vous ayez froid...

Mathilda van Hanstein approuva avec son sourire neutre.

Les mauvaises langues disaient que le seul plaisir sexuel qu'elle tirait de son époux était le récit de ses conquêtes, elle-même étant totalement frigide.

Ferdinand se dirigeait déjà vers la porte, les yeux hors de la tête.

Le sang de Malko ne fit qu'un tour : avec le champagne qu'elle avait bu, Alexandra était capable de se faire sauter par ce jeune imbécile pour venger son amour-propre blessé.

Fermement, il s'interposa entre la porte et Alexandra.

— Vous n'allez pas abandonner Mathilda, dit-il, ce n'est pas gentil. Emmenez-la, je vais vous prêter une pelisse.

Mathilda lui lança un regard étonné. Ferdinand van Hanstein sembla soudain moins désireux de connaître la salle d'armes. Il étouffa un bâillement, consulta ostensiblement sa montre et sursauta.

— *Mein Gott !* Il est très tard. Mon cher Malko, vous devez avoir hâte de vous retrouver avec votre délicieuse Alexandra. Il faut nous excuser de nous être incrustés ainsi. Mathilda ?

Mathilda se leva.

Alexandra lança à Ferdinand van Hanstein un regard à lui faire perdre le sommeil pour le restant de ses jours.

— Ce sera pour une autre fois, Ferdie, ronronna-t-elle.

— Absolument, approuva le jeune duc, heureux comme un bouledogue à qui on a arraché un os.

Le retour allait être morose.

À peine Malko les eut-il raccompagnés jusqu'au perron qu'Alexandra se coula contre lui. Il la repoussa :

— Salope ! Tu l'aurais fait...

Elle lui jeta un regard ambigu et provocant :

— Peut-être, mon chéri. Peut-être pas. Mais tu vas me punir de mes mauvaises intentions, n'est-ce pas...

Elle lui prit la main et l'entraîna vers un escalier en colimaçon menant au premier étage.

Malko, d'un effort héroïque, chassa de son esprit la pensée d'Henry Garwood enfermé stoïquement à quelques mètres d'eux. Alexandra, arrivée au premier étage poussa la porte de ce qu'ils appelaient leur « galerie des glaces ». Une chambre tapissée de miroirs vieillis où ils faisaient souvent l'amour. En face du lit à baldaquin, Alexandra, d'un geste preste, fit descendre le zip de sa robe qui tomba à terre en un petit tas. Elle apparut enchâssée dans sa guêpière, les longues jambes galbées mises en valeur par les nylons noirs montant très haut sur les cuisses fuselées, Malko sentit sa gorge se dessécher. Henry Garwood pouvait crever. Elle était sublime.

* *

*

Henry Garwood prêtait en vain l'oreille depuis un moment. Il s'était assoupi. Dans les jours qui précédaient, il avait dû effectuer un

Vienne-Paris-New York et retour sur les chapeaux de roues. S'il n'avait pas pris le Concorde pour le retour New York-Paris, il aurait été complètement mort. Dans le sens ouest-est, le supersonique d'Air France permettait d'arriver pour se coucher, battant le décalage horaire. On pouvait même louer un Concorde à Air France pour cent cinquante mille francs l'heure, mais les comptables de la Company ne permettraient jamais une telle excentricité.

Il écouta les bruits du château. Mais tout était étrangement silencieux ! Une pensée horrible l'assaillit. Et si Malko était parti se coucher en l'oubliant ?

Il ouvrit la porte, examina le couloir vide. Le silence. Il regarda dans la cour à travers une fenêtre. Pas une voiture ! Sauf la sienne.

Ses craintes se réalisaient : en l'avait oublié !

À la fois embarrassé et furieux, il partit à l'aventure dans le couloir, bien décidé à réveiller Malko. En passant devant la troisième porte, il vit qu'elle était entrouverte. Un peu de lumière filtrait par l'ouverture. Il s'approcha et sentit le sang se ruer dans ses artères avec la force d'un geyser. La jeune femme qui l'avait déjà provoqué dans la bibliothèque était allongée à plat ventre sur un lit, vêtue de sa guêpière noire, de ses bas et de ses escarpins. À côté d'elle, était posée une cravache noire qui ressemblait à un serpent Du type qu'on ne voit d'habitude que chez les officiers. D'abord, il crut que la jeune femme était seule.

Puis un second personnage apparut dans son champ de vision : son hôte. Il prit la cravache et la brandit au-dessus de la croupe cambrée, émergeant de la guêpière.

— *Holy cow !* pensa Henry Garwood. Quelle brute !

À ce moment, la jeune femme allongée sur le lit à baldaquin tourna la tête et dit d'une voix claire.

— Allez, punis-moi ! Humilie-moi !

Quand la cravache s'abattit sur la chair nue, Henry Garwood sursauta comme si on l'avait frappé, lui. Il ne pouvait détacher son regard de la jeune femme qui se tordait sous les coups cinglants, sans chercher vraiment à les éviter. Ses reins et le haut de ses cuisses étaient maintenant marbrés de stries rouges. Elle se retourna et la cravache cingla la poitrine pleine. Henry Garwood, pétrifié sur le pas de la porte, sentait ses certitudes vaciller. Comme si cela avait été le signal d'un autre jeu, Alexandra glissa du lit et se retrouva à genoux en face de Malko. Dans cette position, Henry Garwood devina ce qu'elle s'apprêtait à faire.

La tête en feu, il battit en retraite. C'était trop. Il avait l'impression de regarder un film érotique.

Mort de honte à l'idée qu'on puisse le surprendre dans sa position de voyeur, il regagna la salle de projection.

Ce n'est que beaucoup plus tard que son hôte vint le rejoindre, enveloppé dans un peignoir de velours noir. Henry Garwood croassa :

— Je commençais à craindre que vous ne m'ayez oublié...

— J'avais d'autres obligations, fit Malko.

Garwood se sentit rougir jusqu'aux oreilles et préféra lui laisser ignorer qu'il avait presque participé à ces « obligations ».

— Je n'ai plus beaucoup de temps, dit-il. Voilà l'affaire. Le type dont je vous ai parlé, Aram Erivanian, se trouve à Belgrade, en Yougoslavie. Il était prévu de l'en exfiltrer avec un passeport diplomatique donné par le State Department. Cela a foiré.

— Comment ?

— Notre *case-officer* qui devait lui remettre son passeport a été abattu par des inconnus, ainsi qu'un des gardes du corps d'Erivanian. À la suite d'une fuite dont nous ignorons encore la source. Les Yougoslaves sont furieux et souhaitent que cette affaire se règle au plus vite. Seulement, depuis cet... incident, Aram Erivanian ne veut plus avoir aucun contact avec personne.

— On ne peut pas vraiment le blâmer, remarqua Malko. Si les choses se sont passées comme vous le dites, il faut trouver cette fuite et la colmater avant d'entreprendre quoi que ce soit. Cela vient peut-être des Services yougos ?

— Je ne pense pas, avança l'Américain. D'après nos sources, ils ne savent même pas où se cache Aram Erivanian et celui-ci est parvenu à entrer dans le pays à leur insu. En plus, ils ne veulent pas qu'il lui arrive quelque chose sur leur territoire, pour ne pas se mettre les Arméniens à dos.

— Qui a fait venir Erivanian à Belgrade ?

— Une de ses anciennes maîtresses, Milena Bratie, une Yougo. Elle est la seule à savoir où il se planque.

— Vous êtes sûr d'elle ?

Garwood eut un geste fataliste :

— Elle semble très attachée à Erivanian...

Malko trouvait tout cela bien confus. Et dangereux...

— Si votre analyse est exacte, dit-il, cette Milena Bratic a été imprudente. Ou ceux qui veulent abattre Erivanian sont mieux informés que vous ne le pensez. D'après vous, personne ne savait qu'Erivanian avait gagné Belgrade ?

L'Américain soupira :

— C'est ce que nous pensions. Et ce que Milena Bratic nous avait affirmé.

— Apparemment, vous vous êtes tous trompés, dit Malko. Et ce double meurtre a probablement été commis par des gens à la solde d'Hagopian qui ont retrouvé la trace d'Erivanian.

Un ange passa, traînant derrière lui un cercueil.

Si Malko avait raison, on l'envoyait dans un nid de serpents à sonnettes. Sans parler de la neutralité toujours sujette à caution des Services yougos.

— C'est possible, avoua Garwood.

Malko bâilla, ayant du mal à se concentrer après sa soirée agitée.

— À propos, pourquoi Hagopian veut-il la peau de son ancien ami ?

Un rictus cynique tordit la bouche d'Henry Garwood.

— Pour les mêmes raisons que nous le voulons vivant... Erivanian sait beaucoup, beaucoup de choses... Sur les accords secrets avec les Palestiniens, les Syriens et certains agents soviétiques. Et sur Abu Nidal, notre cible... Leur copain.

De nouveau, l'univers de Malko basculait. Après la fête et le plaisir, c'était le monde noir et dangereux du Renseignement. Alors que dansait encore devant ses yeux la silhouette somptueuse d'Alexandra. Dur, dur... Elle s'était endormie là où il l'avait laissée, après leur jeu érotique.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-il.

Henry Garwood eut un sourire en coin.

— L'impossible comme d'habitude. Verrouillez l'affaire et faites sortir Aram Erivanian de Yougoslavie.

— Il ne peut pas se déplacer tout seul ?

— Non, dit Garwood. Il est aveugle et amputé d'un bras. À la suite de l'affaire de Francfort.

Malko laissa cette nouvelle donnée imprégner son cerveau. Cela changeait évidemment le problème...

— Qui veille sur lui ? demanda-t-il.

— D'abord un garde de corps amené de Beyrouth, expliqua l'Américain. L'autre a été assassiné en même temps que notre *case-officer*. On a retrouvé son corps dans le Danube. Et ensuite Milena Bratic.

— Nous pensons que ces tueurs voulaient suivre le messenger pour découvrir où Erivanian se cachait et ensuite monter une opération contre lui, conclut-il. Pour une raison que nous ignorons, ils ont changé leur plan.

— Ce qui est important, dit Malko, c'est de savoir comment ils ont eu connaissance de ce rendez-vous...

— Bien sûr, fit l'Américain. C'est votre première tâche.

— Vous pensez que ceux qui ont fait le coup sont toujours à Belgrade ?

— Je le crains, fit Henry Garwood. Ils vont probablement faire une nouvelle tentative.

— Qui me donnez-vous ?

L'Américain lui jeta un regard plein de confusion.

— Vous savez, le temps de dénicher des « baby-sitters » à la Company et d'obtenir l'autorisation de les envoyer en Yougoslavie, Erivanian sera mort de vieillesse.

— Peut-être, dit Malko, mais moi, je ne souhaite pas mourir de mort violente.

— Vous n'avez personne ? suggéra Garwood. Nous sommes prêts à le dédommager d'une façon très intéressante...

Malko pensa immédiatement à Elko Krisantem. Ce ne serait pas la première fois que le Turc l'aiderait dans une mission. Lui irait même gratuitement. Lancer un Turc contre des Arméniens, c'était offrir du poulet à un chat.

— J'ai quelqu'un, dit-il.

— Votre choix sera le nôtre, approuva aussitôt l'Américain.

— Comment vais-je faire sortir Aram Erivanian de Yougoslavie ?

— Par la route. Les Yougos ont donné leur feu vert pour le passage de la frontière. Après ce qui s'est passé Erivanian ne veut voyager ni par le train ni en avion. Ce type est un peu paranoïaque...

Aveugle et traqué par des tueurs, il avait quelques excuses. Malko bâilla de nouveau, à se décrocher la mâchoire. C'était bien la première fois qu'il allait tenter de sauver la vie d'un terroriste.

— Quand faut-il que je parte ?

— Demain, à la première heure, dit simplement l'Américain. Chaque minute passée à Belgrade augmente le risque pour Erivanian. Ce serait trop bête qu'il se fasse liquider là-bas, avant d'avoir eu le temps de nous livrer Abu Nidal.

Malko se dit que sa nuit allait être très courte. Il restait en plus à annoncer la bonne nouvelle à Alexandra qui comptait partir avec lui à St-Anton, Belgrade, ce n'était pas vraiment la même chose.

— Et le matériel ? demanda Malko.

— Prenez une arme, je ne suis pas en mesure de vous en fournir sur place. Par la route, cela ne devrait pas poser de problème. Ils ne fouillent jamais les voitures autrichiennes. Il n'est pas question que vous alliez les mains vides dans ce nœud de vipères. Vous avez une voiture, bien entendu ?

— Bien sûr, fit Malko.

— Vous allez partir, via Maribor. En bon touriste autrichien. Il y en a des centaines qui vont skier en Yougoslavie. Pas de contrôle. Vous reviendrez de la même façon.

Malko le regarda, interloqué.

— Je ne vais pas aller en Rolls en Yougoslavie ! C'est le meilleur moyen de me faire repérer. Si vous voulez que je parte par la route, je vais aller chez Budget louer quelque chose de solide dans le style Mercedes 190.

— Excellente idée, approuva l'Américain, soulagé. Dans ces

conditions, je vais dormir ici et vous emmener très tôt sur Vienne demain matin.

C'est Alexandra qui allait être folle de joie. Peu de chances qu'elle souhaite l'accompagner. Le trajet Vienne-Belgrade-Vienne représentait plus de mille cinq cents kilomètres aller-retour, sur des routes étroites et encombrées, au milieu d'un paysage sans intérêt.

— Parfait, dit Malko. Qu'est-ce que je fais une fois à Belgrade ?

— Tout passe par un contact avec Milena Bratic. C'est la seule actuellement qui sache où se planque Aram Erivanian...

— Dites-m'en un peu plus sur elle.

— Elle est serbe, ancienne journaliste. Elle a connu Erivanian en l'interviewant. Ils sont tombés amoureux l'un de l'autre. Elle l'a rejoint au Liban et a partagé sa vie durant plusieurs années. Elle se trouvait avec lui, à Francfort, quand il a eu son... accident. Ensuite, ils se sont séparés, mais il a toujours confiance en elle.

— Parfait, dit Malko. Comment vais-je la trouver ? Je la contacte en arrivant ?

L'Américain sursauta :

— Surtout pas ! Milena Bratic est terrorisée, elle refuserait de vous parler. Je serai à Belgrade demain soir. Le chef de station là-bas a un moyen discret de la joindre. Je vais arranger un rendez-vous pour vous présenter. Ensuite, je vous laisserai vous débrouiller. Il vous faut une douzaine d'heures pour gagner Belgrade.

— Si tout va bien..., dit Malko.

Henry Garwood approuva.

— Prenons une marge. Retrouvons-nous après-demain vers cinq heures de l'après-midi. Milena Bratic sera là aussi. Vous connaissez Belgrade ?

— Non.

— Ça ne fait rien.

Il tira de son porte-documents un plan de Belgrade et l'étaleta devant eux. Il posa le doigt sur une petite île, entre deux bras de la Sava, au sud-ouest de la ville.

— Voilà où nous allons nous retrouver : l'île Ciganlija. Milena Bratic arrivera de son côté. L'été on vient s'y baigner, faire du sport, du canotage, mais en hiver c'est absolument désert. Sur la rive nord, il y a plusieurs restaurants sur des péniches. L'un d'eux s'appelle *Kod Capitana*. L'hiver il est fermé. Il y a un petit parking devant. Je serai là. À cinq heures. Pour y arriver, en venant du pont sur la Sava, vous prenez la direction de Cacak. Ensuite, vous suivez le boulevard Radnicka. À un moment, il se divise en deux, une partie tournant vers la gauche par une passerelle. Vous passez dessous et l'entrée de l'île est la prochaine à droite. Je vous laisse la carte.

Malko prit le document et le plia.

— Le trajet d'ici à Belgrade est long, remarqua-t-il. Il peut y avoir des imprévus. Que fait-on si un de nous deux rate le rendez-vous ?

Henry Garwood réfléchit rapidement :

— Le lendemain, vous recevrez une invitation qu'on portera à votre hôtel. Descendez à *l'Intercontinental Beograd*. Pour une petite fête, une célébration de la Saint-Nicolas. Le COS de Belgrade, Andrew Witkin, s'y trouvera. Il vous contactera et vous donnera des instructions. Pas la peine de réserver à l'hôtel : ils sont vides en cette saison et cela évitera aux Services yougos de vous repérer trop vite.

— Je croyais que...

Henry Garwood eut un geste apaisant.

— Bien sûr qu'ils veulent se débarrasser de l'aveugle, mais il ne faut pas tenter le diable.

L'Américain bâilla et jeta un coup d'œil à sa montre.

— Nous avons tous les deux une longue journée demain. Il va falloir que nous partions d'ici vers six heures...

— Hélas ! fit Malko.

Il avait horreur de se lever tôt et en plus il fallait qu'il prévienne la douce. Alexandra qui s'attendait à folâtrer au lit avec lui toute la matinée. Elle lui ferait sûrement une scène épouvantable. Mais cela faisait partie des ennuis du métier de barbouze.

Après avoir conduit l'Américain dans une chambre, il descendit retrouver Elko Krisantem.

Il eut à peine le temps de frapper à la porte de sa chambre : le Turc apparut, tout habillé.

— J'ai pensé que vous pourriez avoir besoin de moi, dit-il modestement.

* *

*

Malko avait presque fini de s'habiller lorsqu'Alexandra ouvrit les yeux. Pendant l'entretien entre Malko et Henry Garwood, elle avait finalement regagné leur chambre où elle s'était endormie. Elle se dressa sur un coude, regarda sa montre.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— Je suis obligé de faire un saut quelque part.

Elle se frotta les yeux, bâilla :

— Tu seras là pour le déjeuner ?

— Non. Je pars deux ou trois jours.

Cette fois, elle était *vraiment* réveillée.

— Où ? rugit-elle.

— À Belgrade.

— Et tu ne m'as rien dit !

— Tu dormais...

Dressée d'un coup, elle lui jeta d'abord la guêpière sur la tête. Puis un briquet. Et enfin une de ses bottes qui s'écrasa sur le battant. Malko se retrouva dans le couloir. Elko Krisantem l'attendait dans le hall, une lueur ravie dans ses yeux rusés. Enfin, il reprenait du service. Ses doigts caressaient au fond de sa poche son lacet dont il espérait avoir à se servir. Grâce aux progrès de la science, il l'avait remplacé par du téflon, pratiquement indéchirable. Malko, de la cour, regarda la fenêtre allumée de sa chambre. Une fois de plus, il allait affronter la mort. Un jour, il ne reviendrait pas.

CHAPITRE IV

Au poste frontière, la file de voitures avançait rapidement bien qu'un seul milicien yougoslave soit en service. Installé dans une petite guérite, il examinait les passeports que lui tendaient les automobilistes au passage. Deux de ses collègues scrutaient le flot de piétons chargés de paquets qui revenaient de faire leurs courses en Autriche.

Malko arriva à sa hauteur et tendit son passeport et celui de Krisantem.

Le policier yougoslave les prit, y jeta à peine un coup d'œil et les lui rendit avec un *Gute Fahrt* (7) machinal. À proximité, une modeste Fiat 600 cabossée avec un gyrophare bleu représentait toute la force de frappe de la Milicija à la frontière... Vingt mètres plus loin, le douanier yougoslave ne fut guère plus curieux, se contentant de réclamer les papiers du véhicule.

Malko appuya sur l'accélérateur de la Mercedes 190 bleue, dépassant une grosse semi-remorque bulgare sous l'œil des hordes de piétons croulant sous leurs emplettes. Ils étaient en Yougoslavie. Comme prévu, Henry Garwood les avait amenés à Vienne, directement chez Budget où Malko avait loué une Mercedes 190 pratiquement neuve. Ils s'étaient séparés là. Au fond de la trousse de toilette de Malko, se trouvait son pistolet extra-plat démonté en trois pièces, y compris un silencieux. Les cartouches à haute vitesse initiale étaient réparties un peu partout. L'Astra de Krisantem se trouvait dans la trousse à outils. Jusque-là, il avait pu rouler à cent quatre-vingts sur l'autoroute sinuant entre les sapins de la basse Autriche, mais en Yougoslavie, c'était différent. À côté de Malko, Elko Krisantem ne dissimulait pas sa joie. Enfin, il repartait en mission.

— On va rencontrer des Arméniens ? demanda-t-il, l'air gourmand.

— Un seul, précisa Malko. Et c'est un ami. Il ne faudra pas vous laisser aller, Elko.

— Les Arméniens nous détestent, laissa tomber Elko Krisantem, bougon. Ils assassinent nos diplomates, ils mettent des bombes partout.

— C'est vrai, dit Malko, doublant une autre semi-remorque bulgare, mais ils ont eu quelques raisons...

Elko Krisantem ne répondit pas. Aucun Turc n'admettait avoir commis un des plus grands génocides du siècle en assassinant environ deux millions d'Arméniens, afin de purifier la race turque. Les rares qui acceptaient de faire allusion à ces douloureux événements mettaient cela sur le compte d'une espièglerie des militaires turcs, toujours un peu portés sur le pogrom...

Il faisait beau, la route se faufilait entre les moutonnements d'un paysage vallonné, sans grand charme, des vignes dépouillées de leurs feuilles en cette saison. Beaucoup de clochers, comme en Autriche. Il y avait presque autant de voitures que de l'autre côté de la frontière, mais elles étaient nettement moins neuves.

Malko pensa à sa drôle de mission de sauvetage... L'homme qu'il allait chercher à Belgrade faisait plutôt partie de ceux qu'il traquait d'habitude. Un terroriste poseur de bombes... L'Asala s'était distingué par de nombreux attentats sanglants en collaboration avec les différentes factions palestiniennes.

Un panneau apparut sur le bord de la route : Maribor. Au temps de l'empire austro-hongrois la ville s'appelait Marienburg. Des alignements de clapiers en béton gris et déjà en mauvais état apparurent des deux côtés de la route. Puis des bus bourrés de passagers emmitouflés. Cinq minutes après, ils s'engageaient dans une « autoroute » à péage. C'est-à-dire une route un peu moins mauvaise que les autres. Il était un peu plus de midi. Encore sept heures pour Belgrade, si tout se passait bien...

Malko avait beau regarder dans son rétroviseur, il ne voyait rien de suspect. L'expérience lui avait cependant appris que le danger pouvait surgir brutalement. Il avait seulement franchi le premier obstacle. La faim lui tennailla brusquement l'estomac.

* *

*

Le bar était encombré et enfumé, mais ils n'étaient que quatre clients dans la salle à manger en contrebas. Un couple d'apparatchiks yougoslaves arrivés en Mercedes 250 flambant neuve, en dehors de Malko et du Turc, La viande qu'on leur avait servi était sûrement bonne selon les standards yougoslaves, mais en réalité carrément infecte. À tel point qu'Elko Krisantem avait envisagé de la faire ingurgiter de force au patron. Malko repoussa sa glace jaunâtre gorgée d'eau, après y avoir à peine touché.

— On y va !

Ils étaient encore à plus de trois cents kilomètres de Belgrade et Malko commençait à être engourdi par le ronronnement du moteur, les incessants dépassements de poids lourds, les brusques coups de freins devant les tracteurs se traînant à dix à l'heure. Ils filaient le long de la vallée de la Sava, surmontée dans le lointain par de hautes collines embrumées, couvertes de sapins d'où, jadis, le maréchal Tito avait tenu tête aux Allemands. On apercevait encore des églises, mais plus un seul de ces charmants châteaux que l'Empire austro-hongrois avait semé dans toute l'Europe centrale.

Elko Krisantem somnolait. Enfin, cent kilomètres avant Belgrade, Malko s'engagea sur une véritable autoroute et put monter la Mercedes à 160... À sa gauche, le Danube sinuait paresseusement. Le dernier poste de péage se trouvait à vingt-cinq kilomètres avant Belgrade.

La circulation se faisait plus intense. Malko aperçut juste à temps le panneau indiquant *Intercontinental Beograd*. Ce dernier, avec sa façade en verre, ressemblait à un bâtiment de science-fiction au milieu d'un no man's land d'HLM. Novi Beograd avait été construit depuis la guerre et ne comportait que des alignements monotones de buildings grisâtres déjà décrépits.

Le hall de *l'Intercontinental* était absolument impersonnel. On aurait pu se croire à Bruxelles, à Londres ou à Francfort. Malko et Elko prirent des chambres jumelles. Jusqu'au lendemain, ils n'avaient rien à faire. Malko se précipita sous sa douche et, ensuite, appela le château de Liezen. Heureuse surprise, le téléphone fonctionnait parfaitement. On mit longtemps à décrocher. Enfin la voix cassée de la vieille lise annonça :

— *Gruss Gott. Schloss Liezen. Wie sprechen*(8).

— Où est la comtesse Alexandra ? demanda Malko.

— *Ach !* fit la cuisinière. Partie pour Vienne, *Sie Hoheit !* Elle n'a pas donné de numéro où la joindre.

La salope ! Il entendit la vieille lise grommeler que toutes les femmes blondes étaient des chiennes en chaleur et préféra raccrocher. Chassant de son esprit sa tumultueuse fiancée. Elle revenait toujours...

Dans quelques jours, il irait la chercher par la peau du cou.

* *

*

La nuit tombait et les voitures avaient déjà allumé leurs phares. Malko, Krisantem à ses côtés, émergea sur le boulevard Drugi, menant au pont Gazela desservant Belgrade. Afin de ne pas risquer d'attirer l'attention, il n'était pas allé reconnaître le lieu du rendez-vous. Fatigué par le voyage, il avait dormi, puis était sorti prendre le pouls de Belgrade. Ce n'était pas follement réjouissant. À part les vieux monuments de l'époque austro-hongroise, il n'y avait que d'affreux bâtiments modernes. Des tramways brinquebalants ajoutaient une touche lugubre.

Après avoir franchi le pont Gazela, il aperçut le panneau indiquant Cacak et plongea vers la rive de la Sava par le boulevard Vojvode Misica en direction du Savsko jezero, le petit bras de la Sava situé entre la terre ferme et l'île de Ciganlija. À l'endroit indiqué, il vit l'embranchement sur sa droite. Une route étroite, qui s'enfonçait au

cœur de l'îlot. Il s'y engagea.

Des peupliers et des bouleaux dépouillés par l'hiver étaient les seuls ornements de pelouses râpées, entrelardées de terrains de sport. Pas un chat. Il suivit le chemin et se retrouva face à une barrière. Faisait demi-tour, il repéra un écriteau en bois à demi effacé « Kod Kapitana » et une flèche. La Mercedes 190 de Budget cahotait dans les ornières.

Il déboucha enfin sur la rive nord de l'île. Plusieurs péniches-restaurants étaient amarrées le long de la rive, toutes plus désertes les unes que les autres... Il s'engagea dans un sentier boueux longeant la rive, et parvint à la hauteur d'une péniche blanche décorée de bouées, dont la partie supérieure disparaissait sous un entassement de bancs et de tables. Un panneau indiquait « Kod Kapitana ». Elle était reliée à la terre par une passerelle de planches. En face, se trouvait un petit parking, en contrebas du sentier où une voiture était arrêtée. Il faisait déjà trop sombre pour qu'il puisse voir qui se trouvât à l'intérieur.

Malko arrêta son moteur et baissa sa glace. Un grincement le fit sursauter : ce n'était qu'un ventilateur tournant à vide, sur le *Kod Kapitana*. L'endroit était absolument sinistre. Trois grandes cheminées d'usine s'élevaient de l'autre côté de la Sava et derrière lui, une maigre végétation cachait la pelouse pelée.

Il fit un appel de phares.

Il y avait beaucoup de chance pour que la voiture – une Golf – soit celle de Henry Garwood.

Pas de réaction. Il recommença. Sans plus de résultat. Pourtant, il lui semblait discerner une silhouette au volant.

— Allons voir, dit-il à Elko Krisantem.

Son pistolet extra-plat se trouvait dans la poche droite de sa pelisse. Dès qu'ils sortirent, un vent glacial les agressa. L'obscurité commençait à noyer le contour des choses. Elko et lui s'approchèrent de la Golf chacun d'un côté.

Effectivement, quelqu'un se trouvait au volant et Malko put bientôt reconnaître le crâne chauve d'Henry Garwood. Étrangement immobile. Une angoisse brutale serra la gorge de Malko, qui appela :

— Henry !

Pas de réponse.

En s'approchant, il distingua deux impacts dans la glace. Il ouvrit et la tête d'Henry Garwood retomba sur sa poitrine. Le côté gauche de son visage était couvert de sang. L'Américain avait une bonne raison pour ne pas répondre.

Il était mort.

Malko toucha son cou. Il était encore tiède.

Il fit le tour, ouvrit l'autre portière, découvrant sur le plancher un colt « 45 » et une boîte de cartouches vert et jaune de chez Remington. L'Américain était pourtant sur ses gardes...

Malko regarda la Golf, bouleversé. Que s'était-il passé ?

Henry Garwood avait rendez-vous avec Milena Bratic. Où était-elle ? Avait-elle été liquidée aussi ? Ou bien, était-elle l'assassin ? Visiblement, on attendait Garwood et on l'avait frappé dès son arrivée.

De toute façon, c'était une catastrophe et la mission de Malko se trouvait remise en question. Le meurtre d'Henry Garwood prouvait que les incidents précédents n'étaient pas le fait d'une fuite isolée, mais que l'opération entière était pénétrée.

Elko se rapprocha, son Astra au poing, le regard fixé sur la lisière sombre des arbres.

— Il vaudrait mieux ne pas s'attarder, dit-il.

Malko vérifia rapidement les poches ; de l'Américain, et trouva un carnet qu'il prit. Après avoir refermé la portière de la Golf, il regagna la Mercedes et se remit au volant.

— On file, dit-il.

Inutile de risquer de se faire surprendre par la police yougoslave en compagnie d'un cadavre.

Sa mission commençait mal... Il n'avait plus qu'à attendre le lendemain le rendez-vous de secours prévu par le malheureux Henry Garwood avec le chef de la station de la CIA de Belgrade.

Il mit pleins phares et tourna sur le petit parking, afin de reprendre le sentier en sens inverse. Durant sa manœuvre, ses phares éclairèrent la péniche voisine, l'*Arka*, la balayant de l'avant à l'arrière.

Malko pila brutalement, projetant Elko Krisantem dans le pare-brise. Le Turc ne mit qu'une seconde à se reprendre, son Astra déjà au poing.

— Qu'est-ce qu'il y a, Votre Altesse ?

— Il y a quelqu'un sur cette péniche, dit Malko. Je viens de le voir.

Le pinceau de ses phares avait éclairé les baies vitrées de la salle à manger vide et il avait aperçu une silhouette de l'autre côté, en ombre chinoise, se découpant sur le fond plus clair du ciel.

Les phares continuaient à illuminer la péniche, mais Elko eut beau se crever les yeux, il ne distingua rien. Un pont faisait le tour de la salle à manger et quelqu'un pouvait se dissimuler derrière ou même à l'intérieur.

— C'est peut-être un gardien, avança le Turc. Il n'y a pas de voiture...

Malko voulait en avoir le cœur net. Après avoir armé son pistolet extra-plat, il sortit de la Mercedes, gagna la passerelle protégée par un dais rayé rouge et blanc, et s'y engagea. Le bois était glissant et pourri. Il arriva sur le pont, essaya la porte menant au restaurant : fermée. Alors il partit vers l'avant Elko Krisantem le suivit, contournant la salle à manger par l'arrière, l'Astra glissé dans la ceinture et son lacet au poing. On n'entendait que les craquements légers du bois pourri

sous les pas des deux hommes et le glissement de l'eau de la Sava le long de la vieille coque.

Malko arriva à l'avant. Personne. Il avança pour passer sur l'autre côté du pont. Il eut le temps d'apercevoir une silhouette collée à la paroi de bois, devina vaguement un bras tendu avant qu'une détonation ne l'assourdisse. La flamme jaillit juste en face de lui.

Instinctivement il fit un pas de côté, tout en ripostant. Mais son pied glissa sur le plancher humide et il perdit l'équilibre. Sa balle partit dans le ciel et il se reçut douloureusement sur le coude droit lâchant son arme.

Un second coup de feu claqua, encore plus proche et il roula sur lui-même, dans l'espoir d'échapper au tireur inconnu.

* *

*

Elko se trouvait à l'arrière de la péniche, en train de contourner le restaurant lorsqu'il entendit les coups de feu. Son sang se glaça : ce ne pouvait être Malko qui avait vissé son silencieux sur son pistolet... Il se rua vers l'avant, sans réfléchir, glissant lui aussi sur le bois pourri. Dans la pénombre, il distingua une silhouette debout et ne vit pas Malko.

D'un seul élan, il se rua sur la silhouette, utilisant sa méthode favorite : il passa le lacet autour du cou de l'inconnu, ramena les deux extrémités en arrière, enfonça son genou dans le dos de sa victime et tira violemment vers lui.

Il entendit un cri, un coup de feu claqua, il vit des bras qui gesticulaient et son adversaire vacilla, pour finalement s'effondrer, suivi de Krisantem, accroché à lui comme une goule et serrant de toutes ses forces. Il distingua Malko qui se relevait et cela lui mit du baume au cœur.

Celui qu'il étranglait émit un grognement étouffé, cherchant désespérément à se débarrasser du lacet, se débattant en vain.

Malko, le bras droit encore engourdi, prit sa torche électrique de la main gauche et la braqua sur la masse confuse en face de lui. Aussitôt, il poussa une exclamation stupéfaite.

— Elko, arrêtez ! C'est une femme.

Naturellement peu porté à la galanterie, Elko Krisantem n'en continua pas moins son étranglement, ne voyant pas pourquoi il pardonnerait à quelqu'un d'avoir voulu tuer son maître, même si c'était une femme.

Malko dut l'arracher de sa proie, après avoir récupéré son pistolet extra-plat et l'arme avec laquelle l'inconnue avait tiré sur lui : un Makarov 7,65 automatique qu'il mit dans sa poche. Même quand le

lacet eut cessé de l'étrangler, la femme ne se releva pas tout de suite, gémissant sur le pont. On distinguait à peine ses formes sous le manteau d'astrakan et les bottes, à part les jambes gainées de collants noirs. Malko l'aida à se remettre sur ses pieds et elle murmura en russe :

— Ne me tuez pas, je suis...

Elle s'arrêta, prise d'une violente quinte de toux, cassée en deux. Malko éclaira des traits étonnants de beauté. Les hautes pommettes slaves donnaient un air mystérieux à un visage où la bouche et les yeux semblaient trop grands. Des lèvres pulpeuses et des yeux en amande, étirés sur les tempes. Les cheveux étaient réunis en chignon. L'inconnue dégageait un magnétisme sexuel incontestable, une certaine fragilité et autre chose d'impalpable, de trouble. Elle cligna des yeux sous la lumière brutale, recula.

— Qui êtes-vous ? demanda Malko.

Elle ne répondit pas, les yeux pleins de larmes, cherchant à se dégager, comme un animal pris au piège. Le lacet avait laissé un sillon rougeâtre sur sa gorge et elle avait encore du mal à respirer.

Pris soudain d'une inspiration, Malko demanda :

— Milena ? Vous êtes Milena Bratic ?

Une lueur stupéfaite passa dans les yeux sombres de la jeune femme. Elle répondit en russe :

— *Da...*

— Vous aviez rendez-vous avec un Américain, Henry Garwood, celui qui est mort dans la voiture ? Et quelqu'un d'autre.

— *Da.*

— Je suis cette personne, dit Malko. Ne restons pas ici. Vous avez une voiture ?

— Non.

— Vous êtes venue avec Henry ?

— Non.

Elle se baissa, ramassa un chapeau de feutre noir et le remit sur sa tête.

Malko la poussa vers la passerelle. Quelqu'un pouvait avoir entendu les deux coups de feu.

La Mercedes fila à travers les allées désertes de l'île. Malko ne respira qu'en retrouvant la circulation du grand boulevard. À côté de lui, Milena Bratic se frottait la gorge. Malko ralentit, remontant vers le centre et demanda enfin :

— Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas, dit-elle. Je suis arrivée dix minutes en retard au rendez-vous. Ma voiture avait été enlevée par la police parce que j'étais mal garée sur un trottoir. Je n'ai pas voulu prendre un taxi et je suis venue en bus. Ensuite, j'ai marché.

— Henry Garwood était vivant quand vous êtes arrivée ?

— Oui. Mais quelqu'un a tiré de la lisière dès que je me suis approchée de la voiture. Avec un silencieux.

— Vous avez vu celui qui a tiré ?

— Non. Je ne comprends pas. Personne n'était au courant de ce rendez-vous.

Malko ne releva pas. Cela faisait la seconde « fuite » qui se terminait tragiquement.

Milena Bratic semblait épuisée. Il demanda :

— Pourquoi avez-vous tiré sur moi ?

— J'ai eu peur, dit-elle. D'abord, j'ai cherché refuge sur la péniche. Une dizaine de minutes. Comme plus rien ne se passait, je me suis décidée à partir. C'est là que vous êtes arrivé. J'ai battu en retraite. Puis j'ai voulu voir qui vous étiez et vous m'avez aperçue.

« Quand vous êtes monté sur la péniche, j'ai pensé que vous faisiez partie des assassins. Je suis désolée...

Malko ne répondit pas. C'était vrai : il aurait pu également la tuer. Maintenant, il fallait aviser. Comme chaque fois qu'il venait d'échapper à la mort, il se sentait à la fois un appétit féroce et une violente envie de faire l'amour...

La sensation d'être vivant, de respirer. Il regarda le profil de Milena Bratic avec sa masse de cheveux noirs. Absolument splendide... Peut-être finiraient-ils la nuit ensemble, après avoir failli s'entre-tuer...

— Tout va bien se passer, dit-il. Je suis venu chercher Aram Erivanian pour le faire sortir du pays. Seulement, il va falloir éclaircir certaines choses avant.

Elle tourna la tête vers lui. Sa bouche et ses yeux étaient véritablement fascinants. Il comprenait qu'Aram Erivanian soit tombé fou amoureux d'elle.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Je m'appelle Malko Linge, dit-il. Je travaillais avec Henry Garwood.

Il continuait à rouler un peu au hasard, harcelé par les klaxons dès qu'il ralentissait. Un tramway lui coupa la route. Il bifurqua, aperçut une enseigne lumineuse, *Hôtel Moskva*. Il en avait assez de zigzaguer dans Belgrade. Puisqu'il avait mis la main sur Milena, il pouvait avancer.

— Ne perdons pas de temps, dit-il. Conduisez-moi à Aram Erivanian.

La jeune Yougoslave tourna lentement la tête vers lui. Ses grands yeux noirs avaient une expression complètement différente, volontaire, dure, presque impitoyable.

— Il n'en est plus question, fit-elle d'une voix douce.

CHAPITRE V

Malko réprima une exclamation exaspérée... Avoir parcouru sept cents kilomètres de mauvaises routes et trouvé un cadavre au bout pour ce résultat, c'était décourageant. Il tourna devant le *Moskva* et stoppa dans la petite rue en pente qui le longeait.

— Expliquons-nous, dit-il.

Milena Bratic secoua la tête, butée.

— Ne restez pas ici, c'est plein d'Arabes.

Il repartit, descendant vers le bas de la ville. Elle se méfiait peut-être d'Elko Krisantem, bien qu'elle ignore sa nationalité. Ses traits pleins de sensualité languide gardaient leur dureté. Il se souvint qu'elle avait longtemps partagé la vie d'Aram Erivanian et donc était accoutumée au danger et à la vie clandestine. Sinon, elle n'aurait pas tiré sur lui avec cette facilité. Ce n'était pas seulement un bel objet sexuel...

Dès qu'il aperçut un écriteau indiquant Novi Sava, il bifurqua.

— Où allez-vous ? demanda aussitôt Milena.

— À l'*Intercontinental*. Déposer mon ami.

Elle n'ouvrit plus la bouche jusqu'à l'hôtel où Elko Krisantem descendit, visiblement inquiet de laisser son maître avec cette panthère. Malko se tourna vers la Yougoslave. Elle semblait avoir perdu de son agressivité, ses yeux s'étaient creusés et elle serrait ses mains sur ses genoux comme pour les empêcher de trembler. Malko fut pris de pitié.

— Que voulez-vous faire ?

— Dormir, dit-elle, je voudrais dormir. Tout ce qui se passe est horrible.

— Vous dormirez plus tard, dit Malko. Je dois absolument vous parler.

Après une hésitation, elle laissa tomber :

— Bien, allons chez moi. J'habite dans le nord de la ville.

Les rues de Belgrade étaient presque désertes, à part quelques trams et des files résignées qui attendaient stoïquement aux arrêts de bus. Malko suivit des rues étroites escaladant une colline, guidé par Milena qui le fit ensuite tourner dans une voie à sens unique, aux trottoirs encombrés de voitures garées en épi. Les caractères cyrilliques de toutes les enseignes donnaient l'impression de se trouver en Russie.

— C'est ici, dit Milena.

Un immeuble noirâtre de trois étages avec une énorme antenne de télévision qui jaillissait d'une fenêtre comme une sculpture abstraite.

De l'autre côté de la rue, se trouvait une vieille bâtisse à moitié démolie.

Ils s'engagèrent dans l'escalier étroit Pas d'ascenseur. Milena le fit pénétrer dans un petit appartement aux murs couverts de tableaux. Des tapis recouvraient le sol, il y avait des bibelots partout, un éclairage très doux.

— Asseyez-vous là, dit-elle.

Elle désignait un petit canapé assez dur surmonté de plusieurs icônes. Elle ôta son astrakan et Malko put enfin la voir en pleine lumière. Avec ses immenses yeux en amande, sa bouche pulpeuse et sa mâchoire volontaire, elle était d'une beauté rare. La robe de lainage noir moulait une poitrine pleine et haute et il était difficile de lui donner un âge avec précision. Entre trente et quarante.

Elle disparut et revint avec une bouteille et deux verres. De la sliboviz, l'équivalent de la vodka. Elle les remplit, prit le sien et le vida d'un trait Malko trempa les lèvres dans le liquide blanc : c'était de l'alcool à brûler... Déjà la jeune femme, qui n'avait même pas ôté son chapeau, expédiait son second verre tout aussi vite.

De la couleur monta à ses joues pâles, elle frotta machinalement la traînée rouge sur son cou, ôta son chapeau et dit :

— Excusez-moi, j'ai eu beaucoup de chocs depuis quelques jours...

Elle remplit son verre de nouveau, mais, cette fois, se contenta d'y tremper ses lèvres. Elle semblait plus vulnérable maintenant. Avant de la « debriefer », il décida de l'apprivoiser un peu.

— Vous travaillez ? demanda-t-il.

— Non, dit-elle, j'étais journaliste, mais je n'ai plus le droit. Parce que j'ai écrit des choses qui ont déplu... Alors, je vis en faisant des traductions.

Elle eut un brusque tremblement et s'excusa d'un sourire.

— Cela ne va pas mieux ? demanda Malko.

— Si, dit-elle, mais j'ai eu très peur qu'ils me tuent.

— Qui « ils » ?

— Je crois que ce sont les hommes d'Hagopian, dit-elle. Aram en est persuadé.

Il la regarda attentivement : elle n'avait pas l'air d'avoir peur. Il y avait autre chose dans son regard. Du désespoir, du chaos, du mépris pour les autres et elle-même. Son regard sombre était impénétrable sauf quand un éclair en jaillissait, vite éteint. Elle posa la main sur la table et il remarqua les ongles longs et rouges. Des ongles d'oisive. Cette main hyper-féminine savait pourtant tenir une arme...

— Mr Erivanian est au courant de ce qui se passe ?

Milena approuva de la tête.

— Bien sûr. Il est en train de devenir fou. Enfermé sans pouvoir sortir, tout seul avec Basken.

— Son garde du corps ?

— Oui. Le compagnon de celui qui a été assassiné par ces salauds. Égorgé comme un animal ! Vingt ans. Basken est venu de Beyrouth avec Aram. Il ne le quittera pas.

— Donc, pour le moment, il est en sécurité.

— En sécurité !

Milena Bratic pencha son profil de lionne vers Malko.

— Je suis presque certaine, maintenant, que des tueurs d'Hagop Hagopian sont ici. Venus d'Iran et de Beyrouth. Ils ont l'ordre de l'abattre, par tous les moyens.

— Que savent-ils ?

— Beaucoup de choses, dit-elle. Ils étaient au rendez-vous de l'autre jour, donc, ils sont au courant de l'accord pris avec les Américains.

— Ils ne savent pas où il se trouve, sinon, ils l'auraient déjà tué.

— C'est vrai, admit-elle, mais pour combien de temps ?

— Comment ont-ils retrouvé sa trace ? Je croyais qu'il avait quitté Beyrouth en grand secret ?

— Quelqu'un a parlé là-bas, dit-elle. Depuis son départ. S'ils l'avaient suivi depuis Beyrouth, ils auraient trouvé l'endroit où il se cache ici. Comme ce n'est pas le cas, ils sont donc venus après.

Malko trempa les lèvres dans sa sliboviz, intrigué.

— Pourquoi êtes-vous tellement sûre que ce sont les hommes d'Hagopian qui le traquent ?

Milena Bratic eut un sourire triste.

— Qui d'autre voudrait le tuer ? Les Israéliens aimeraient le prendre vivant, les Américains sont nos alliés et les Yougoslaves ne se mêlent pas de ces histoires.

— Et les Turcs ?

Elle haussa les épaules.

— Impossible ici. Et ils n'ont jamais rien tenté contre lui. Ils ne sont pas organisés.

Le silence retomba quelques instants. À l'étage au-dessus une télé gueulait.

— Et ensuite, que s'est-il passé ? interrogea Malko.

— Dès qu'ils ont su qu'il était à Belgrade, ils ont pensé à moi. Je suis facile à trouver, je suis dans l'annuaire. Alors, ils doivent me surveiller systématiquement. Sachant que si Aram est à Belgrade, il est forcément en contact avec moi. Ils disposent d'un réseau logistique ici, avec les Palestiniens et les Iraniens. J'ai compris tout cela après le rendez-vous entre Kivork Davoudian et l'Américain qui devait donner son passeport à Aram.

— Comment ?

Le sourire triste réapparut.

— C'est simple. Depuis que j'ai installé Aram dans sa planque, à son arrivée ici, je ne suis jamais allée le voir. Il dispose d'un téléphone dont je suis seule à connaître le numéro. Je l'appelle tous les jours, d'une cabine publique, jamais la même.

« Le jour du rendez-vous, j'ai retrouvé Kivork Davoudian en ville et je l'ai amené là où il a été tué. Donc, on m'avait suivie. Leur plan était sûrement de filer Kivork lorsqu'il ramènerait le passeport à Aram.

« Ils ont dû commettre une imprudence, se faire repérer, et ils ont été obligés de tuer Kivork.

Cela se tenait.

— Et pour le rendez-vous de ce soir ?

— C'est pareil, dit-elle. J'ai rencontré un messenger à la cathédrale qui m'a fixé l'heure et le lieu du rendez-vous. Un Américain. Il n'y avait aucune fuite possible. Donc, j'ai été suivie.

— Pourquoi avoir tué Henry Garwood ? objecta Malko. Ils pouvaient penser que vous le mèneriez à Erivanian.

Milena secoua lentement la tête :

— Non, ils savent que je me méfie maintenant. Je pense qu'ils l'ont tué pour déguster les Américains, pour qu'Aram se retrouve seul, coincé à Belgrade.

— Et pourquoi pas vous ?

Elle sursauta à peine sous la question brutale.

— Parce que je suis yougoslave. Ils ne veulent pas se mettre à dos les autorités de mon pays...

Tout cela était d'une grande logique. Et pas rassurant pour la mission de Malko.

— Vous comprenez pourquoi je n'ai pas voulu vous mener à lui ? dit Milena. Je ne peux même pas aller le réconforter, sous peine d'amener la mort avec moi.

— En dehors de son garde du corps, comment est-il protégé ?

— Il n'y a que lui, Basken. Il est très fort et très dévoué.

Elle se tut, vida son verre et alluma une cigarette. Malko réfléchissait. Milena avait sûrement raison. Donc, ceux qui la surveillaient étaient déjà au courant de son existence. On l'avait probablement observé dans l'île. Cela ne servait à rien de se cacher pour l'instant. Le moment du départ venu, et le plus tôt serait le mieux, il faudrait convaincre Milena qu'une bonne rupture de filature les débarrasserait de leurs adversaires. Évidemment, d'ici là, on pouvait tenter de lui faire subir le sort de Garwood. Mais lui était prévenu. Sa présence pouvait même pousser ses adversaires à commettre une erreur. La vieille technique de la chèvre... Ayant bien analysé la situation, il proposa :

— Si nous allions manger quelque chose ? Je meurs de faim. Nos adversaires m'ont déjà sûrement repéré. Ce n'est plus la peine de se

cacher.

— Si vous voulez, accepta Milena.

Tandis qu'elle s'habillait, Malko fit monter une balle dans le canon de son pistolet. Ils descendirent. Il pleuvait à torrents. Milena regarda la rue vide, comme si elle hésitait à sortir.

— Vous avez vu quelque chose ? demanda aussitôt Malko.

— Depuis qu'Aram est ici, dit-elle, j'ai aperçu plusieurs fois une grosse moto avec deux hommes en combinaison de cuir qui rôdaient par ici. Or, il n'y a pas de motos semblables en Yougoslavie...

Elle se décida et ils coururent sous les trombes d'eau jusqu'à la Mercedes de Budget Avec son chapeau noir, Milena ressemblait à une tzigane.

* *

*

Le *Zlatna Lada* était gai comme un buffet de gare et ressemblait à un décor de film B avec ses filets de pêcheur tendus au plafond. C'était pourtant d'après Milena, le nec plus ultra de Belgrade. Une serveuse mafflue, avec un uniforme qui la faisait ressembler à un kapo de goulag, leur avait apporté un choix de poissons du Danube plus ou moins frais. Et une bouteille de vin blanc traîtreusement léger. D'autres couples, assez bien habillés, occupaient les boxes voisins. Malko observait Milena Bratic. Ses traits, peu à peu, perdaient de leur tension. Elle dit soudain :

— Je suis heureuse que vous soyez là. Les autres, les Américains, ne comprennent pas bien la situation. Vous paraissez différent.

— Qu'est-ce qu'ils ne comprennent pas ?

Elle but un peu de vin blanc.

— Ici, tout est difficile, complexe, tortueux, fit-elle. Je me sens une responsabilité terrible. Je pensais naïvement qu'Aram serait en sûreté ici. Et puis...

— Quoi ? insista Malko.

— J'avais envie de le retrouver. Je ne l'avais pas revu depuis son... accident, en 81.

Elle avala une grosse bouchée de sandre pillé.

— Et il est aveugle, n'oubliez pas. À la merci de tant de choses.

— Vous l'accompagnerez, lorsqu'il quittera Belgrade ?

— Jusqu'à la frontière.

— Et ensuite ?

Elle eut un geste fataliste :

— Je ne sais pas encore. Peut-être...

Malko pensait déjà à son voyage de retour. Il avait hâte de quitter Belgrade.

— Je crois, dit-il, que cela ne prendra pas très longtemps de mettre au point les préparatifs du départ. Nous repartirons par la route via Ljubljana et Maribor. Il y en a pour une journée.

Milena secoua la tête avec un sourire contraint.

— Vous ne comprenez pas. Aram ne peut pas sortir de sa cachette tant qu'il n'est pas certain d'être tranquille. Il n'est pas venu de si loin pour se faire tuer. Et encore, il ne sait pas ce qui est arrivé ce soir.

— Mais il sera sous notre protection..., ne put s'empêcher de dire Malko.

— Il était déjà sous la protection des Américains quand Davoudian a été égorgé, fit remarquer doucement Milena Bratic. Les gens d'Hagopian sont ici pour le tuer et ils ne lâcheront pas.

Malko jeta un paquet de dinars sur l'addition qu'on venait de lui apporter.

— Vous pensiez échapper à ce risque quand vous l'avez fait venir ici ?

Le regard sombre s'imprégna de tristesse.

— En quelque sorte... J'espérais qu'ils n'auraient pas le temps de réagir. (Elle renifla.) Je me suis trompée.

Brusquement, elle posa sa main sur la sienne, la serrant comme une noyée.

— Il faut que vous le sortiez d'ici, je vous en prie ! Je ne me le pardonnerais pas s'il lui arrivait quelque chose...

— Vous l'aimez toujours ?

Elle baissa les yeux.

— Je ne sais pas. Non, je ne crois pas, mais c'est un morceau de ma vie. Une chose que je ne retrouverai jamais. J'ai vécu des mois pour lui, autour de lui, prenant tous les risques. J'aurais pu mourir. C'est un homme extraordinaire.

— Pourquoi est-il devenu terroriste ?

— Sa mère. Elle lui a raconté des centaines de fois l'exode de sa famille, les massacres, les petits Arméniens cloués aux arbres par les baïonnettes turques, les bébés écrasés à coups de botte, les hommes castrés, égorgés, les yeux arrachés. Son père pendu pour avoir volé un pain.

— Et ensuite ? Pourquoi s'est-il séparé de ses amis ? Elle soupira :

— Il a pris conscience que les Palestiniens se servaient d'eux. Et derrière les Palestiniens, les Soviétiques. Alors, il a voulu s'arrêter. Mais il en savait trop : il fallait le tuer. Cela fait trois ans qu'ils essaient. S'il ne faisait pas partie d'une grande famille, s'il n'était pas protégé par les Tachnaks(9), ils y seraient arrivés depuis longtemps.

« Maintenant, c'est un animal traqué.

— Pourquoi a-t-il quitté Beyrouth ?

— Il ne pouvait plus y rester sans mettre en danger la vie de ceux

qui l'abritaient Toute une famille. Hagopian leur avait donné un ultimatum. Il ne respecte rien. Aram est un homme d'honneur. Il n'a pas voulu leur faire prendre ces risques.

Il allait la questionner plus lorsqu'elle se leva avec un sourire d'excuse.

— Pardonnez-moi, je n'en peux plus. Vous me raccompagnez ?

Il pleuvait toujours. Malko conduisit lentement jusqu'à la rue Strahinjica. Milena se retourna plusieurs fois.

— La moto, dit-elle, j'ai toujours peur de la voir surgir.

Les mystérieux motards ne se montrèrent pas. Il stoppa en face de son immeuble, le 33.

— Comment allons-nous procéder ? demanda-t-il.

Elle tourna la tête, le fixant d'un regard presque hypnotique, rendu brillant par l'alcool, la mâchoire crispée.

— Il n'y a qu'une solution, dit-elle. Je veux que vous éliminiez ceux qui sont venus ici pour le tuer. Les tueurs d'Hagopian.

Malko ne fut qu'à moitié surpris. Seulement, la CIA l'avait envoyé à Belgrade chercher Aram Erivanian, pas pour se lancer dans une vendetta avec des terroristes arméniens. Même s'il l'avait voulu, il ne pouvait donner cette nouvelle orientation à sa mission sans le feu vert improbable de la CIA.

— Cela me paraît impossible, dit-il, il faut simplement les décrocher le temps de partir.

L'expression de Milena se durcit encore.

— Alors, dit-elle, vous pouvez repartir pour l'Autriche. Aram se débrouillera tout seul. Sans vous et sans les Américains.

CHAPITRE VI

Ils s'affrontèrent du regard dans un silence de mort. Puis les traits de Milena se défirent et sa bouche s'abaissa en une sorte de sanglot.

— Excusez-moi, dit-elle. Mais je ne sais plus ce que je dois faire. Deux fois déjà qu'ils ont frappé. Alors, je ne veux pas qu'il y ait une troisième.

— Mais ils finiront par le trouver, objecta Malko. Il ne peut pas rester indéfiniment à Belgrade.

— Je sais, murmura-t-elle. Il faut arriver à une solution.

Elle ferma les yeux, laissant les larmes couler sur ses joues. Elle était encore plus belle ainsi, vulnérable et fragile.

— Venez, dit-elle. Je ne veux pas rester seule maintenant Malko retrouva sans déplaisir le petit appartement tarabiscoté.

Plusieurs portraits de Milena ornaient les murs, dont un où l'artiste l'avait stylisée en une sorte de sainte, la tête penchée, ascétique et sensuelle à la fois.

Des livres aussi. Beaucoup de livres. Quelle vie étrange pour une aussi belle femme. Il y avait de la poussière et on sentait qu'elle vivait là comme une bohème, sans trop se soucier de l'apparence qu'elle donnait.

Elle se débarrassa et se calma peu à peu. Malko pensa à l'aveugle, caché quelque part dans Belgrade, guettant les bruits de la nuit. Tous ses secrets tournant dans sa tête.

Milena lui adressa un sourire d'excuses, prit la bouteille de sliboviz restée là et remplit leurs verres.

— Je suis désolée, mais je craque en ce moment. Et puis la vie est difficile à Belgrade.

Malko sauta sur la diversion, afin de faire baisser la tension.

— Pourquoi ne partez-vous pas ? dit-il.

— Je ne m'habitue pas à vivre à l'étranger, dit-elle. Je suis serbe jusqu'au fond de mes os. C'est à Belgrade que sont mes amis, mes souvenirs, mes racines. Quand j'ai rompu avec Aram je suis venue me réfugier ici, et je ne suis plus jamais repartie. Mais je suis seule. Malade de solitude.

D'un geste machinal elle avait vidé son verre pour le remplir aussitôt. Elle semblait marcher à la sliboviz comme d'autres au café.

Elle se tourna soudain vers lui, et demanda d'une voix tendue :

— Vous me trouvez belle ?

La question était inattendue. Il demeura muet quelques secondes, troublé. C'est vrai que Milena était belle, sensuelle même, avec ses hautes pommettes, ses yeux et sa bouche qui lui mangeaient tout le

visage.

— Oui, dit-il. Très belle.

Milena émit un rire un peu forcé.

— Vous savez que je n'ai pas eu un homme depuis quatre ans ! Pas une liaison, pas même une aventure.

Elle parlait comme pour elle-même. Malko ne voyait pas où elle voulait en venir. S'offrait-elle ? Ou bien voulait-elle juste chasser son angoisse momentanément ? Soudain, elle allongea la jambe gauche devant elle et releva sa longue robe, se découvrant jusqu'en haut de la cuisse. Elle portait un épais collant noir.

— Comme je porte souvent des bottes et des vêtements longs, les gens pensent que j'ai des vilaines jambes, dit-elle. Mais c'est faux. Vous voyez... j'ai fait de la danse.

Elle rabaissa le tissu et soupira :

— Vous devez me croire folle.

Malko était piqué par cet exhibitionnisme naïf et inattendu. Milena n'avait pas besoin de montrer ses jambes pour attirer les hommes, avec un visage pareil.

— Non, dit-il, et vos jambes sont superbes.

Ils demeurèrent silencieux un long moment. Puis il s'ébroua. Réalisant qu'il en était toujours au même point.

— Ces tueurs, dit-il, savez-vous quelque chose d'eux ?

Milena eut du mal à redescendre sur terre, avant d'avouer :

— Non.

— Vous ignorez où ils se trouvent à Belgrade ?

— Oui.

— Comment voulez-vous les neutraliser, dans ce cas ?

Elle secoua la tête, l'air absent :

— Je ne sais pas. C'est à vous de trouver. Maintenant je vais dormir.

Ils se levèrent, restant face à face quelques secondes. Puis, d'un geste brusque, Milena se jeta contre lui, nouant ses bras dans sa nuque, s'appuyant de tout son corps.

Leur premier contact physique.

Elle leva le visage vers lui et pressa sa bouche contre la sienne. Mais sans ouvrir les lèvres.

Un baiser à la fois chaste, violent et bref.

— Avant de partir, murmura-t-elle, venez voir quelque chose.

Elle le prit par la main, le menant vers le coin le plus éloigné de la pièce. Elle souleva le tapis élimé, découvrant une douzaine de très grandes photos. Malko resta interdit. Elles représentaient toutes Milena avec des dessous plus excitants les uns que les autres, des bas, des déshabillés, des guêpières. Elle lui jeta un regard trouble.

— C'est mon petit secret, dit-elle. Tous les vendredis, je vais faire

du shopping. Ensuite avec une amie à moi, nous faisons des photos.

— Vous...

— Non, non, dit-elle, je n'ai jamais aimé les femmes. Mais avant, j'étais très coquette.

— Avant quoi ?

— Lorsque je vivais avec Aram.

Milena revint sur ses pas. Mécaniquement, elle se versa encore de la sliboviz. Malko comprit qu'il n'en tirerait rien de plus ce soir.

— Je vais rentrer, dit-il. Demain nous reprendrons cette discussion.

Milena l'accompagna jusqu'à la porte sans manifester ni agacement, ni soulagement. Absente.

Elle semblait porter un secret. Visiblement, les liens entre l'exterminateur arménien et elle étaient complexes. Malko se demanda soudain si la CIA n'avait pas analysé le problème Erivanian d'une façon un peu simpliste... Quoiqu'il en soit, Milena Bratic était maintenant la clef. Sans sa coopération, tout capotait.

Elle dit soudain :

— Rendez-moi mon pistolet, s'il vous plaît.

Elle passait sans cesse du coq à l'âne. Malko n'avait aucune raison de refuser. Il prit le Makarov dans sa pelisse et le rendit à la Yougoslave.

— Merci, dit Milena, comme ça, je suis plus tranquille.

— Il faut que je puisse vous joindre demain, dit-il.

Il était furieux et inquiet. De toute façon, son départ, qu'il avait espéré rapide, était retardé au moins d'un jour, puisqu'il ne pouvait contacter la CIA que le lendemain. Si le rendez-vous de secours fonctionnait... D'ici là, n'importe quoi pouvait se passer. Il fallait une complète réévaluation de la situation.

— Bien sûr, dit-elle en s'efforçant de maîtriser le tremblement de sa voix. Voici mon téléphone : 876 54 87.

Ils se retrouvèrent sur le palier. De nouveau, elle l'embrassa. De la même façon, mais plus longuement. Puis elle se sépara de lui avec un léger sourire.

— Chez nous, dit-elle, quand on s'embrasse ainsi, c'est pour sceller quelque chose. On dit qu'il faut que cela tienne... Cela tiendra ?

— J'espère, dit Malko, sans savoir très bien à qui ou à quoi elle faisait allusion.

Il se retrouva dans la Strahinjica Bana, plus que perplexe.

Il n'arrivait pas à cerner la jeune femme. Son côté légèrement hystérique, provocant, ambigu, pouvait n'être qu'une façade. Jouait-elle un double jeu ? Cherchait-elle à retenir Aram à Belgrade pour une raison inconnue, ou avait-elle sincèrement peur pour lui ?

Peut-être que sa rencontre avec le chef de station de la CIA à Belgrade, Andrew Witkia, lui apporterait des éclaircissements.

Il remonta vers le centre et se retrouva sur la Terazije, le cœur de la ville, en face des mosaïques verdâtres du *Moskva*. Tandis qu'il contournait la petite place en face de l'hôtel pour redescendre vers le port, il aperçut sur le terre-plein, près de la fontaine, une grosse moto.

Intrigué par ce que lui avait dit Milena, il se gara et alla l'examiner. C'était une Yamaha noire, qui semblait neuve, immatriculée à Athènes. Où pouvait se trouver son propriétaire ? Le *Moskva* comportait trois bar-salons de thé. Un en contrebass, dans la rue Balkanska et deux autres dont rentrée se trouvait sur Terazije. Il pénétra d'abord dans le premier. C'était un piano-bar presque vide. Aucun des clients ne semblait apte à caracoler sur une grosse moto.

Par contre, le salon de thé, à la pointe de l'hôtel, était bourré ! Surtout des jeunes et visiblement beaucoup d'étrangers, même des Noirs... Malko continua son exploration. Le bar principal mesurait bien trente mètres de long, il n'y avait pas une chaise libre. Un brouhaha infernal couvrait les mélodies modestes d'un petit orchestre. Malko examina les clients. Au moins une vingtaine de conducteurs « potentiels » dont plusieurs Arabes... Il hésita. S'il attendait dans sa voiture, d'abord, il risquait de se faire repérer, ensuite, à cause des sens uniques, il avait toutes les chances de perdre la moto. Il trouva un coin au bar de la grande salle et commanda une Contrex pour se laver de la slibeviz. À travers les baies vitrées, il surveillait la place où était garée la moto.

* *

*

Autant Belgrade était désert dans les rues, autant les Yougoslaves semblaient portés sur les cafés. Engourdi par la chaleur, le brouhaha et la fumée, Malko avait du mal à garder son attention éveillée. Cela ne désemplassait pas...

Il vit soudain à travers la vitre deux silhouettes s'approcher de la moto. À cause d'un groupe dans le hall d'entrée, il ne les avait pas vus sortir. Laissant deux cents dinars, il se rua sur Terazije. Ralentissant dès qu'il tourna le coin du *Moskva*.

Il retint un juron.

Le conducteur et le passager de la moto avaient déjà mis leur casque intégral !

Impossible de les identifier. En quelques secondes, ils eurent démarré. Malko sauta dans sa Mercedes. Le feu de la moto s'éloignait dans Marsala Tita, les « Champs-Élysées » de Belgrade, grillant deux feux rouges. Malko rattrapa l'engin place Dimitrija Tucovica, en face de l'hôtel *Slavija*. Ils tournèrent autour et s'engouffrèrent dans le boulevard Jna, filant vers le sud, à travers un quartier résidentiel. La

moto accéléra brusquement, prenant très vite une avance énorme. Le boulevard Jna était pratiquement désert. Trois cents mètres plus loin, quand il stoppa à un feu rouge, la moto avait disparu. Impossible de savoir si les motards s'étaient aperçus de la filature ou s'ils avaient seulement profité de la puissance de leur engin.

Il lui restait le numéro d'immatriculation. Par la CIA, il pourrait déboucher sur une piste. Il repartit vers le pont sur la Sava. *L'Intercontinental* ressemblait à un grand navire verdâtre échoué au bord du Danube. Malko se coucha. Pourvu que le plan de secours mis au point à Liezen fonctionne et qu'il ait le contact avec le chef de station le lendemain.

Il eut du mal à s'endormir, hanté par le visage mystérieux de Milena Bratic.

* *

*

Un vent violent avait chassé la pluie. Le concierge de *l'intercontinental* tendit une enveloppe à Malko. Elle contenait un mot très court. Il était invité à venir fêter la Saint-Nicolas chez un certain Millich Prodoynov. À partir de six heures... Le dispositif de secours avait joué... Il prit le journal, en serbe, et parcourut les titres. Pas un mot de l'assassinat d'Henry Garwood. Ou le journal avait bouclé trop tôt, ou le corps n'avait pas encore été découvert ou la police yougoslave avait donné des consignes de silence...

Elko Krisantem demanda :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Malko hésitait à revoir Milena avant d'avoir pris contact avec le chef de station. D'un autre côté, s'il parvenait à convaincre la jeune femme de le mener jusqu'à Aram Erivanian, que de temps gagné !

Et puis, il y avait les mystérieux tueurs. Trois morts déjà à leur actif. Et aucune piste.

— Vous m'accompagnez, dit-il, je vais vous laisser en planque au *Moskva*. Au cas où nos deux motards reviendraient Ne faites pas d'imprudence. Je n'aimerais pas que vous soyez le quatrième mort de cette affaire.

Le Turc eut un sourire gourmand. La mort, ça le connaissait Au fond de sa poche, ses doigts serraient son lacet, comme on joue avec un chapelet.

Ils prirent place dans la Mercedes 190 de Budget, direction Belgrade. Malko lâcha Krisantem en face du *Moskva* et continua vers le nord de la ville. Il enrageait de tout ce temps perdu.

Il se heurta à Milena Bratic qui sortait de chez elle, son feutre vissé sur la tête.

— Vous ne m'avez pas téléphoné, dit-elle. Je vais récupérer ma voiture à la fourrière.

— Montez, dit Malko. Je vous dépose.

Elle prit place à côté de lui. Elle semblait plus calme que la veille.

— Vous avez eu des nouvelles d'Erivanian ? demanda-t-il.

— Non. Je ne l'ai pas encore appelé. Je vais le faire. À droite, s'il vous plaît, dans Cara Dusana...

— Milena, dit Malko, nous sommes assis sur une bombe. Il faut qu'il quitte Belgrade.

La jeune femme inclina la tête.

— Absolument, mais vivant. Je suis certaine d'être sous surveillance. Je ne peux pas me comporter comme si ces tueurs n'existaient pas. Je l'ai fait deux fois déjà, vous savez ce que cela a coûté. Je suppose que vous allez voir des gens de chez vous, ici ?

— Oui.

— Alors, dites-leur. Vous avez des moyens puissants.

Malko n'eut pas le temps de répondre. Milena tendit la main vers une grande grille où veillait un milicien.

— C'est là. Ensuite, je rentre chez moi.

Sa voix était plutôt sèche. Disparue la créature alanguie qui l'embrassait et lui montrait ses jambes. Il la préférait imbibée de sliboviz...

Il avait hâte de se trouver en face d'Andrew Witkin. Comme il ne pouvait pas tourner en rond dans Belgrade, il reprit une fois de plus la route de *l'Intercontinental*. Il s'apprêtait à quitter Penezica Krcuna pour emprunter l'embranchement du pont lorsqu'une sirène le fit sursauter. Une voiture de la Milicija surmontée d'un gyrophare bleu le doubla. Un milicien, par la glace ouverte, agitait un disque rouge, lui signifiant de stopper.

CHAPITRE VII

Malko réprima une violente envie de vomir. Ce qu'il avait appréhendé depuis son entrée en Yougoslavie se produisait. Lorsqu'on est un chef de mission de la CIA depuis une quinzaine d'années, on ne va pas dans un pays communiste... Il regarda la route devant lui. Avec la Mercedes 190 de Budget, il distancerait facilement la Volskwagen Diesel de la Milicija. Et après ?

Un des miliciens sortit, la casquette bleue sur l'arrière du crâne, le micro de sa radio accroché à sa poitrine et se dirigea vers lui.

Il pensa au pistolet extra-plat dans la poche de sa pelisse et eut du mal à arborer un sourire innocent.

Le milicien s'adressa à lui en serbe. Dieu merci, Malko comprenait le russe, langue très voisine. Lorsqu'il réalisa qu'on lui reprochait de ne pas avoir mis sa ceinture de sécurité, il eut envie de l'embrasser... Bien entendu, il répondit en allemand, se confondant en excuses, exhibant tous les papiers de la voiture et les siens. Lorsque le milicien comprit que Malko était prêt à payer séance tenante l'amende de deux cents dinars, l'atmosphère acheva de se détendre.

Dix minutes plus tard, il repartait, sanglé comme un astronaute, sous l'œil bienveillant de la Milicija, ravie de trouver un touriste aussi docile... Son pistolet extra-plat, pourtant d'un poids modeste, lui semblait peser une tonne au fond de sa poche...

* *

*

Malko n'eut même pas le temps de sortir de voiture. Le Turc l'attendait devant la vitrine d'un des innombrables fleuristes qui parsemaient Belgrade, juste en face du *Moskva*. Il sauta dans la Mercedes, tout excité.

— Je crois que j'ai quelque chose ! annonça-t-il.

— Vous avez vu les motards ?

— Non, mais j'ai rencontré un Turc, un travailleur immigré. Il vient ici souvent, parce qu'il retrouve des gens du Moyen-Orient. L'autre jour, il a vu des Arméniens... il y en a très peu à Belgrade. Ceux-là, parlaient tantôt arménien, tantôt arabe. Comme ceux de Beyrouth.

Malko freina pour ne pas faire dérailler un tram.

— Ils étaient en moto ?

— Non, dit Elko Krisantem. Ils avaient une vieille Zaztava. Mais il y a quelque chose d'intéressant. Ils avaient rendez-vous avec un autre

type, un diplomate. Ils l'ont accompagné jusqu'à sa voiture. Il avait une plaque CD 10.

C'était presque trop beau...

— Pourquoi s'est-il intéressé à ces Arméniens, votre copain ?

— Parce que c'est un bon Turc, fit fièrement Elko Krisantem. Il y a trois ans, d'autres Arméniens ont assassiné notre ambassadeur ici. Et ceux-là avaient de sales têtes.

Malko s'abstint de lui faire remarquer qu'aux yeux des Turcs, *tous* les Arméniens avaient de sales têtes.

— Il vous les a décrits ?

— Oui. Un très jeune, costaud, les cheveux courts, des yeux enfoncés, un plus vieux, presque chauve, très sec, une petite moustache.

Ce que racontait Elko pouvait certes être intéressant mais pour l'instant ne menait nulle part. À moins de retourner Belgrade pierre par pierre...

Il avait quand même quelques indices matériels. Le numéro de la moto, la description des deux Arméniens, l'histoire du diplomate. Andrew Witkin en ferait peut-être quelque chose.

Encore une partie de la journée à tuer.

* *

*

Millich Prodoznov demeurait rue Hilendarska, dans une vieille maison noirâtre. Dès le second étage, Malko entendit le brouhaha des conversations, le cocktail battait son plein. C'était un appartement en duplex, le bas transformé en vestiaire. Les deux pièces du haut étaient pleines d'une foule bruyante, hommes et femmes, verre à la main. Une blonde accueillit Malko, d'abord en serbe, puis en anglais et l'amena d'autorité à un buffet.

— C'est la Saint-Nicolas, dit-elle. Prenez un peu de *zito*.

Le *zito* s'avéra être une pâte d'amandes particulièrement indigeste, vraisemblablement à base de saccharine et de cacao artificiel. Son hôtesse lui tendit, pour faire passer, un petit verre d'un alcool blanc qui aurait pu servir de carburant à la fusée Ariane...

Autour de lui, les gens se gointraient de pâtisseries en échangeant à tue-tête des potins en serbe. Malko était en train de se remettre de ses brûlures quand un homme presque chauve, aux yeux très bleus, s'approcha de lui. Il leva son verre.

— *Happy Santa Claus*, dit-il.

— *Same to you*, dit poliment Malko.

— Je suis Andrew Witkin, dit son interlocuteur. Vous êtes Malko Linge ?

— Exact...

L'Américain sourit.

— Je vous aurais reconnu à vos yeux.

Comme les gens s'étaient un peu écartés, son sourire s'effaça aussitôt et il dit à voix basse :

— *My God !* Je suis heureux de vous voir. Je craignais qu'il vous soit arrivé quelque chose... Ce pauvre Henry. C'est horrible. Vous avez une idée ?

— Je n'en sais pas plus que vous, dit Malko. Il était déjà mort quand je l'ai trouvé.

Il lui fit le récit de ce qui s'était passé avec la Yougoslave et demanda :

— Comment avez-vous appris sa mort ?

— La police yougoslave. Ils l'ont trouvé ce matin. Une patrouille de routine. *Shit !* enchaîna Andrew Witkin. Cette histoire pue. J'ai vu Henry une heure avant son rendez-vous, il était parfaitement tranquille. Et Milena Bratic...

— J'y ai réfléchi. Je crois qu'elle n'est pour rien dans le meurtre.

Les gens, autour d'eux, parlaient bruyamment, échangeaient des vœux pour la Saint-Nicolas, sans se soucier de leur aparté.

Une grosse femme les bouscula et s'excusa avec un sourire, dégoulinant de rouge bon marché. Malko fit part des exigences de Milena Bratic.

Andrew Witkin explosa quand il eut fini :

— Mais elle est folle, nous ne pouvons pas nous lancer dans une bagarre avec ces Arméniens !

Malko repoussa un plateau de pâtisserie et demanda :

— Qui est vraiment cette femme ?

L'Américain eut un sourire caustique :

— Bonne question. Nous avons commencé à nous intéresser à elle quand elle vivait avec Aram Erivanian. Elle se trouvait avec lui quand il a eu son « accident ».

« Ensuite pendant des années nous avons suivi les articles qu'elle a fait pour la presse étrangère. Tous violemment antisoviétiques. À tel point qu'elle a perdu sa place de journaliste et survit en faisant des petits jobs. Nous l'avons même utilisée pour des analyses politiques. Elle est brillante.

— Son histoire de tueurs en moto, vous y croyez ?

— Lors du meurtre de Greg Morris, on n'a jamais parlé de moto. Mais cela ne veut rien dire...

— Que peut-on faire ? demanda Malko. Je n'ai pas envie de m'éterniser à Belgrade.

Andrew Witkin alluma une cigarette nerveusement.

— Il nous faut Aram Erivanian... C'est notre seule chance de

remonter jusqu'à Abu Nidal.

— Comment éliminer ce commando ?

— En les identifiant, proposa l'Américain. Je ferai ensuite pression auprès des Yougoslaves pour qu'ils les musellent. Ils ont besoin de beaucoup de dollars en ce moment : leur économie se casse la gueule.

— J'ai deux éléments à vous donner, dit Malko.

Il lui communiqua le numéro de la moto et le mit au courant de la rencontre de Krisantem. Andrew Witkin sursauta :

— Vous êtes sûr du numéro de la voiture diplomatique ?

Un gros homme avec des lunettes aux verres épais comme ceux d'un télescope entreprit Witkin et ils durent interrompre leur conversation quelques instants. La plupart des invités s'étaient éclipsés, mais ceux qui restaient avaient visiblement décidé de ne pas laisser une goutte d'alcool et me miette de gâteau. L'Américain arriva enfin à se libérer de son gêneur.

— Pourquoi ? reprit Malko. Ce numéro vous dit quelque chose ?

— Oui. Le 10 ici, c'est l'Iran, Or, le conseiller politique de l'ambassade iranienne, Iradj Khosroddar avait déjà été impliqué officieusement dans une opération menée par un commando arménien à Belgrade...

— Non !

— Si. Il y a trois ans. Les tueurs d'Hagop Hagopian ont abattu un diplomate turc en plein Belgrade. L'enquête du SDB a prouvé que Khosroddar avait ramené de Budapest les armes dont ils se sont servis, dans sa voiture CD. Mais, pour ne pas se brouiller avec l'Iran, les Yougoslaves ont classé l'affaire...

— Vous avez ses coordonnées ?

— Bien sûr. Peut-être que par lui, on peut remonter aux assassins de Garwood.

— On peut toujours essayer, dit Malko, nous n'avons pas tellement de pistes. Il faut souhaiter que ces tueurs ne trouvent pas Erivanian avant nous... D'autre part, est-ce que vous m'autorisez à faire pression sur Milena Bratic ?

— Comment ?

— En la menaçant de tout laisser tomber si elle ne nous laisse pas mener l'affaire à notre guise.

— D'accord, fit l'Américain. Mais attention : il ne faudrait pas que cela se termine par un *vrai* clash.

Une grosse femme se rua de nouveau sur lui et Malko s'effaça. Andrew Witkin arriva à s'en débarrasser et récupéra Malko.

— Prenez les coordonnées de Khosroddar, dit-il. Il habite dans Milana Rakiça, c'est parallèle au boulevard Revolucije. Numéro 145. Un grand immeuble moderne. Essayez demain matin. Mais attention, pas de violence. Les Yougoslaves n'aiment pas le désordre. Les

Arméniens qui avaient tué le diplomate turc ont pris vingt ans de prison...

Encourageant.

Un couple s'avança vers eux. Lui avait les cheveux en brosse, un visage rieur et carré. Il était escorté d'une grande fille absolument ravissante. Une couronne de cheveux roux encadrait un visage sensuellement vulgaire, le pull en grosse laine grise était déformé par une poitrine aiguë et des collants de danseuse en laine beige moulaient de longues jambes de mannequin et une croupe callipyge. La moue faussement méprisante renforçait son air provocant.

L'homme étreignit Andrew Witkin.

— *Happy Santa Clam*, Andrew !

— Bogdan Nicolic, dit l'Américain. Malko Linge, un ami viennois.

— Enchanté, fit le Yougoslave. Vous êtes diplomate aussi ?

— Non, non, fit Malko. Propriétaire terrien seulement, en Autriche.

— Bogdan est journaliste à Reuter, expliqua Andrew Witkin. Un très bon journaliste...

Le Yougoslave eut un rire heureux et annonça :

— Andrew, tu connais Natacha. Elle travaille avec moi au bureau maintenant.

D'après la longueur de ses ongles, elle ne devait pas s'y épuiser. Bogdan prit familièrement Malko par le bras.

— Alors, vous êtes venu visiter votre ancienne colonie ? demanda-t-il en riant.

La somptueuse Natacha renchérit.

— Oh, j'adore l'Autriche. Vous habitez Vienne ?

— Presque, dit Malko, mais j'y vais souvent.

Bogdan prit sa cavalière par le bras et l'entraîna.

— On va chercher à boire, dit-il. À tout de suite.

Natacha fendit la foule, ondulant d'une façon outrageusement provocante. Après le côté compliqué de Milena, c'était reposant...

— Qui est ce Bogdan ? demanda-t-il à Andrew Witkin.

— Un de mes *stringers*, expliqua le chef de station de la CIA. Il connaît bien les problèmes de terrorisme et a des relations chez les Yougos, C'est lui qui m'avait passé le tuyau de l'Iranien. Et vous avez vu la fille avec qui il était ? Bandante, hein ? Il en connaît des tas qui sont prêtes à n'importe quoi pour un billet d'avion. Les plus tartes partent en stop.

— Quand aurez-vous un recoupement sur le numéro de la moto ? demanda Malko.

— Je vais repasser au bureau pour télexer à la station d'Athènes, dit l'Américain. Peut-être demain en fin de journée. Maintenant, il va falloir nous séparer, j'ai des gens à voir ici. Voilà ce que je vous propose pour nos prochains contacts : tous les jours vers midi à la

cathédrale orthodoxe, dans la rue 7-Jula. Beaucoup de touristes y vont. Vous passerez inaperçu.

— C'est encore la peine de prendre ces précautions, interrogea Malko.

— Oui. Inutile de vexer les Yougos. Même s'ils savent à quoi s'en tenir. À demain ou après-demain.

Il ramassa un verre de J & B sur un plateau et se perdit dans la foule.

Malko posa son verre vide sur une commode et descendit vers l'étage inférieur, ivre de chaleur et de bruit.

Il allait récupérer sa pelisse lorsqu'il aperçut, assise sur une chaise en face du vestiaire, Natacha.

La Yougoslave se leva aussitôt avec un sourire à faire abjurer un pape.

— Malko ! Oh, je suis contente. Vous avez une voiture ?

— Oui, dit-il. Que se passe-t-il ?

— Bogdan a été obligé de retourner au bureau, expliqua-t-elle. Je voulais rester encore un peu, mais personne ne va dans ma direction maintenant. Et je n'ai pas envie de prendre le bus. Vous pourriez me déposer ?

— Bien sûr, dit Malko. Où habitez-vous ?

— Oh, pas très loin, minauda-t-elle. Sur le boulevard Revolucije.

Son sourire était parfaitement innocent, mais Malko se dit que son charme agissait bien vite...

— Eh bien, allons-y dit-il.

Dans la rue, Natacha prit son bras et poussa un petit cri devant la Mercedes flambant neuve de Budget, comme si c'était un diamant.

— Oh, qu'elle est belle !

Elle s'enfonça dans le siège moelleux, coulant à Malko un regard humide.

— Je ferais le tour du monde dans une voiture pareille ! Les nôtres sont vieilles et moches. Faisons une balade.

Il repassa le pont sur la Sava, suivant ensuite le cours du Danube. Natacha n'arrêtait pas de lui poser des questions sur Vienne. Il atteignit finalement le vieux quartier austro-hongrois de Zemun et la jeune femme annonça :

— Si vous avez faim, il y a un très bon restaurant, à côté, la *Karpa*.

— Je ne vais pas aller dîner seul, dit Malko. Je vous invite ?

— Je ne veux pas trop manger, ronronna Natacha, sinon je grossis, mais je peux vous accompagner.

— Vous êtes superbe..., fit-il, l'observant du coin de l'œil.

La fine laine des collants la moulait de façon presque indécente.

— Tournez à droite, dit Natacha, le long du Danube.

Les énormes HLM tout en longueur bordant le boulevard Marsala

Tita dégageaient une impression sinistre. Malko roula quelques minutes, puis des pavés firent place à l'asphalte. Il était arrivé à Zemun. Natacha désigna une petite enseigne lumineuse, dans une sorte d'isba au bord du Danube : *Karpa*.

— C'est là, dit-elle.

De fausses lampes à pétrole éclairaient un décor sobre, avec des tableaux de chasse au mur. Il n'y avait qu'une douzaine de clients. Natacha s'assit en face de Malko, lui adressant un sourire radieux et provocant.

— J'adore le poisson, dit-elle.

* *

*

Natacha avait un appétit d'oiseau.

De vautour.

Elle avait nettoyé le plat de poisson super-épicé, et tout ce qui allait avec, après avoir ingurgité trois énormes tranches de jambon fumé. Sans parler des desserts qui étaient du sucre pratiquement pur Dieu merci, il y avait le Riesling léger et traître, pour faire passer tout cela... Malko savait tout d'elle. Mannequin et petite comédienne, Natacha avait trouvé un job chez Reuter grâce à un ami. Mais son rêve était d'être actrice à l'Ouest. Malko lui assura qu'avec son physique, elle avait toutes ses chances...

— J'ai envie de danser, dit-elle soudain.

— Où peut-on aller à Belgrade ? demanda Malko.

— Au *Métropole*, il y a un casino, aussi.

— Pourquoi pas...

Pour quelques heures, il oubliait les morts, Erivanian et Milena, en compagnie d'une fille ravissante. De nouveau, le pont et le boulevard Revolucije. Le *Métropole*, avec toute l'élégance d'un blockhaus. L'entrée du casino se trouvait sur la droite, en retrait. Pas un chat dans la petite salle comportant quelques tables de roulette et de black jack, à part un Africain faisant la cour aux croupières. Ils gagnèrent le night-club. Une douzaine de putes descendirent de leur tabouret en voyant Malko, pour battre en retraite aussitôt devant Natacha. Il n'y avait qu'un autre couple : un Arabe et une pute yougo.

— Je voudrais du champagne ! dit Natacha qui avait envie de changer du Riesling.

On apporta une bouteille de Moët et Chandon d'un millésime douteux, mais meilleur qu'un champagne de la Caspienne. Et l'orchestre se lança aussitôt dans des danses tziganes. Natacha se leva d'un bond.

Cinq minutes plus tard, Malko ne pensait plus qu'à une chose.

Dépouiller Natacha de toutes les épaisseurs de laine qui protégeaient ses courbes. Elle se démenait contre lui avec une souplesse de serpent, jouant de ses seins, de ses hanches, de son bassin, glissant parfois une jambe entre les siennes, l'effleurant de son pubis. Le Ballet de l'Allumeuse...

La bouteille de Moët et Chandon descendit très vite. Le night-club ne s'était pas rempli.

— Il va falloir que je rentre, annonça soudain Natacha, après une nouvelle danse endiablée.

— Pourquoi ?

— J'ai un fiancé jaloux, dit-elle, il téléphone chez moi. Il croit que je suis allée seulement au cocktail.

Un peu déçu, Malko ne put que s'incliner devant une aussi bonne raison. Natacha s'évanouissait comme un mirage. Ils redescendirent le boulevard Revolucije. Avant d'arriver au Parlement, Natacha lança :

— Arrêtez-vous là, j'habite en face.

À cause du terre-plein central, il était impossible de faire demi-tour. Malko stoppa le long du trottoir. Presque aussitôt, un bus surgit derrière lui et faillit lui arracher son aile.

— Avancez un peu, dit Natacha, on n'a pas le droit de stationner ici. Tournez dans l'allée.

Malko engagea la Mercedes dans une allée donnant sur un grand parc désert.

— Merci, dit Natacha.

Elle se pencha vers lui. Leurs lèvres se frôlèrent et elle n'opposa aucune résistance quand Malko l'embrassa. Sa bouche était douce et sa langue montra très vite des dispositions inespérées. Ils flirtèrent ainsi sans un mot, oscillant d'un siège à l'autre. Malko effleura le chandail de grosse laine, trouvant un sein rond *et* ferme.

Natacha sursauta, sans arrêter de l'embrasser. Il descendit beaucoup plus bas. Le collant de laine offrait un obstacle quasi insurmontable. Mais, à travers les mailles serrées, Malko put se rendre compte que Natacha était nue dessous. Il se mit à la masser doucement et elle réagit aussitôt, se tordant sous ses doigts, écrasant sa bouche contre la sienne.

— Arrêtez ! murmura Natacha mollement.

Comme pour le dissuader, ses doigts coururent sur lui, se refermant autour de sa virilité. Ce flirt de collégien semblait beaucoup plaire à Natacha. Il fut soulagé de la sentir tirer sur son zip vers le bas, libérant ce qu'elle caressait. Elle se mit à secouer furieusement le sexe tendu, sans cesser d'embrasser Malko.

Sentant qu'il n'allait pas résister longtemps à un tel traitement et, estimant indigne de sa condition d'y succomber, il referma la main droite sur la nuque de Natacha, l'arrachant de sa bouche et la courba

vers lui.

Elle résista d'abord, disant à voix basse :

— Non, non, la Milicija...

Le sang battant dans son membre, Malko envoya mentalement la milice au diable et maintint ses exigences. La bouche s'abaissa enfin jusqu'à lui et il crut défaillir de plaisir lorsqu'elle l'engloutit. Natacha, probablement résignée mais inquiète, se mit à l'aspirer à grands coups de tête, si fort qu'elle se cogna contre le volant. Le ballet de sa langue sur sa muqueuse congestionnée mit fin trop vite à ce délice. Sous l'exquis picotement annonciateur du plaisir qui lui embrasa le ventre, il se souleva de son siège pour exploser quelques secondes plus tard dans la bouche de Natacha.

Celle-ci eut l'élégance de ne pas l'abandonner tout de suite, puis se redressa, ébouriffée, un peu essoufflée.

— Si on nous avait vus ! murmura-t-elle.

Dans ce parc désert, il y avait peu de chance... Rassasié, Malko demanda sans conviction :

— Tu viens à *l'intercontinental* ?

— Non. Il faut que je rentre, fit Natacha. Mais tu peux me téléphoner demain au bureau. Le numéro est dans l'annuaire.

Elle se rajusta hâtivement, et, sur un ultime sourire, sortit de la voiture. Malko suivit sa silhouette des yeux. Redescendu sur terre. Natacha représentait un nouveau mystère. Était-elle simplement une jeune Yougo avide de réussir et pas trop farouche ? Ou un cadeau de Andrew Witkin ? Ou bien avait-il été « tamponné » pour le compte d'un Service quelconque ? En dépit du plaisir qu'il venait d'éprouver, il dut reconnaître que la troisième hypothèse était la plus vraisemblable... Cela faisait un *joker* de plus dans cette histoire déjà touffue.

Il n'avait pas sommeil. Redescendant le boulevard Revolucije, il eut soudain envie de relancer Milena Bratic. Elle lui avait dit ne jamais dormir avant deux heures du matin. Quelquefois, les visites surprises apportaient des révélations intéressantes... Il retraversa donc tout Belgrade. La Strahinjica Bana était calme comme un cimetière. Il trouva une place en face du 33 et voulut entrer.

Impossible : la porte de la rue était fermée à clef et il n'y avait pas de sonnette extérieure.

Déçu, il remonta dans sa voiture, s'apprêtant à tourner dans la rue 7-Jula. Il freina brutalement. Au coin se trouvait une cabine téléphonique. Elle était occupée par une femme. Malko effectua une marche arrière et s'arrêta en face. C'était Milena Bratic.

La Yougoslave aperçut la Mercedes et il vit une expression apeurée passer sur son visage. Puis, elle dut reconnaître la voiture de Malko et

s'apaisa. Il ne descendit pas, attendant qu'elle ait terminé.

Milena Bratic sortit enfin de la cabine et marcha sur lui.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle.

— Je vous cherchais, dit Malko. Mais la porte de votre immeuble est fermée.

— Que vouliez-vous ?

— Faire le point.

Il réalisa soudain qu'elle semblait bizarre, bouleversée. Ses immenses yeux noirs étaient hagards.

— Montez, dit-il.

Elle obéit mécaniquement, alluma aussitôt une cigarette puis se tourna vers Malko.

— J'ai de mauvaises nouvelles, dit-elle soudain.

— Quoi ?

— Je viens de parler à Aram.

— À cette heure-ci !

— Oui, dit-elle, cela fait la troisième fois aujourd'hui. Depuis que je lui ai révélé ce qui s'est passé hier.

— Qu'en pense-t-il ?

— Il n'a plus confiance en vous, dit-elle d'une voix cassée. Il se sent coincé comme un rat ici. Il est au bout du rouleau. Il vient de m'annoncer qu'il préférerait se suicider plutôt que de risquer de tomber aux mains des gens d'Hagopian.

Devant le regard incrédule de Malko, elle ajouta aussitôt :

— Je le connais. Il ne tient plus beaucoup à la vie. Il va le faire.

CHAPITRE VIII

Il ne manquait plus que cela !

— Se suicider, dit-il. Ce n'est pas sérieux...

Milena lui jeta un regard plein de gravité.

— Il ne supporte pas d'être infirme, d'abord. Il pensait trouver la paix en quittant Beyrouth. Il se retrouve en plein danger. Alors, il craque. Il m'a dit que si dans trois jours, la situation n'était pas réglée, il prendrait une grenade et la ferait exploser contre lui.

Malko ne croyait qu'à moitié à ces menaces.

— Quand aurez-vous un prochain contact avec lui ?

— Demain matin. Je l'appellerai d'une cabine.

— Dites-lui que nous avons une piste pour les gens d'Hagopian. Qu'il tienne bon.

— C'est vrai ?

— Oui.

Il la mit au courant de la rencontre de Krisantem. Et de l'épisode de la moto... Milena Brade soupira :

— Si seulement vous pouviez y arriver. Si Aram mourait ici, je me sentirais coupable le restant de mes jours.

— Je ferai mon possible, dit Malko. Vous, maintenez son moral. Vous ne voulez toujours pas que je le rencontre ?

— Non, dit-elle cette fois sans agressivité. J'ai trop peur. À demain.

Il la regarda s'éloigner et rentrer chez elle puis il repartit vers *l'Intercontinental*. Comment déjouer la surveillance dont elle était l'objet ? Il aurait fallu beaucoup de gens et beaucoup de temps. Deux éléments dont il ne disposait pas. Tout son espoir résidait maintenant dans la piste iranienne.

* *

*

Les noms se trouvaient sur chaque boîte aux lettres, dans le petit hall mal entretenu. Malko, qui avait longuement tourné autour du grand HLM avant d'y pénétrer, était en train de les examiner une à une. La plupart se terminaient en « ic » ; des Yougoslaves.

Elko Krisantem, lui, était à la recherche de la voiture du diplomate iranien qui devait forcément se trouver dans les parages, l'immeuble ne comportant pas de garage. La HLM lépreux de trente étages se dressait au milieu d'un quartier de petits pavillons, coupé de terrains vagues. On se serait cru très loin du centre et pourtant, la rue Rifata

Buidzovica ne se trouvait qu'à quelques dizaines de mètres du boulevard Revolucije.

Malko tomba en arrêt devant une boîte d'où dépassaient deux lettres. Dessous, on avait écrit sur un bout de carton : Iradj Khosrodar.

L'homme qu'il cherchait.

Il retira délicatement les deux lettres qui avaient été postées à Téhéran deux semaines plus tôt. Le cachet de la poste indiquait le jour même. L'Iranien devait être encore là.

Il remit les enveloppes en place et regagna la Mercedes où Elko Krisantem l'attendait radieux.

— J'ai trouvé sa voiture, annonça-t-il. Un peu plus haut. Une Audi avec des plaques noires. Il y a un drapeau iranien collé à la lunette arrière.

Seuls les diplomates avaient des plaques noires avec des numéros blancs.

— Laissons la voiture ici, dit Malko, s'il nous voit dedans, cela risque de lui donner l'éveil.

Ils effectuèrent un grand détour à pied afin de se dissimuler dans les ruines d'un pavillon abandonné en face de la HLM. Des gens en sortaient et y entraient sans arrêt. Emmittouflés comme des esquimaux.

Une heure s'écoula. L'humidité les pénétrait jusqu'aux os. Enfin, un homme mince avec un manteau en poil de chameau, une chapka en fourrure et de grosses lunettes d'écaille noire se dirigea vers l'Audi, sans se presser, balançant un attaché-case à bout de bras. Il ouvrit la portière et s'installa. Ils lui laissèrent prendre un peu d'avance, puis gagnèrent en courant la Mercedes.

L'Audi tourna à gauche un peu plus bas et rejoignit le boulevard Revolucije. Encore un virage et il s'engagea dans la rue des Brigades Proletariennes où il stoppa devant le numéro 9. Un vieil hôtel particulier avec un jardin où flottait le drapeau iranien.

Malko le dépassa et s'arrêta plus loin. La rue était en sens unique, ce qui simplifiait la filature. Il était plus de dix heures et demie.

— Elko, restez là, dit Malko, mais pas dans la voiture. Je vais chez Milena et je reviens. Au cas où Khosrodar filerait pendant ce temps, vous le suivez et vous m'appellez chez elle. Voilà le numéro.

Il le lui écrivit sur un bout de papier et partit à pied. Au coin de Kneza Milosa, il trouva un taxi et donna l'adresse de la Yougoslave. Il voulait savoir si elle avait des nouvelles d'Aram Erivanian.

* *

*

Milena était en tenue de jogging, les cheveux relevés en chignon. En train de croquer un oignon avec du pain... Plus détendue que la

veille.

— Vous l'avez eu ? demanda Malko immédiatement.

Elle inclina la tête.

— Oui.

— Vous lui avez fait part de mon message ?

— Oui. Il vous supplie de faire l'impossible pour éliminer ces tumeurs. Qu'il puisse quitter Belgrade.

— Est-ce qu'il se rend compte de ce que cela représente ? demanda Malko s'asseyant sans même ôter sa pelisse.

— Je n'y peux rien, dit-elle d'une voix lasse. Il est à bout. Il pense que les Américains l'ont trahi, à cause de ce qui s'est passé.

Malko regarda le petit appartement en désordre, les murs couverts d'icônes et le beau visage de Milena Bratic. Même sans maquillage, elle était superbe. Elle lui sourit, tirant le bas de son jogging, ce qui fit ressortir sa poitrine.

— Vous voulez un thé, ou un café turc ?

— Merci, dit Malko, je n'ai pas le temps. Quand puis-je vous joindre ?

— Je reste ici, dit-elle, j'ai du travail. Je sortirai seulement faire quelques courses.

— Quand aurez-vous un nouveau contact avec Aram Erivanian ?

Elle alluma une cigarette, exhala la fumée d'un air las.

— Ce soir. Il y a des nouvelles à lui transmettre ?

— J'espère, dit Malko.

Il se leva, prêt à partir. Milena en fit autant. Sans talons, elle était beaucoup plus petite que lui. De nouveau l'angoisse bouleversa ses traits. Une lueur farouche passa dans ses yeux noirs.

— Sauvez-le, dit-elle.

Son regard brûlant le poursuivit dans le petit escalier qui sentait l'oignon. Il retrouva la pluie sans plaisir et dut marcher longtemps pour trouver un taxi. Il jeta un coup d'œil à sa Seiko-Quartz. Midi moins cinq. Elko Krisantem devait trouver le temps long.

* *

*

Il eut un choc au cœur en voyant la Mercedes démarrer sous son nez ! L'apercevant, Elko freina et Malko monta en voltige.

— Il vient de sortir de l'ambassade, fit le Turc. Il avait un grand sac de cuir.

L'Audi noire de l'Iranien continua dans la rue des Brigades Proletariennes, vers l'est, puis rattrapa l'interminable boulevard Revolucije. La pluie redoublait, rendant la circulation difficile et ils se traînaient à dix à l'heure.

— Zut ! Il retourne chez lui déjeuner ! dit Malko.

Iradj Khosrodar ne retournait pas chez lui. Il continua tout droit, quitta le boulevard pour s'engager dans un dédale de petites rues bordées d'antiques maisons croulantes, de minuscules boutiques tenues par des artisans indépendants. Sur leur droite, une grande tour de brique apparut, moitié cheminée d'usine, moitié clocher. Elko leva le pied. Malko déchiffra sur une plaque en caractères cyrilliques le nom de la rue « Ulica Regalnishka ».

De loin, ils virent l'Audi stopper en face d'un petit bâtiment blanc un peu en retrait où flottait un drapeau noir, rouge et vert.

— Mais c'est le bureau de l'OLP ! fit Malko intéressé.

Elko franchit le carrefour pour s'arrêter, un peu plus loin, Malko descendit et revint sur ses pas sous la pluie battante, s'engageant dans Regalniskha d'un pas rapide. Le diplomate iranien traversa la rue en courant et pénétra dans l'immeuble de l'OLP. Malko, quelques instants plus tard, arriva à sa hauteur. Plusieurs Mercedes stationnaient devant l'immeuble. Un milicien yougoslave et un Arabe en treillis s'étaient réfugiés sous l'auvent de l'entrée et ne le regardèrent même pas. À Belgrade, l'OLP était chez elle et ne craignait guère les attentats.

L'organisation palestinienne jouait-elle un rôle dans l'histoire Erivanian ?

Malko poursuivit sa route.

Arrivé au bout de la rue, il allait tourner le coin afin de ne pas repasser devant le bâtiment de l'OLP lorsqu'il entendit une voiture. Une Zastava foncée venait de stopper devant le bureau de l'OLP. Un jeune homme en blouson en émergea et entra en courant dans le building. La voiture ne se gara pas. Malko recula dans le jardin d'un pavillon qui occupait l'angle. Deux ou trois minutes s'écoulèrent. Il sentait la pluie s'infiltrer partout dans ses vêtements, ses pieds étaient deux morceaux de glace.

Le jeune homme ressortit du siège de l'OLP et reprit place dans la Zastava qui démarra aussitôt, passant devant Malko. Il aperçut le conducteur au visage creusé avec une petite moustache. La buée l'empêcha de distinguer avec précision les traits du jeune homme. Son poulx grimpa pourtant à 120. Les deux hommes correspondaient quand même au signallement donné par le Turc, copain de Krisantem.

La voiture tourna à gauche, parcourut vingt mètres et s'arrêta ! Personne n'en sortit. Malko jura entre ses dents. Il était coincé. Pour gagner du temps, il poussa la grille du jardin et marcha vers le pavillon, comme s'il se préparait à entrer.

Il était parvenu à la porte lorsqu'un nouveau bruit de moteur l'alerta.

L'Audi noire venait de tourner dans la même rue que la Zastava !

Intrigué, Malko ressortit Juste à temps pour apercevoir les deux

voitures arrêtées dans la petite rue, côte à côte, les deux coffres ouverts. Le jeune homme qui avait pénétré dans l'immeuble de l'OLP était en train de transvaser un sac en cuir dans le coffre de la Zastava. Il referma, remonta dans la voiture qui démarra aussitôt, continuant tout droit. L'opération n'avait pas duré une minute et dans cette rue calme, personne ne l'avait vue, à part Malko. L'Audi fila à son tour, pour tourner aussitôt à droite, vers le boulevard Revolucije.

Cette fois, Iradj Khosroddar allait bien déjeuner...

Malko regagna la Mercedes, il s'installa au volant et mit aussitôt Elko Krisantem au courant.

Ils balayèrent un moment les petites rues voisines sans trouver aucune trace de la Zastava. Malko dut se résigner à reprendre le chemin du centre. Que signifiait la scène à laquelle il avait assisté ? Le sac contenait vraisemblablement des armes.

Seulement, à quoi allaient-elles servir ?

Qu'étaient devenus les deux inconnus en moto signalés par Milena ?

Conduisant mécaniquement, Malko se retrouva sur la Terazije. De plus en plus persuadé qu'il avait eu en face de lui les tueurs arméniens d'Hagop Hagopian. Les assassins des deux Américains. Comme c'étaient sûrement des gens prudents, ils n'entraient en possession des armes dont ils avaient besoin pour un coup qu'au dernier moment. Conclusion logique, ils se préparaient à commettre un attentat.

— On va chez Milena, dit-il à Elko.

Si son raisonnement était juste, les tueurs ne pouvaient avoir que deux cibles : Aram Erivanian ou Milena Bratic.

La Strahinjica Bana était aussi calme que d'habitude. Malko trouva une place en face du 33, et laissant Elko dans la Mercedes 190, monta les trois étages. Pas de réponse à ses coups de sonnette. Milena était sortie. Il redescendit, inspecta les alentours sans rien voir de suspect. Après avoir regagné la Mercedes il suivit toute la rue sans résultat. Il dut s'arrêter : elle se terminait en impasse dans Skadarlija, une voie piétonnière en pente, coupée de marches, haut lieu des restaurants tziganes pour touristes. Il allait faire demi-tour lorsqu'il aperçut deux hommes descendant les marches de Skadarlija. L'un d'eux portait un sac en cuir. Celui qui avait fait l'objet de l'échange.

Il n'eut que le temps de faire une marche arrière, entrant dans une rue latérale, de sortir de la Mercedes et s'embusquer dans un couloir, laissant Elko dans la voiture.

Quelques instants plus tard, les deux hommes passèrent devant lui, remontant d'un pas tranquille la rue Strahinjica Bana. Malko sortit de son abri. Ils étaient déjà loin, et il ne leur restait que quatre blocs avant d'atteindre le pâté de maisons où se trouvait le numéro 33.

Elko Krisantem le rejoignit.

— On dirait qu'ils vont la flinguer..., dit le Turc d'une voix tendue.

Malko ne répondit pas : il pensait à Milena Bratic, quelque part dans le quartier et que les tueurs allaient cueillir sans difficulté.

CHAPITRE IX

En un éclair, Malko la revit en tenue de jogging, disant « J'irai juste faire une course ». Maintenant, elle était en danger de mort. Elle disparut, de surcroît, comment retrouver Aram Erivanian ?

La rue était à sens unique, impossible à remonter en voiture. Il se tourna vers Krisantem :

— Elko, faites le tour, je les suis à pied. On se retrouve en face du 33.

Le Turc courut jusqu'à la Mercedes et se dirigea vers l'avenue Gara Dusana, tandis que Malko filait derrière les deux tueurs. D'après tout ce qu'il savait des méthodes terroristes, les tueurs frapperaient leur victime dans la rue plutôt que chez elle. Il fallait donc la retrouver avant eux. Il hâta le pas : les deux hommes étaient déjà loin devant lui.

* *

*

La grande avenue Cara Dusana était encombrée et Elko Krisantem prit deux feux rouges coup sur coup. Il bouillait, impuissant, l'estomac noué par l'angoisse, il fouilla dans sa ceinture pour récupérer son vieil Astra amoureusement graissé et le glisser sous le siège.

Enfin, il put tourner dans la rue 7-Jula qui coupait Strahinjica Bana. Encore une rue étroite et à sens unique. Et soudain, ce fut le pépin. Un camion déchargeait, obstruant la partie de la chaussée laissée libre par des voitures en stationnement sauvage. Krisantem se mit à klaxonner : en vain.

Il sauta de la Mercedes et se dirigea droit vers le chauffeur du camion en train de transporter une pile de colis. Avec son sourire le plus rassurant, ce qui ne représentait pas un Himalaya de tendresse, il lui demanda en allemand de bien vouloir déplacer son véhicule, s'aidant de quelques gestes qui n'étaient même pas obscènes.

Le Yougo, qui avait bien une tête de plus que lui, grogna et l'écarta d'un coup d'épaule. Elko, décidément d'une patience angélique, au lieu de l'attraper par les parties sexuelles, réitéra sa demande par gestes. Cette bonne volonté ne fut pas récompensée. L'homme cracha par terre et, cette fois, d'un puissant coup de coude expédia Elko dans une voiture en stationnement !

Krisantem sembla rebondir contre la tôle. En un clin d'œil, il se rua à la gorge du camionneur qui lâcha ses paquets avec un cri de fureur.

— Gros enculé ! fit-il en serbe.

Il prit alors du recul pour assommer Elko et, au même moment, eut l'impression qu'une lame de rasoir lui caressait la gorge. Le lacet du Turc venait de se nouer autour de lui. Accroché à lui comme un bouledogue, Elko serrait de toutes les forces de sa méchanceté naturelle.

Cela ne dura pas longtemps : écarlate, manquant d'air, le camionneur s'écroula sur la chaussée. Elko serra encore un petit coup, par pure gourmandise, puis bondit vers le camion et prit le volant. L'autre avait laissé ses clefs sur le tableau de bord et il put démarrer facilement, rangeant le véhicule un peu plus loin. Il rejoignit en courant la Mercedes, observé avec respect par quelques badauds. Quelqu'un doué de cette force et d'une Mercedes de ce prix ne pouvait être qu'un homme de bien.

Fou d'inquiétude, il démarra en laissant une partie de ses pneus sur la chaussée et put enfin, cinquante mètres plus loin, tourner dans Strahinjica Bana, puis se garer en épi sur le trottoir, presque en face du 33.

Le temps de récupérer son Astra, il descendit de la voiture et regarda alors autour de lui : pas de Malko. Pas de tueurs non plus.

* *

*

Krisantern s'engouffra dans le couloir du 33 et prit d'assaut les trois étages. Il laissa son pouce presque une minute sur la sonnette de Milena avant de redescendre tout aussi vite. Au moment où il atterrissait au rez-de-chaussée, une silhouette se dressa devant lui dans le couloir. Sa main arracha instinctivement le vieux parabellum Astra de sa ceinture.

— Elko, c'est moi !

Une vague de soulagement submergea le Turc. Un peu plus et ils s'entre-tuaient.

— Où étiez-vous ?

— Dans la cabine téléphonique, au coin de la rue Kapeta, je vous ai vu arriver.

— Et eux ?

La porte de la rue s'était refermée et les deux hommes chuchotaient dans une pénombre presque totale.

— Ils sont trois maintenant, annonça Malko, et je crois qu'ils veulent l'enlever. Les deux que nous avons vus ont rejoint un troisième qui est en face, au volant d'un fourgon jaune. Le plus vieux est resté avec lui, le jeune a été téléphoner, je l'ai observé du supermarché en face. Il n'a pas parlé...

— Il appelait pour vérifier si elle était là...
— Sûrement. Il est resté dans le coin. Ils ont des talkies-walkies. De cette façon, ils couvrent toute la rue.
— Et elle ? demanda Elko.
— Aucune idée, dit Malko, j'ignore même si elle est à pied ou en voiture. Vous allez ressortir et faire quelques pas vers la droite, la rue 7-Jula. Repérez au passage le fourgon. Si elle arrive, vous l'interceptez, j'essaierai de ne pas vous perdre de vue. Moi, je fais la même chose de l'autre côté. Attendez un peu ici, je ressors le premier.

* *

*

Malko émergea de nouveau dans la rue. Du coin de l'œil, il vérifia que le fourgon avec les deux hommes n'avait pas bougé, puis s'éloigna sur la gauche. Il essaya de raisonner. À droite, il n'y avait pas de boutique, elles étaient toutes concentrées sur la gauche ou dans la rue Kapeta. Si elle était à pied, Milena risquait d'arriver de ce côté-là.

Il atteignait le carrefour de la rue Kapeta et s'apprêtait à traverser afin d'explorer le supermarché lorsqu'il l'aperçut ! Milena Bratic, un bouquet de fleurs et un pain dans les bras, descendait la rue.

Son regard balaya aussitôt le carrefour, cherchant le jeune tueur. D'abord, il ne le vit pas. Milena continuait, venant vers lui, suivant le trottoir de son côté. Soudain, il aperçut un homme en blouson émerger du petit supermarché, les mains dans les poches, la tête un peu penchée de côté. Il fallait s'approcher de très près pour voir qu'il parlait dans un micro minuscule dissimulé dans le col de fourrure de son blouson.

Il traversa en biais, emboîtant le pas à Milena.

Malko n'hésita qu'une fraction de seconde. Il ignorait, et l'armement, et les intentions de ses adversaires. Avec un pistolet-mitrailleur polonais SZ, on pouvait réduire quelqu'un en charpie en quelques secondes. Et le SZ n'était guère plus gros qu'un automatique standard. Au même moment, Milena l'aperçut et lui fit un geste de la main.

Le jeune homme au blouson de cuir était à une vingtaine de mètres derrière elle. Au fond de sa poche, le pouce de Malko repoussa doucement la sûreté de son pistolet extraplat. Ainsi, il pouvait tirer en moins d'une seconde. Sans quitter le tueur des yeux, il s'avança à la rencontre de Milena, prenant bien soin qu'elle ne s'interpose pas entre l'homme qu'il surveillait et lui. Même si ce dernier s'apprêtait à tuer la Yougoslave, il n'en aurait pas le temps.

Quelques secondes de tension incroyable s'écoulèrent. Le jeune homme continuait à suivre Milena, sans manifester la moindre

intention hostile.

Malko arriva à la hauteur de la jeune femme. Il la prit dans ses bras, comme pour l'embrasser, mais la fit pivoter aussitôt, l'adossant à un mur et la protégeant de son corps. Immédiatement, il se retourna, faisant face au jeune homme en blouson. Il ne l'avait pas perdu de vue plus d'une fraction de seconde. Leurs regards se croisèrent.

L'autre marqua un brusque temps d'arrêt, comme retenu par un fil invisible. Malko eut le temps de photographier sa grosse moustache, le nez busqué, le regard froid, sans expression. Puis, le jeune homme fit demi-tour et s'éloigna. Derrière le dos de Malko, Milena demanda :

— Qu'est-ce qui...

— On vous suivait, dit Malko. Cet homme. Il y en a d'autres. En face de chez vous.

Le jeune au blouson de cuir venait de foncer dans la rue Kapeta, Malko se retourna juste à temps pour voir le fourgon jaune descendre du trottoir. Il passa devant lui et s'engagea à son tour dans la rue Kapeta. Il n'y avait qu'un homme au volant Malko croisa le regard de Milena Bratic, pétrifié par la terreur. Il lui prit le bras et lui sourit.

— C'est fini, ils sont partis.

Le troisième avait dû s'éloigner à pied vers la rue du 7-Jula.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama la jeune femme.

Malko la prit doucement par le bras et l'entraîna vers son immeuble. Elko Krisantem qui les avait vus revenait sur ses pas. Ils se rejoignirent en face du 33.

— Les deux autres ont filé, dit Malko. Vous avez vu le troisième ? Le plus vieux avec le pardessus.

Elko Krisantem eut l'air surpris.

— Non.

— Il a dû prendre le trottoir d'en face, et vous ne l'avez pas remarqué.

— Impossible, dit Krisantem. Personne n'est passé...

Malko examina la rue vide, perplexe. Ou le troisième tueur se trouvait à l'intérieur du fourgon, ou il s'était réfugié dans un immeuble d'où il s'enfuirait ensuite. Milena le tira vers sa porte.

— Rentrons, dit-elle d'une voix suppliante, je n'en peux plus...

Malko eut tout à coup un doute horrible. Et si le tueur était embusqué dans le couloir du 33, attendant Milena « rabattue » par son jeune complice ? Il retint la jeune femme.

— Attendez, Milena, il est peut-être dans votre immeuble.

Ses yeux noirs s'agrandirent de nouveau, elle était très pâle. C'est d'une voix sans timbre qu'elle dit :

— Oh, non, ce n'est pas possible...

Malko fixait la porte du 33. Si seulement quelqu'un pouvait y pénétrer et allumer la minuterie... mais personne ne venait. Entrer

voulait dire plonger la main dans un nid de serpents à sonnettes. Le tueur avait probablement déjà aperçu Malko et ce dernier ne pouvait jouer les locataires innocents. Il ignorait également s'il avait été « oublié » par ses complices ne pouvant le joindre, ou s'il avait assisté à l'interception de Milena.

— Il y a une seconde entrée ? demanda Malko.

— Non.

S'il parvenait à s'en emparer vivant, il pourrait peut-être les mener à ses complices.

Il tâta au fond de sa poche la crosse de son pistolet extra-plat et sourit à Milena.

— Elko, dit-il, protégez-la.

Avant que Milena ait le temps de dire quoi que ce soit, il fit un pas en avant et poussa la porte. La minuterie n'était pas allumée et le couloir était sombre. Ses muscles bandés pendant le bref instant où il s'était découpé dans l'ouverture se relâchèrent un peu. Maintenant, ils étaient à égalité. Sauf si l'autre avait un Skorpion, une mini-Uzi ou un SZ. Mais il ne devait pas non plus être désireux d'attirer l'attention...

Malko se déplaça un peu, sa main tâtonnant sur le mur à la recherche du bouton de la minuterie. Il le trouva, mit le doigt dessus, mais n'appuya pas. Devant lui, la cage d'escalier et le fond du couloir étaient sombres. Il sortit doucement son pistolet extra-plat de sa poche. Pendant une fraction de seconde, il se vida le cerveau, expulsa l'air de ses poumons puis enfonça le bouton de la minuterie.

L'éclairage soudain, plutôt faible, sembla à Malko une illumination.

Personne. Le couloir était vide. Il pensa à l'escalier, et son regard se déplaça un peu.

Heureusement !

Une silhouette en jaillit, comme une cible brusquement découverte dans un stand à six ou sept mètres devant Malko. Mais une cible qui avait à la main un pistolet prolongé d'un silencieux.

En un éclair, le leitmotiv de son instructeur de tir lui revint à la mémoire. « Tous les pistolets tirent légèrement à droite, même avec les meilleurs tireurs. Si un jour vous en avez un en face de vous, plongez à *votre* droite ! »

Le bras droit tendu, la main gauche soutenant la crosse de son pistolet, Malko appuya sur la détente tout en plongeant vers sa droite. Si le bouton de la minuterie n'avait pas été sur le mur de gauche, il n'aurait pas disposé de l'espace nécessaire. À quoi tiennent les choses. L'homme tira lui aussi. Cela fit un petit « plouf » sourd. Les deux détonations du pistolet extraplat parurent à Malko des grondements de tonnerre. Il tomba à terre, tandis que son adversaire s'effondrait, lâchant encore deux projectiles. Puis, il se releva, le pouls à 150.

En face de lui, l'homme ne se releva pas.

Malko s'approcha, vit le sang sur le visage, les traits fixes. Le tueur tenait encore un Herstatt muni d'un gros silencieux. Il émit une sorte de râle, sa jambe se détendit et il ne bougea plus. Malko remit son arme dans sa poche, et, comme un automate, ressortit dans la rue. Elko se précipita vers lui.

— Il est parti ?

Malko le fixa, stupéfait, puis réalisa que le Turc n'avait pas entendu les coups de feu ! Ces détonations qui lui avaient semblé tellement puissantes ! En réalité les cartouches de 22 à charge diminuée de son pistolet ne faisaient guère plus de bruit qu'un bouchon de Champagne. Il regarda autour de lui. Un couple d'amoureux bavardait à quelques mètres. Eux non plus n'avaient rien entendu. Il se dirigea vers la Mercedes.

— Venez, dit-il à Milena, tout va bien.

Ce n'est que dans la voiture qu'il raconta ce qui s'était passé. La Yougoslave prit sa tête dans ses mains.

— Mon Dieu. Et Aram ? Que va-t-il arriver ?

Malko sauta sur l'occasion.

— Il faut le protéger, dit-il, allons le chercher. Vous voyez que nous avons été efficaces. Profitons-en pour quitter Belgrade au plus vite. C'est une occasion inespérée.

Il avait rattrapé l'avenue Cara Dusana et contournait la colline du Kalemegdan. Milena passa sa langue sur ses lèvres puis dit d'une voix hésitante :

— Oui, vous avez peut-être raison. Continuez tout droit, le long de la Sava, après le pont Gazela.

Malko avait envie de crier de joie. Il ne répondit pas pour ne pas rompre le charme. Ils passèrent devant la station des hydrofoils, suivant la rive de la Sava. Et soudain, Milena éclata en sanglots saccadés.

— Non, non, ce n'est pas possible, murmura-t-elle. Ils nous suivent peut-être. Ils sont partout...

— Mais non, dit Malko, ils ont été surpris. Allons-y tout de suite.

Il continua encore un peu, mais Milena s'était refermée comme une huître. Elle tourna vers lui des yeux pleins de larmes.

— Je ne peux pas, dit-elle. C'est une trop grande responsabilité. Je voudrais boire quelque chose, s'il vous plaît.

Malko sentit qu'il ne la ferait plus craquer. La rage au cœur, il remonta vers le centre. Près de la place Republika, ils trouvèrent un bar-pizzeria. Milena s'y laissa installer comme un zombi, et dès que le garçon arriva, demanda d'une voix absente :

— *Ljuta !*

Il en apporta trois. C'était encore plus fort que la sliboviz... Après la seconde, Milena releva la tête et dit :

— Ils reviendront, vous ne serez pas toujours là.

Malko pouvait difficilement lui dire le contraire. Il était douteux que la mort d'un des leurs les dissuade de leur mission. Il fixa les grands yeux aux pupilles dilatées par la peur.

— Milena, dit-il, il faut que je voie Erivanian. Que nous filions avant qu'ils aient le temps de préparer autre chose.

— Bon, dit-elle d'une voix lasse. Je l'appellerai plus tard. Je suis trop bouleversée pour le moment.

— Nous pouvons, partir demain matin, insista Malko.

Milena Bratic lui lança un regard désespéré.

— La route est longue jusqu'à Maribor. Ils vous retrouveront avant.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Je vais rentrer chez moi... À cause de la police d'abord. Si je disparaissais, ils sauraient immédiatement que je suis mêlée à ce meurtre. Tandis que si je reviens normalement, je peux soutenir que cela ne me concerne pas. Même s'ils ne me croient pas, ils ne peuvent rien prouver.

Elle avait raison sur ce point.

— Pour l'instant, ajouta-t-elle, ils n'oseront pas revenir, car la Milicija va surveiller l'immeuble.

— Bien, dit Malko. J'espère que personne ne nous a repérés.

Il paya et ils sortirent tous les trois. Un vent glacial les balaya. Milena esquissa un pâle sourire :

— Je vais prendre un taxi. Je vous appellerai demain matin.

Tandis que Krisantem gagnait la Mercedes, elle s'approcha de Malko et posa brièvement des lèvres glaciales sur les siennes.

— Vous avez été formidable ! murmura-t-elle.

* *

*

Malko n'arrivait pas à effacer de sa mémoire le visage de l'homme qu'il avait tué. C'était plus fort que lui dans ces moments-là. Même s'il s'agissait d'un assassin, comme l'Arménien. Il haïssait ce métier qui le poussait à supprimer la vie. Il n'avait jamais eu une âme de bourreau. Le poids du pistolet dans sa poche lui rappelait l'affrontement.

À côté, Elko Krisantem, connaissant son maître, respectait son silence. Lorsque Malko gara la Mercedes 190 dans le parking de *l'Intercontinental*, le Turc tendit la main :

— Donnez-moi le pistolet.

— Pourquoi ?

— Si on le découvrait, il vaut mieux que cela soit sur moi, dit-il simplement. Moi tout seul, je ne pourrais pas terminer cette affaire. Vous, oui.

— Mais, Elko, dit Malko, si les Yougoslaves vous arrêtent avec cette arme, vous savez ce que vous risquez ?

Le Turc eut un sourire rusé.

— J'ai couru d'autres risques. Donnez.

Malko savait qu'il avait raison. Comme il ne bougeait pas, le Turc plongea brusquement la main dans la poche de sa pelisse, prit le pistolet, le glissa dans sa ceinture et sortit de la voiture.

Lorsqu'il pénétra dans le lobby de l'hôtel, Elko avait disparu. Il demanda sa clef et se dirigea vers l'ascenseur. Au moment où la cabine arrivait, une femme surgit et monta avec lui. Il la détailla et sentit son instinct de chasseur se réveiller d'un coup.

Elle était absolument superbe, pas du tout le genre qu'on s'attendait à trouver dans un pays socialiste. Des boucles d'oreilles en émeraude qui auraient coûté deux siècles de salaire d'un Yougoslave moyen encadraient un visage aux traits orientaux un peu épais, pétris de sensualité avec une bouche soigneusement dessinée ressemblant à une réclame de rouge à lèvres. Le tailleur Chanel beige, révélé par le vison, s'ouvrait sur un chemisier vert bronze.

Un fleuve de chaînes d'or coulait dans le vallon des deux seins généreux. Sans les yeux bleus cobalt, on aurait dit une Arabe.

L'ascenseur s'arrêta au troisième. Malko l'interrogea du regard et elle sortit la première, puis emprunta le couloir. Il la suivit, se régaland de sa démarche un peu ondulante. Que faisait une femme seule de cette classe à *l'Intercontinental* ? Parvenu à sa porte, il mit la clef dans la serrure. Aussitôt, l'inconnue revint sur ses pas et s'arrêta en face de lui.

— Vous êtes Malko Linge ? demanda-t-elle d'une voix rauque, incroyablement féminine et en même temps sûre d'elle.

— Oui, dit Malko.

Plus que surpris.

— Je m'appelle Tania Vertanian, dit-elle. Je suis la nièce d'Aram Erivanian.

Devant la stupéfaction de Malko, elle ajouta aussitôt d'une voix coupante :

— Je vois que cette chienne de Milena Bratic ne vous a pas parlé de moi...

CHAPITRE X

Stupéfait, Malko examina l'Arménienne. Elle n'avait vraiment pas le look d'une activiste politique. Tout en elle respirait la femme du monde connaissant mieux l'adresse de Cartier que la recette du cocktail Molotov. Entre trente et quarante ans. Le ventre plat, des mains chargées de bagues, et des jambes fuselées à souhait, gainées de nylon marron glacé.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— J'ai à vous parler.

— Avec plaisir, dit Malko. Entrez. J'espère que vous m'apprendrez des choses intéressantes...

— Il y a des chances, fit sombrement Tania Vertanian.

Il régnait une chaleur de bête dans la chambre. Tania Vertanian laissa Malko lui ôter son vison.

Elle s'assit et, d'un mouvement involontairement provocant, rejeta les épaules en arrière, tendant la soie vert bronze sur deux seins visiblement en liberté.

Brusquement, Malko se demanda s'il n'avait pas devant lui la commanditaire des tueurs... Dans cette histoire tordue, tout était possible.

— Comment êtes-vous arrivée jusqu'à moi ? demanda-t-il. Ma mission est supposée être « hermétique ». Pourtant, je m'aperçois que beaucoup de gens sont au courant.

— Aram Erivanian m'a appelée au secours, dit-elle. Il a une confiance totale en moi. Il ne m'a pas tout dit au téléphone, mais j'ai compris qu'il était en danger de mort.

« C'est lui qui m'a communiqué votre nom et le numéro de votre chambre, précisant que vous étiez chargé de son exfiltration.

— Exact.

— Pour le compte de qui ?

— Vous devez le savoir aussi, dit-il.

Elle lui adressa un sourire ironique.

— Je le sais et vous *croyez* le savoir.

— Qu'est-ce que... ?

Tania Vertanian l'arrêta d'un geste :

— Attendez ! Nous y reviendrons. Vous avez donc rencontré cette chienne de Milena Bratic ?

— C'est exact. J'ai rencontré Milena.

Elle croisa les jambes et il aperçut fugitivement une bande de peau blanche au-dessus des bas. La féroce envie de faire l'amour qui le saisissait chaque fois qu'il avait affronté un danger se réveilla

brutalement et le regard posé sur l'Arménienne changea d'expression. Celle-ci ne sembla *pas* s'en rendre compte.

— Vous savez qui est Milena Bratic ? demanda-t-elle d'une voix pleine d'agressivité.

— Une journaliste qui a vécu avec Aram Erivanian. Elle était très amoureuse de lui...

— *Bullshit !* explosa Tania. Je vais vous dire la vérité à son sujet. Depuis toujours, elle travaille pour le KGB. Ce sont les Soviétiques qui l'ont placée près d'Aram pour le contrôler. Et cet idiot est tombé amoureux fou d'elle !

— Pourquoi travaille-t-elle pour les Russes ?

— Elle appartenait à une famille croate qui a lutté féroce­ment contre Tito et les communistes. Une partie a été fusillée. À cause de son jeune âge, Milena s'en est sortie. Seulement, quand elle est partie à l'étranger, il y a quinze ans, on ne lui a plus donné le droit de revenir en Yougoslavie.

— Ça ne paraît pas très grave, dit Malko, il y a des milliers de Yougoslaves qui voudraient bien avoir les moyens de quitter leur pays. La vie à Belgrade ne semble pas fabuleuse.

Tania Vertanian lui adressa un sourire ironique.

— Pour vous, peut-être ! Pour Milena, c'était différent. Elle était très attachée à sa mère qui ne voulait pas bouger. Et toute sa vie était à Belgrade. Alors, le KGB lui a mis le marché en main : elle travaillait pour les Soviétiques et ses ennuis étaient terminés. Elle a accepté.

— Elle a fait du renseignement ?

— Pas vraiment, du mouchardage, plutôt. Les Soviétiques ont de nombreux informateurs semblables à Milena qui ne servent pas à grand-chose, jusqu'au jour où on les active pour une affaire importante... Milena a été activée lorsque Aram Erivanian est venu à Belgrade prendre des contacts pour des livraisons d'armes à l'Asala.

— Il la connaissait ?

— Non, mais « on » s'est arrangé pour qu'elle l'interviewe. C'était une des plus belles femmes de Belgrade, très élégante, très sexy, parlant plusieurs langues. Aram a été fasciné. Ils ont eu une aventure ensemble.

— Sur commande ?

Elle hésita.

— Non, je ne crois pas. Aram avait beaucoup de charme. Il a demandé à Milena de le suivre à Beyrouth. Et bien entendu, son « contrôleur » du KGB lui a conseillé de jouer le grand amour. N'oubliez pas qu'Aram Erivanian est un des fondateurs de l'Asala.

Malko écoutait, perplexe. Tout cela semblait parfaitement vraisemblable. Mais comment la CIA ignorait-elle que Milena Bratic était un agent du KGB ?

— Que s'est-il passé ensuite ? demanda-t-il.

— Ils ont vécu ensemble deux ans, à Beyrouth. Aram était toujours aussi fou d'elle et elle a pris des risques énormes pour rester avec lui. Le Mossad et les Turcs ont tenté plusieurs fois de les tuer. Et puis il y a eu des dissensions au sein de l'Asala. Aram Erivanian voulait se concentrer sur la lutte anti-turcs.

« Les autres, dont Hagop Hagopian, étaient prêts à travailler aussi pour les Syriens et les Iraniens. Ce qui arrangeait les Soviétiques. Alors, le KGB a donné l'ordre de se débarrasser de lui...

— Ce n'est quand même pas Milena qui...

Tania Vertanian lui jeta un regard lourd de sous-entendus.

— Pour les Soviétiques, c'était très difficile d'atteindre Aram Erivanian. Il ne fallait en aucun cas qu'on puisse remonter jusqu'à eux. Il était très méfiant aussi, et gardé par des hommes de confiance. Alors, ils ont pensé à Milena. Elle avait une couverture à toute épreuve. Depuis des années, ils l'avaient encouragée à écrire des articles violemment anti-soviétiques, en avertissant les Yougoslaves, de façon à lui donner une image de dissidente et d'opposante.

Tania sortit un paquet de Kent et un briquet dont Malko s'empara pour lui allumer sa cigarette. D'après son poids, il ne pouvait qu'être en or massif...

De nouveau, elle croisa les jambes, le regard droit dans les yeux dorés de Malko, qui demanda, plutôt sceptique :

— Et Milena, amoureuse d'Erivanian, aurait accepté de le tuer ?

Tania Vertanian tira une longue bouffée de sa cigarette avant de répondre.

— Non, dit-elle, cela n'a pas été facile. Elle a refusé d'abord. Seulement, les Soviétiques sont tenaces et malins. D'abord, ils l'ont menacée. À cause de sa mère, ils avaient barre sur elle. Comme Milena leur résistait encore, ils ont joué le grand jeu. Ils l'ont menacée de révéler à l'Asala qu'elle était un agent du KGB ; alors, finalement, elle a accepté.

— J'ai toujours entendu dire que l'explosion qui a mutilé Aram Erivanian était un accident...

— Ce n'en était pas un, trancha l'Arménienne. Erivanian préparait un attentat. Avec des explosifs très instables. Il suffisait de modifier les proportions pour qu'à la première manipulation, tout saute.

— C'est ce qui s'est produit...

Tania Vertanian approuva :

— Oui, mais Aram a eu de la chance... Il n'est pas mort. Infirme, il s'est réfugié à Beyrouth, dans sa famille.

— Et Milena ?

L'Arménienne abaissa les coins de sa bouche en une grimace de dégoût.

— Les Russes l'ont poussée à quitter Erivanian. Il ne les intéressait plus. Et puis, diminué, infirme, il avait honte. L'imbécile !

« Milena est retournée à Belgrade d'où elle n'a plus bougé. Mais Aram était toujours amoureux d'elle. Ils sont restés en contact. Cette chienne a perdu sa mère, le ciel l'a punie...

Malko repensa à ce que Milena Bratic lui avait confié de sa chasteté volontaire, depuis 1981. Cela correspondait à la période de l'accident survenu à Aram. Tania ne savait peut-être qu'une partie de la vérité. Milena Bratic avait probablement été traumatisée d'avoir tenté de faire tuer l'homme dont elle était amoureuse. Dans le Renseignement, les bourreaux étaient aussi souvent les victimes.

— Comment avez-vous appris tout cela ? demanda-t-il.

— J'avais un amant au BND(10) dit-elle simplement. Il a eu connaissance du dossier de l'accident. D'après lui, ce ne pouvait être une erreur d'Erivanian. Il fallait un sabotage.

— Ce n'est pas suffisant pour accuser Milena.

— Bien sûr ! reconnut-elle. Mais j'ai su par des gens d'ici qu'on la soupçonnait depuis longtemps de travailler pour le KGB. Et c'est elle qui avait apporté les explosifs.

— Vous avez peut-être raison, admit Malko. Dans ce cas, elle a voulu se racheter en le faisant sortir de Beyrouth, où il était condamné à mort...

— Idiot ! lança Tania Vertanian. Vous êtes mal informé. À Beyrouth, Aram était intouchable. Sous la protection d'une grande famille Tachnak. Même les gens d'Hagop Hagopian n'auraient pas osé le tuer chez ses protecteurs. Ils auraient déclenché une abominable vendetta.

— Pourquoi voulait-il quitter Beyrouth, dans ce cas ?

— Là-bas, il menait une vie de reclus. Quand les Soviétiques ont appris par Milena son projet de quitter Beyrouth et de « vider » son cerveau, ils lui ont suggéré de l'attirer en Yougoslavie où elle organiserait son départ pour les USA.

— Pourquoi ont-ils agi ainsi ?

— Pour l'éliminer enfin !

— Et lui ? Pourquoi avoir accepté ?

— Pour revoir Milena.

Malko secoua la tête. Ça ne collait pas.

— Il y a une heure à peine, dit-il, on s'est attaqué à Milena Bratic. Vraisemblablement des tueurs d'Hagopian. Donc, ceux-ci travailleraient pour le KGB et élimineraient un de leurs agents ? C'est peu vraisemblable.

Tania Vertanian émit un soupir excédé.

— Vous êtes naïf ou elle vous a intoxiqué... Les Soviétiques sont des gens très prudents. Ils envisagent toujours plusieurs solutions pour

le même problème. Le rôle de Milena était seulement de faire venir Erivanian à Belgrade. Peut-être même ne sait-elle pas vraiment ce qui peut arriver. Cependant, connaissant le KGB, elle doit bien se douter qu'ils avaient une idée derrière la tête. Et pas de remettre à Erivanian l'Ordre de Lénine... Et si Milena doit être liquidée, dans le processus, eh bien tant pis. Elle ne sera pas le premier « stringer » du KGB sacrifié pour une mission importante.

Malko écoutait, troublé. Il connaissait trop le monde du Renseignement et, particulièrement les Soviétiques, pour savoir que ce que lui disait Tania Vertanian était hautement vraisemblable. Mais cela pouvait aussi être une intox...

Silence. Tania Vertanian tira longuement sur sa cigarette. Malko réfléchissait. Si Tania disait la vérité, cela expliquait l'acharnement de Milena Bratic à lui demander de sauver Aram Erivanian. Elle était doublement sincère. Avec ses employeurs soviétiques et avec cet homme qu'elle devait encore aimer.

— Erivanian ne s'est douté de rien ? demanda-t-il.

— Il l'aime toujours, lâcha-t-elle, d'une voix méprisante.

Tout cela collait à peu près. Sauf sur un point.

— Si les Soviétiques veulent vraiment liquider Erivanian, remarqua Malko, ils en ont eu largement le temps et les moyens. Ici, ils sont pratiquement chez eux. Pourquoi n'ont-ils rien tenté ?

Tania ne se démonta pas.

— Ils voudraient que les gens d'Hagopian fassent le travail pour eux. Si ceux-là échouent, ils interviendront. Ils ont sûrement un plan que j'ignore. Ils contrôlent tous les bouts de la situation. Sauf vous et moi.

Il l'examina avec perplexité.

— Tania, dit Malko, vous n'êtes pas seulement la nièce d'Aram Erivanian. Vous savez beaucoup trop de choses. Qui êtes-vous vraiment ?

— Je suis un des membres fondateurs des « Justiciers du Génocide ». Nous voulons venger le million et demi d'Arméniens turcs assassinés en 1915 sur l'ordre du Sultan Mehmet V Reza. Et aussi de l'Union Soviétique qui a annexé une partie du territoire arménien.

Malko avait déjà entendu parler de ce groupe créé par la diaspora arménienne dispersée à travers le monde et qui s'était manifesté par des attentats antiturcs.

— À ce titre, nous voulons qu'Aram Erivanian reste vivant et entre des mains amies...

— Vous considérez les Américains comme des ennemis ?

Le sourire ironique réapparut.

— Beaucoup de choses vous échappent. Dans cette affaire, Mr Linge, même vos amis vous mentent... Aram Erivanian ne va pas

aux États-Unis.

— Et où va-t-il ?

— En Israël. Les Américains ne travaillent pas pour eux. La CIA a fait un deal avec le Mossad. C'est eux qui veulent la peau d'Abu Nidal. Seulement, c'est un secret bien gardé.

Parce qu'Aram Erivanian n'aurait jamais accepté de collaborer avec les Israéliens.

Malko avait l'impression de recevoir la foudre sur la tête ; il ne manquait plus que le Mossad dans cette danse macabre !

— Ils n'ont quand même pas inventé l'histoire du passeport ?

— Certainement non. Seulement, vous oubliez une chose : Aram Erivanian est aveugle. Il ne sait pas où il se trouve. Le plan de la CIA était, une fois l'avoir fait sortir de Yougoslavie, de le mettre dans le premier avion en partance pour Tel-Aviv, après l'avoir séparé de ses gardes du corps.

— Et s'il ne veut pas parler aux Israéliens ?

— Il ne saura pas qu'il parle à des Israéliens. Il se croira aux États-Unis. Et quand il réalisera, ce sera trop tard.

Diabolique...

Malko faisait tourner son cerveau à cent mille tours, cherchant toutes les failles de cette histoire incroyable. Tania Vertanian semblait sûre de ce qu'elle lui révélait.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas averti ?

— Pourquoi ? Mais je lui ai dit cent fois que Milena le trahissait, qu'il devait se méfier d'elle. Il sourit, il ne veut pas m'écouter.

— Qu'attendez-vous de moi ?

Tania Vertanian alluma une nouvelle cigarette.

— Quelque chose de très facile. Vous amenez Aram jusqu'à la frontière autrichienne. Seulement, au lieu de le livrer à Vienne à vos amis américains, vous me le remettez dès que vous êtes en Autriche.

— Comment cela ?

— Quand vous aurez dit « oui », je vous dirai comment.

— Vous me demandez de trahir les gens pour qui je travaille, remarqua Malko.

— Ils vous trahissent aussi ! répliqua-t-elle sèchement. Si vous acceptez mon offre, vous ne le regretterez pas.

Elle fouilla dans son sac et en sortit un papier qu'elle lui tendit. Il le déplia et eut un choc. C'était un chèque certifié de deux millions de Deutsche Marks, tiré sur la Hannover Bank de Munich. Le nom du bénéficiaire était en blanc.

— Et si je refuse ?

Malko avait replié le chèque et jouait avec machinalement.

Le regard de la jeune femme ne cilla pas.

— Vous n'arriverez pas à Vienne vivant.

Elle se tut et on n'entendit plus que le bruit du vent sur les vitres. Malko n'aimait pas beaucoup la situation où il se trouvait. D'abord, son éthique lui interdisait la trahison. Et, de plus, il connaissait trop le Renseignement pour ignorer que les agents doubles ne faisaient jamais long feu. C'était un peu comme le supplice du pal : cela commençait bien pour se terminer très mal.

Il se pencha en avant et remit le chèque dans le sac entrouvert.

— On m'a souvent proposé de l'argent pour trahir et je ne l'ai jamais accepté, dit-il. Même si ce que vous me demandez n'a rien de déshonorant. C'est vrai, mon château me coûte une fortune, mais les trente deniers de Judas valent moins que l'idée que je me fais de moi-même.

Ils s'affrontèrent du regard quelques secondes, puis elle baissa le sien.

— C'est votre dernier mot ?

— Oui.

Elle se leva et il en fit autant, pensant qu'elle se préparait à partir. Mais elle resta debout en face de lui, pensive. Elle secoua la tête et dit :

— C'est idiot, je ne pensais pas que cela se passerait ainsi.

Malko se rapprocha et posa les mains sur ses hanches.

— J'espère que vous n'aurez pas à me tuer, dit-il mi-figue, mi-raisin.

Leurs regards se croisèrent, puis elle baissa les yeux sans répondre. Comme tirées vers le bas par un poids invisible, ses mains glissèrent le long du lainage soyeux, épousant la forme des hanches, puis des cuisses. Sous ses doigts, il devina les serpents du porte-jarretelles et cette petite sensation envoya une décharge d'adrénaline dans ses artères.

Tania ne bronchait pas, les bras le long du corps. Pourtant, le geste de Malko n'était pas celui qu'on accepte d'un étranger.

Doucement, il la ramena vers lui. Le contact de deux seins lourds écrasés contre sa poitrine l'embrasa. Ils restèrent ainsi immobiles, le silence troublé seulement par leurs souffles. Tania ne pouvait plus ignorer ce qu'il éprouvait. Il l'appuya un peu plus contre lui. Seule sa respiration était plus rapide. Il ôta ses mains et elle ne recula pas. Il les posa alors sur sa taille, remontant lentement jusqu'à enfermer les seins dans ses paumes.

Il s'attarda longtemps aux pointes grosses et dures comme des crayons sous la soie verte. Les seins se soulevaient de plus en plus vite. Tania frémit légèrement. Alors, revenant à la taille, Malko défit la ceinture en crocodile, tira le zip de la jupe et la tira vers le bas.

La jupe tomba à terre, dévoilant les longs bas marron accrochés à un porte-jarretelles blanc comme le slip.

Leurs regards se croisèrent enfin. Celui de Tania était trouble, flou.

— Tania, dit Malko, cela ne me fera pas changer d'avis.

Une lueur furieuse passa dans les yeux bleus.

— Vous ne connaissez rien aux femmes ! dit-elle. Depuis que je suis dans cette chambre, vous me violez du regard. J'en ai le ventre inondé. Alors, faites-le maintenant !

Il n'insista pas, défit les boutons du chemisier, le fit glisser de ses épaules. Ses seins étaient magnifiques, épanouis, blancs et lourds. Les pointes lui firent l'effet de deux langues de feu contre sa chemise. Il l'embrassa et elle lui rendit son baiser, tout le bas de son corps agité d'une houle régulière et violente.

Malko la poussa vers le lit. Elle ferma les yeux tandis qu'il la dépouillait de son slip. Quand il voulut la caresser, il s'aperçut qu'elle n'avait pas menti. Allongée sur le dos, les jambes un peu ouvertes, elle s'offrait sans ambages.

Il s'enfonça d'un coup en elle, plongeant aussi loin qu'il le pouvait. Tania replia légèrement les jambes, referma les bras sur Malko et murmura :

— Oh oui, c'est bon.

Puis son bassin se mit à remuer d'avant en arrière, tandis qu'il la labourait de toutes ses forces. Elle poussait de petits gémissements, des cris brefs lorsqu'il allait trop loin.

Il lui replia encore les jambes et se mit à la pilonner de tout son poids, lui arrachant des gémissements de plus en plus forts. Le bassin soulevé, Tania le recevait, les yeux révoltés, la bouche ouverte, les mains crispées sur le drap.

Sentant qu'il allait exploser, elle s'incurva en arc de cercle et lâcha un sanglot bref qui se confondit avec le cri de Malko se répandant en elle.

Les jambes retombèrent, mais elle le garda longtemps contre elle. Un de ses bas s'était décroché. Un peu plus tard, elle le remit en place, tira sur l'autre, d'un geste automatique.

— C'était fort, dit-elle.

Ses doigts effleuraient la poitrine de Malko. Puis ce fut sa bouche, qui descendit peu à peu.

Très vite, ce fut Malko qui se tordit de plaisir sous la caresse habile des lèvres brûlantes. Lorsqu'il la prit aux hanches et la retourna à plat ventre, elle ne protesta pas. Les reins soulevés, elle l'accueillit au contraire avec un gémissement comblé. Mais, lorsqu'il voulut compléter sa possession, elle lui échappa d'une torsion de reins.

— Pas comme cela, murmura-t-elle. Cela me fait mal.

Il dut se contenter de jouir violemment, la chevauchant comme une monture docile. Il retomba ensuite, apaisé. Lorsqu'il avait vu Tania dans l'ascenseur, il ne s'attendait certes pas à ce que leur rencontre se

termine de cette façon.

La jeune femme lui demanda ses cigarettes et son briquet et en alluma une. Des cernes sombres soulignaient ses grands yeux bleus, son maquillage avait coulé, mais elle était toujours superbe.

Tania tira de nouveau sur un de ses bas, le lissant sur sa cuisse pleine. Elle se pencha tendrement sur lui.

— Ne cherche pas midi à quatorze heures... C'est toi qui m'as donné envie de toi, en me regardant comme tu l'as fait. Tes yeux ressemblaient à de l'or liquide et j'avais l'impression que cet or en fusion coulait dans mon ventre... Je ne suis pas amoureuse en ce moment, alors je vis comme un homme.

— Que vas-tu faire ? demanda Malko.

— Cela dépend un peu de toi...

— Écoute, dit-il. En aucun cas, je ne trahirai mes amis. Je peux te promettre deux choses. La première, c'est de faire l'impossible pour amener Aram Erivanian sain et sauf sur le territoire autrichien. La seconde de m'assurer qu'on ne le livrera pas contre son gré aux Israéliens.

Tania Vertanian parut indiciblement soulagée.

— Tu le peux vraiment ?

— J'ai été engagé pour une mission précise, dit-il, si je dois fidélité à mes employeurs, eux n'ont pas le droit de me tromper.

Elle se pencha et posa ses lèvres sur sa poitrine en un geste plein de tendresse.

— Merci.

Il l'observa tandis qu'elle se relevait et se rhabillait. En quelques minutes, elle fut prête et lui lança avec un regard ambigu :

— Je ne regrette pas d'être venue, mais tu as tort de refuser mon offre.

— À propos, dit Malko, où se cache Aram Erivanian ?

Tania lui adressa un sourire plein d'ironie :

— Si je le savais, je ne serais pas venue te voir...

— Je croyais qu'il t'avait appelée au secours ?

— Il ne m'a pas *vraiment* appelée au secours, avoua-t-elle. Il m'a dit ce qui se passait sans me révéler où il se trouvait. Maintenant je repars pour Vienne. Si tu changes d'avis, voilà mon téléphone : 75 82 19.

La porte se referma, laissant Malko en proie à des sentiments complexes.

Qui se moquait de lui dans cette affaire ? Tania ? Milena ? Les Américains ? Ou tous à la fois. Le plaisir d'avoir fait l'amour avec la splendide femelle qu'était Tania se dissipait rapidement sous la pression de la réalité. Il prit une douche et se mit à réfléchir, n'ayant pas du tout sommeil.

Une évidence s'imposait à lui. Il devait trouver Aram Erivanian.

Ensuite la situation basculerait. À son avantage. Inlassablement, il se mit à repasser les événements depuis son arrivée à Belgrade, mettant bout à bout tous les petits faits qui pouvaient l'aider. L'idée fixe qui l'obsédait était Erivanian. Où se cachait l'Arménien aveugle ? Près de deux heures s'écoulèrent, il n'arrivait pas à trouver le sommeil. Puis il s'assoupit, mais il eut l'impression que même en dormant, l'Arménien le poursuivait.

Lorsqu'il se réveilla, un jour gris et sale filtrait à travers les rideaux. Le vent glacé de l'Oural soufflait, refroidissant la température. Le parfum de Tania Vertanian flottait encore dans la chambre, comme pour lui rappeler qu'il n'avait pas rêvé...

Mais ce n'était déjà plus à elle qu'il pensait. En mettant bout à bout ce qu'il savait, il venait de réaliser qu'il avait une chance de découvrir la planque d'Aram Erivanian.

Il n'avait plus une minute à perdre.

Malko franchit le pont Gazela, plongeant ensuite dans la rampe indiquant Cacak. À cette heure matinale, il y avait encore peu de circulation. Tout en roulant sur le boulevard Vojvode Misica, le long de la Sava, il récapitulait les éléments dont il disposait. Elko l'observait, mal réveillé. Lorsque Milena avait failli craquer, elle lui avait dit de suivre la rive de la Sava assez loin.

Elle avait fixé le premier rendez-vous à Henry Garwood sur l'île de Ciganlija. Or, s'il n'y avait pas eu le contretemps tragique du meurtre de Henry Garwood, il était prévu de rencontrer Aram Erivanian. Celui-ci devait donc se trouver à proximité.

Malko retrouva facilement le pont menant à la petite île et le franchit. Une brume flottait sur les peupliers et les bouleaux. Il entreprit d'explorer systématiquement tous les chemins sillonnant l'île. Au bout d'une demi-heure, il arriva à la rive nord, celle des péniches-restaurants, guère plus avancé, et plutôt découragé : il n'y avait pas une seule maison privée sur Ciganlija ! Seulement des installations sportives fermées en cette saison.

Il stoppa devant les péniches-restaurants. Toutes étaient fermées. Par acquit de conscience, il s'imposa d'aller les visiter. Sans plus de résultat.

À pied, il continua le long d'un chemin de terre protégé par un talus, en bordure d'une rive plate et marécageuse. Il découvrit alors plusieurs dizaines de *house-boats* minables, style cabane à lapin, construits sur des radeaux de fûts vides, amarrés le long de la berge. Des résidences secondaires à la mode socialiste... L'été, cela devait grouiller de monde, mais en cette saison, elles étaient toutes fermées et certaines avaient même à moitié coulé. Malko s'arrêta.

Quelle planque superbe !

À part quelques rares promeneurs, personne ne venait dans ce coin. Aram Erivanian pouvait très bien se cacher dans un de ces *house-boats*...

Un autre élément s'imposait. D'après Milena, Aram Erivanian disposait d'un téléphone...

Tout son courage retrouvé, Malko se mit à arpenter le sentier, examinant chaque *house-boat*.

Une heure plus tard, de la boue jusqu'aux chevilles, il s'arrêta près du dernier. Il les avait tous vus. Deux seulement avaient le téléphone, matérialisé par une ligne accrochée à leur toit. Celui en face duquel il se trouvait, un des plus luxueux, et un autre, une cabane peinte en bleu de quatre mètres sur quatre, reliée à la berge par une passerelle

de planches.

Malko examina avec soin celui en face de lui. Il n'y avait pas de rideau et il pouvait voir l'intérieur. Vide. Il s'avança sur la passerelle et en fit le tour. Personne. Il revint sur ses pas et, à bonne distance observa le *house-boat* bleu. Tous portaient un numéro peint en noir : celui-là était BGD 236. Des rideaux cachaient l'intérieur. Il ne voulut pas pousser plus. Inutile de déclencher une bataille rangée. Maintenant, il espérait en savoir assez pour faire craquer Milena et confirmer ce qu'il pensait.

Il repartit à grandes enjambées, ivre de joie de pouvoir enfin reprendre l'offensive.

* *

*

Malko remonta prudemment la rue Strahinjica Bana, cherchant une éventuelle présence policière. Rien. Laissant Elko Krisantem dans la Mercedes, il entra au 33. Il eut un petit pincement au cœur en appuyant sur le bouton de la minuterie. C'est là que, vingt-quatre heures plus tôt, il avait tué un homme... Milena ouvrit à son premier coup de sonnette et l'étreignit.

— J'avais si peur de ne pas vous revoir ! dit-elle. À cause de la Milicija.

— Ils vous ont interrogée ?

— Oui, mais pas plus que les autres habitants de l'immeuble. J'ai dit que je n'étais pas là au moment où le type avait été tué. Ils reviendront probablement.

— Nous serons partis, dit Malko.

Elle fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— Asseyez-vous.

Elle obéit, le visage tendu. Son maquillage dissimulait mal les cernes de ses yeux et ses traits tirés. Elle n'avait pas dû beaucoup dormir.

— Milena, dit Malko, nous ne pouvons pas continuer ce jeu. J'ai tué un homme hier. Je dois quitter Belgrade au plus vite. Avec Aram Erivanian. Maintenant je suis en mesure de le faire.

Milena Bratic blêmit.

— Je ne comprends pas.

— Je sais où se trouve Aram Erivanian.

Le sang se retira encore plus de son visage et elle dit dans un souffle :

— Vous bluffez.

— Il est dans l'île Ciganlija, dit Malko, dans le *house-boat* BGD 236.

La Yougoslave semblait frappée de stupeur.

— Qui vous l'a dit ?

— Je l'ai découvert, vous m'aviez donné involontairement quelques indications...

Elle se jeta soudain sur lui, défigurée, hurlant comme une hystérique.

— Vous mentez ! Vous mentez ! Qui vous l'a dit ?

Il eut beaucoup de mal à la maîtriser.

— Maintenant, dit-il, je ne veux plus perdre de temps. Nous allons voir Aram Erivanian. Et si vous ne voulez pas venir, j'y vais tout seul.

Matée, muette, Milena le laissa l'aider à passer son vieil astrakan, et le suivit sans protester jusqu'à la Mercedes. Malko prit le volant et installa Elko à l'arrière.

— Rassurez-vous, dit-il, nous allons prendre le maximum de précautions.

Il avait repéré en ville un parking dont l'entrée donnait sur une rue et la sortie sur une autre, à côté de l'hôtel *Majestic*.

Il y pénétra, parcourut plusieurs travées et ressortit aussitôt dans la rue en contrebas. Sûr qu'on n'avait pu le suivre.

Milena ne réagit qu'en arrivant en vue du *house-boat* bleu.

— Laissez-moi y aller seule, dit-elle d'une voix suppliante. Pour ne pas l'effrayer.

— Non, dit Malko, nous y allons ensemble. Vous l'appellerez de la rive.

Laissant Krisantem dans la Mercedes, ils se mirent en route, glissant sur le sol détrempé du talus. Arrivés à l'entrée de la passerelle, Malko dit à Milena :

— Maintenant, appelez-le.

Ils se trouvaient à peine à dix mètres du *house-boat*. Inutile de se faire tirer dessus. Milena hésita, puis devant l'inflexibilité de Malko, appela :

— Basken !

Rien ne bougea. Les planches grinçaient doucement, attaquées par le courant. L'entrée du *house-boat* se trouvait sur le côté rivière, invisible d'où ils étaient. Milena cria de nouveau, une longue phrase en arménien. Cette fois, Malko aperçut, dépassant d'un angle, une tête brune.

Milena s'engagea sur les planches et il la suivit, la main sur la crosse de son pistolet, le cœur battant. Pourvu que tout se passe bien... Ils arrivèrent à une plate-forme protégée par un rideau vert. Milena l'écarta et Malko se trouva en face d'un jeune homme trapu, en blouson, l'air affolé, avec une tignasse frisée et une mitraillette Uzi braquée sur eux. Il y eut un bref échange en arménien et Milena se

tourna vers Malko, l'air bouleversé.

— Il paraît qu'il est très malade. Il ne m'avait rien dit.

Ils pénétrèrent dans une pièce carrée, éclairée par une ampoule nue.

S'il n'y avait pas eu un antique téléphone posé à terre, on aurait pu se croire dans une cabane de jardinier. Un homme était allongé sur un lit de fer, recouvert d'un gros manteau gris. Sa respiration sifflante était le seul bruit qu'on entendait dans la pièce. Ses yeux étaient dissimulés derrière des lunettes noires enveloppantes et une canne blanche était appuyée contre le lit, près d'une petite valise.

Malko s'immobilisa. Enfin, il se trouvait en présence de l'insaisissable Aram Erivanian !

Milena se précipita et s'agenouilla près du lit, posant la main sur le front du malade. Elle se retourna vers Malko, l'air affolé.

— Il est brûlant ! Il a beaucoup de fièvre.

Erivanian eut une violente quinte de toux, puis Milena échangea plusieurs phrases en arménien avec le jeune homme. Malko s'était approché du lit. Il trouva le poignet gauche du malade sous le manteau et prit son pouls. Hyper-rapide. Il respirait avec difficulté. Une nouvelle quinte de toux le secoua, puis il dit quelques mots en anglais :

— Merci d'être venu jusqu'ici. Je ne me sens pas très bien.

— Nous allons partir d'ici, Mr Erivanian, dit Malko. Je suis venu vous chercher.

Encore une quinte de toux.

— J'ai mal, murmura l'Arménien. Un point dans la poitrine.

Fasciné, Malko contemplait l'homme qui savait tant de choses, le terroriste qui pouvait perdre Abu Nidal. Son visage était constellé de petits points bleus, sûrement de minuscules éclats qu'on n'avait pu extraire.

— Il a une pleurésie, fit Milena d'une voix bouleversée. Il risque de mourir...

Il faisait un froid de gueux dans la cabane.

— Nous allons quitter Belgrade tout de suite, dit Malko.

Lentement, l'aveugle remua la tête de droite et de gauche.

— S'il vous plaît, dit-il, je voudrais me reposer quelques heures ; je me sens très mal.

Malko et Milena échangèrent un regard. Il ne manquait plus que cela. La jeune femme paraissait affolée. Sa main était restée posée sur le front de l'Arménien, comme pour le guérir.

— Il faudrait lui donner des antibiotiques, proposa-t-il. Que la fièvre tombe. Nous partirons ensuite.

Le *house-boat* grinçait et ondulait sous la pression du courant. Le froid glacial commençait à pénétrer Malko, malgré sa pelisse.

— Il y a un endroit où... ? demanda-t-il.

— Oui, dit Milena. J'ai la clef de la maison d'un ami peintre qui ne se trouve pas à Belgrade en ce moment.

— Allons-y tout de suite, dit-il.

Il souleva le manteau qui recouvrait Aram Erivanian. Ce dernier serrait dans sa main gauche un objet rond que Malko identifia comme une grenade défensive FI soviétique. La manche droite de la veste disparaissait dans la poche. Il avait été amputé à la hauteur du coude.

Milena se pencha sur lui et se mit à parler tendrement à son oreille, tout en lui caressant le front. Puis, elle se pencha sur son visage. Malko vit les lèvres de l'aveugle bouger tandis qu'il murmurait quelque chose d'inaudible. Il glissa la grenade dans sa poche et Milena prit sa main dans les deux siennes puis l'embrassa légèrement sur la bouche avant de l'aider à se lever.

Aram Erivanian se dressa, saisit sa canne. Milena interpella le garde du corps qui ramassa ce qui traînait et ferma la valise. Malko sortit le premier. Le seul bruit était celui de la canne blanche tâtant le bois pour guider Erivanian. L'Arménien, au bras de Milena, s'avança sur les planches pourries de la passerelle. Basken fermait la marche.

Ils s'entassèrent dans la Mercedes 190, Malko au volant, Elko à côté de lui.

— Remontez vers le boulevard Putnika, demanda Milena Bratic.

Malko suivit ses indications, débouchant dans un quartier de petits pavillons, avec des rues en pente, au sud du pont Gazela. Ils tournèrent dans la rue Koste Glavinica, une petite voie calme et Milena les fit stopper en face du numéro 10.

— C'est là.

C'était une maison de deux étages, isolée au milieu d'un jardin plein de sapins. L'intérieur sentait l'humidité. Des meubles vieillots, un escalier desservant une galerie au premier étage. Aram Erivanian commença à ôter son manteau avec difficulté, et, aussitôt, le jeune garde du corps se précipita, posant son Uzi pour l'aider. Malko aperçut alors, glissée dans la ceinture d'Aram Erivanian, la crosse d'un gros pistolet automatique.

Comment un aveugle pouvait-il se servir d'une arme de poing avec efficacité ?

Milena monta au premier puis redescendit.

— Il y a une chambre avec des draps en haut, annonça-t-elle.

Aram Erivanian eut une nouvelle quinte de toux et il essuya son front couvert de sueur. Il jeta quelques mots à Basken, son garde de corps. Appuyé sur lui, il commença à explorer la pièce à petits pas, tâtant chaque recoin de sa canne blanche, enregistrant la position des portes et des fenêtres. Puis il se laissa guider jusqu'à un vieux fauteuil où il se laissa tomber, visiblement épuisé. Malko remarqua que sa

main tremblait. Sa respiration sifflante, avec des râles, lui fit penser qu'il souffrait d'emphysème.

— Vous savez où trouver des antibiotiques et un médecin ? demanda-t-il à Milena.

— Oui, dit-elle.

Malko aurait donné cher pour s'entretenir avec l'aveugle seul à seul, afin d'éclaircir pas mal de choses, mais Milena ne le lâchait pas d'une semelle. Erivanian, à peine dans son siège, avait fermé les yeux et paraissait s'assoupir. Il fallait coûte que coûte le remettre en état pour le long voyage. Basken s'était installé en face de lui, son Uzi posée sur une table basse, un chargeur engagé.

— Laissons Elko ici, proposa Malko. Je vous dépose en ville, vous vous occupez des médicaments et je prépare le départ.

Il était un peu plus de dix heures. Vers midi, il pourrait avoir un contact à la cathédrale avec Andrew Witkin, comme prévu. Il avait pas mal de choses à dire à l'Américain... Ensuite, Erivanian bourré d'antibiotiques, il pourrait enfin quitter Belgrade.

Milena, accroupie près du fauteuil, lui parlait comme on parle à un enfant. Avec son mouchoir, elle essuya la transpiration de son front, puis visiblement à regret, se releva après avoir passé la main dans ses cheveux. Il tremblait de fièvre, comme pris d'une crise de paludisme. Il était temps de le soigner.

Sa toux les poursuivit jusque dans le jardin. Milena se retourna.

— J'ai peur de le laisser ici, dit-elle.

— Entre Basken et Elko, il ne risque rien, affirma Malko. Et dans quelques heures, nous aurons quitté Belgrade.

Elko Krisantem faisait franchement la gueule. Pour un Turc, se retrouver en tête à tête avec deux Arméniens, ce n'était déjà pas la joie, mais en plus être chargé de les protéger, c'était l'horreur.

Malko déposa Milena sur la Terazije et continua jusqu'à *l'Intercontinental*. Il avait une heure à tuer avant son rendez-vous.

* *

*

Le clocher de la cathédrale Crkva s'élevait fièrement au-dessus de la rue Markovica, tout près des remparts de Kalemegdan. Le titre de cathédrale semblait pompeux, car elle avait tout juste les dimensions d'une église de campagne...

Malko croisa deux papes orthodoxes qui en sortaient, barbe au vent, et-y pénétra. Dans l'entrée il y avait un stand offrant des images pieuses, des posters religieux, des livres sur la religion orthodoxe et des cierges. À droite c'était le coin des vœux. Des dizaines de cierges brûlaient sur des bougeoirs multiples sur pied. Une fille très jeune

était en train d'en ajouter un de plus.

Midi dix. Pas d'Andrew Witkin. Malko alla explorer la nef totalement nue, qu'était en train de balayer une vieille femme. De superbes vitraux diffusaient une lumière douce, apaisante. L'Américain apparut au moment où il ressortait de la nef. Il acheta un cierge et se faufila jusqu'à un coin sombre derrière les grands bougeoirs où se consumaient les cierges.

L'Américain semblait préoccupé. Dès que Malko l'eut rejoint, il attaqua aussitôt :

— C'est vous le mort de la rue Strahinjica Bana ?

— Oui, dit Malko.

Il regarda autour de lui, pas vraiment tranquille. Certes, ils étaient seuls, mais Witkin pouvait avoir été suivi. Celui-ci hocha la tête.

— Jusqu'ici, c'est la Milicija qui mène l'enquête. Je l'ai su par mes contacts. Le mort était un Arménien de Beyrouth. Les Yougos croient à un règlement de compte entre factions rivales. Le SDB n'est pas encore intervenu, mais cela ne va pas tarder. Il faut que vous quittiez Belgrade au plus vite. Que s'est-il passé ?

Malko lui fit le récit de la filature de l'Iranien, à voix basse, tandis que deux vieilles s'affairaient autour des cierges. Il en avait à raconter... Andrew Witkin ne put s'empêcher de pousser une exclamation étouffée en apprenant le contact avec Aram Erivanian.

— Fantastique, on va enfin sortir de cette merde !

Un pope entra et leur jeta un coup d'œil intrigué. Ils ne devaient pas avoir des têtes de dévots.

— Attendez ! dit Malko, douchant un peu l'euphorie de Witkin. Il y a aussi quelques nouveaux problèmes. Saviez-vous que Milena Bratic est un agent du KGB ?

Andrew Witkin eut un haut-le-corps.

— Qui vous a dit cela ?

— Une certaine Tania Vertanian. Elle est venue me voir à l'hôtel.

L'Américain écouta le récit – expurgé – de la rencontre avec Tania, puis grommela :

— Il ne manquait plus que celle-là ! Nous la connaissons bien. Son groupe terroriste anti-turc a opéré aux USA et a été décapité par le FBI. Ils nous haïssent, et ne veulent à aucun prix qu'Erivanian collabore avec nous.

— Pourquoi accuse-t-elle Milena Bratic ?

— Tania Vertanian est persuadée que c'est elle qui nous a contacté. Cela fait longtemps que le KGB fait courir le bruit qu'elle travaille pour les Soviétiques afin de la compromettre.

Il se tut brusquement, un petit groupe venait d'entrer et entourait les porte-cierges. Recueillis, Malko et Witkin attendirent qu'ils aient allumé plusieurs cierges et disparu dans la nef.

— Vous avez vu le grand type avec le chapeau à la main ? souffla Witkin. C'est un des membres du Comité central du parti communiste yougoslave. Sa fiancée, serbe, très croyante, a exigé qu'ils se marient religieusement...

— Ici, en Yougoslavie ?

— En secret, bien entendu, précisa l'Américain. Mais il va le faire. Dans ce pays, les églises sont pleines tous les dimanches et il n'y a aucune persécution religieuse. C'est le communisme à la sauce Tito.

— Donc, reprit Malko, je peux faire confiance à Milena Bratic ?

— Bien sûr, affirma Andrew Witkin. Sans elle, Erivanian serait encore en train d'attendre la charge explosive qui le pulvériserait. À Beyrouth, on ne survit jamais longtemps, quand on a des ennemis résolus.

Malko se dit qu'au point où il en était, il valait mieux vider tous les abcès.

— Tania Vertanian m'a également affirmé que la Company avait l'intention de livrer Aram Erivanian aux Israéliens.

Andrew Witkin, cette fois, eut du mal à dissimuler sa gêne sous un rire un peu grinçant.

— Livrer ! Nous ne sommes pas des marchands d'esclaves. Il est exact que les Israéliens nous ont demandé de débriefer Erivanian, avant de l'emmener chez nous. On ne peut pas refuser...

— Pourquoi ?

Andrew Witkin s'empourpra.

— Pourquoi ! fit-il d'une voix contenue de rage. Parce que c'est eux qui sont au cul d'Abu Nidal, qui peuvent tout de suite utiliser les informations recueillies. Nous sommes paralysés. Si on écoutait ces couilles-molles du Congrès, ce salopard mourrait de vieillesse.

— Erivanian est au courant ?

— Non.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

— Vous auriez été mis au courant à l'arrivée. Maintenant, c'est fait.

Bien que furieux et n'ayant pas dit son dernier mot, Malko décida d'enterrer l'affaire pour le moment.

— Je ne vous reverrai pas, dit-il. J'ai l'intention de partir dans les heures qui viennent, dès qu'Erivanian sera un peu retapé. J'espère que les hommes d'Hagopian ne vont pas se manifester d'ici là.

— Croisons les doigts, soupira Witkin. Après l'assaut raté d'hier il leur faut un peu de temps, j'espère. Bonne chance. Appelez-moi quand vous serez sur le freeway, loin de Belgrade.

Il se dirigea vers la sortie, laissant Malko en tête-à-tête avec les cierges. Le compte à rebours était commencé. Il pria le ciel pour qu'il n'y ait pas de nouveaux contretemps.

* *

*

Des enfants jouaient au ballon dans la rue Koste Glavinica et s'interrompirent pour venir admirer la Mercedes 190 de Budget. Elko Krisantem avait dû le guetter, car il ouvrit immédiatement la porte à Malko. Celui-ci eut un choc. Milena était là mais Erivanian et son garde du corps étaient invisibles !

— Où est-il ? demanda-t-il aussitôt.

— En haut, expliqua la jeune femme. Il va très mal. Il avait 40° et 4/10^e. Il a une pleurésie. On lui a donné des antibiotiques et il faudra continuer toutes les quatre heures. Mais il est impossible de le bouger avant demain matin, d'après le docteur. Dès que la fièvre aura baissé...

Et voilà ! C'était le pépin.

— Je vais rester ici, annonça la jeune femme.

Malko jura intérieurement. Encore d'interminables heures, assis sur un volcan...

— Rien de suspect ? demanda-t-il.

— Non.

Il se laissa tomber dans un fauteuil, écoeuré. Jusqu'au bout Aram Erivanian lui aurait posé des problèmes.

* *

*

La sonnerie du téléphone arracha Malko à un sommeil lourd et agité. La veille au soir, il avait regagné *l'Intercontinental* pour y dormir, laissant Milena et Krisantem veiller sur l'aveugle. La fièvre avait déjà fortement baissé vers huit heures du soir mais il demeurerait extrêmement faible.

— Il est cinq heures trente, annonça la standardiste.

Malko vérifia à sa Seiko-Quartz, puis se jeta sous sa douche. Un quart d'heure plus tard, il était en bas. Tandis qu'on préparait sa note, il appela Milena d'une cabine du hall.

Elle aussi devait être réveillée car elle décrocha immédiatement.

— Comment va-t-il ? demanda aussitôt Malko.

— La fièvre est tombée à 38, annonça Milena. Je pense que nous pouvons y aller.

— Je passe vous prendre dans un quart d'heure.

Il sortit. Une bruine glaciale le trempa immédiatement. Un brouillard opaque flottait au-dessus de la Sava. On voyait à peine les réverbères du parking.

Il se dirigea vers la Mercedes, garée au bout. En s'approchant, il lui sembla qu'elle penchait un peu à gauche. Il réprima un juron. S'il fallait changer un pneu à cette heure-là... Il arriva à côté d'elle et s'immobilisa, atterré.

Ce n'était pas seulement un pneu crevé. La belle Mercedes toute neuve de Budget n'était plus qu'une ruine ! Le pare-brise et les glaces avaient été brisés à coups de barre de fer, ainsi que les phares. Trois pneus sur quatre étaient lacérés, le volant avait été brisé.

Par le capot soulevé, il pouvait. Voir les pièces essentielles du moteur réduites en bouillie, probablement à coups de masse : le radiateur, le carburateur, le delco, les arbres à came.

Un massacre.

On s'était acharné jusqu'à la transformer en épave. Ivre de rage, Malko retourna en courant à l'hôtel. Cet acte de vandalisme n'était pas innocent. On avait voulu retarder une fois de plus son départ.

Sûrement pas avec de bonnes intentions. L'angoisse lui noua brutalement la gorge. Est-ce que Milena, Erivanian et les autres n'étaient pas en train de se faire massacrer en ce moment même ?

CHAPITRE XII

L'estomac noué par l'angoisse, Malko, revenu à la cabine du hall, attendait que l'on décroche. Enfin, la voix de Milena répondit.

— Tout va bien ? demanda Malko.

La jeune femme eut l'air surpris.

— Oui. Pourquoi ?

— Quelqu'un a détruit la voiture pendant la nuit. Nous ne pouvons pas partir tout de suite. Il faut en trouver une autre. Où est la vôtre ?

— Devant chez moi.

— Je vous rejoins là-bas. Je prends un taxi. Prévenez les autres, qu'ils soient sur leurs gardes. À tout de suite.

Il ressortit puis expliqua au portier ce qui était arrivé. Ce dernier l'accompagna voir les débris de la Mercedes 190, et dit :

— Ce doit être les Tziganes qui vivent le long du fleuve dans les bidonvilles, en face de l'hôtel. Ils n'aiment pas les voitures neuves. Ils sont toujours au feu rouge du boulevard Popovka, pour nettoyer les pare-brise. Vous leur avez peut-être refusé un jour. Il faut prévenir la Milicija.

Malko ne croyait pas une seconde à l'histoire des Tziganes. La destruction de la Mercedes signifiait que ses adversaires allaient de nouveau attaquer. Le tout était d'avoir quitté Belgrade avant.

Il prit l'unique taxi devant l'hôtel et donna l'adresse de Milena Bratic. Il trouva celle-ci debout à côté d'une Zastava 128 en piteux état.

La Zastava mit bien cinq minutes à démarrer. Cela commençait bien. Milena Bratic était livide, muette d'angoisse. Malko se dit que ce serait bien le diable s'ils ne dénichaient pas quelque chose à louer pour remplacer la Mercedes.

* *

*

— C'est ce que j'ai de mieux, assura le loueur.

Malko regarda la vieille Golf Diesel qui semblait émerger du Paris-Dakar. En trois heures, ils avaient fait le tour des quelques loueurs de voitures de Belgrade. Budget n'existait pas et il n'y avait que quelques « locaux ». Leurs produits haut de gamme étaient des Zastava 128 à bout de souffle. Pas question de se lancer vers l'Autriche avec cela... La Golf était la dernière chance.

— Je peux l'essayer ? demanda Malko.

— Bien sûr, fit le Yougoslave. C'est une très bonne voiture, beaucoup solidité.

Malko se glissa au volant, et mit en route. Sans boules Quiès, il était difficile de survivre plus de quelques minutes. Mais toute la puissance partait dans le bruit... Au-dessus de 80, la Golf se mettait à trembler comme une feuille et son moteur émettait des bruits inquiétants. Ce qui valait mieux de toute façon, ses freins n'étant plus depuis longtemps qu'un souvenir...

— Venez, dit-il à Milena. Je vais trouver autre chose.

À la première cabine, il stoppa et appela l'ambassade US. Lorsqu'il eut Andrew Witkin, Malko se contenta de dire :

— J'ai besoin de vous voir immédiatement. Au même endroit.

Il se fit déposer devant la cathédrale par Milena à qui il demanda d'attendre.

Cinq minutes plus tard, Andrew Witkin entra à son tour dans la cathédrale.

— Il y a eu un problème ? demanda l'Américain anxieusement.

Malko lui relata le dernier accroc et ses recherches infructueuses pour remplacer la Mercedes détruite.

— Vous pouvez me trouver une voiture ? Vite ?

L'Américain sembla très confiant.

— Bien sûr ! Avec des dollars, ici, on a ce qu'on veut. Mon « stringer » Bogdan Nicolice va vous dénicher cela. C'est par lui que nous vendons nos voitures d'occasion.

Enfin une bonne nouvelle...

— Voilà l'adresse de son bureau, dit Witkin. Allez-y de ma part.

Le sol semblait lui brûler les pieds... Malko retrouva Milena gelée dans sa Zastava. Le chauffage ne marchait pas.

— Nous allons placer Marx et Engels, annonça-t-il.

De nouveau, elle semblait paniquée.

— Et Aram ?

— Plus nous irons le voir, plus nous lui ferons courir de risques, dit Malko.

Si leurs adversaires attaquaient la maison de la rue Koste Glavinica en son absence, ils risquaient d'avoir une mauvaise surprise entre Basken et Krisantem.

* *

*

L'entrée du 8 place Marx et Engels était d'une saleté repoussante, peint d'un jaune sale délavé depuis longtemps. Malko fut tout étonné de voir que l'ascenseur marchait. En plus, il régnait un froid glacial à l'intérieur alors qu'un énorme tas de charbon encombrait le trottoir...

Au second, un bruit de télex le guida et il déboucha dans une enfilade de pièces surchauffées, où des employées s'affairaient sur des machines, des terminaux d'ordinateurs et des télex.

Il trouva Bogdan Nicolic dans un grand bureau où une fille absolument ravissante tapait mollement à la machine.

Natacha, éphémère et incomplète conquête de Malko... Elle l'aperçut, se leva et vint vers lui. Une robe de jersey de laine très moulante mettait en valeur sa croupe callipyge et sa poitrine pointue, rejoignant presque de hautes bottes noires très sexy.

— Malko ! s'exclama-t-elle, d'un ton plein de reproches, vous ne m'avez pas téléphoné !

— Je suis venu, dit Malko en souriant. C'est encore mieux.

Bogdan Nicolic s'approcha, la main tendue.

— Quelle bonne surprise ! Vous vous souvenez de Natacha, elle était à la soirée avec moi...

— Je me souviens, dit Malko.

— Natacha, dit-il, va nous faire du café.

Comme la jeune femme ne bougeait pas, il lui caressa la croupe avec un clin d'œil salace et elle disparut dans la pièce voisine.

— Comment se passe votre séjour ? demanda-t-il.

— Bien, dit Malko. Mais j'ai besoin d'une voiture...

— Quel genre ?

— Quelque chose de solide. Pour aller jusqu'en Autriche. La mienne a eu un accident. Andrew Witkin m'a dit que vous pourriez m'aider...

— Vous voulez l'acheter ?

— Oui.

— Natacha va vous trouver cela, dit-il. Elle a un copain là-dedans.

Natacha revenait avec des *expressos* normalement introuvables à Belgrade. Elle s'assit et commença à boire le sien, hiératique et lointaine, consciente de son magnétisme sexuel. Un superbe animal.

Nicolic l'interpella en serbo-croate et, à la fin d'une longue discussion, annonça à Malko :

— Elle croit connaître quelque chose. Une Mercedes en bon état. Vous pourriez la voir maintenant ?

— Allons-y, dit Malko qui bouillait d'impatience. C'est loin ?

— Elle va vous y conduire. Tu y vas, Natacha ?

Natacha but son expresso et enfila négligemment un manteau de vison qui ne venait sûrement pas d'une coopérative ouvrière. À peine dans l'ascenseur, elle se rapprocha de Malko avec une moue provocante.

— Je pensais que vous m'aviez oubliée...

Son ventre appuyé au sien relayait le message d'une façon très claire. Malko, hélas, avait pour l'instant d'autres soucis en tête. La

voiture de Natacha, une R 5, était garée sur le trottoir. Malko fila prévenir Milena.

— Je vais voir une voiture, dit-il. Je vous retrouve chez vous.

Natacha conduisait à tombeau ouvert, zigzaguant au milieu des camions. Elle n'avait posé aucune question. Ils franchirent le pont sur la Sava et prirent la route de Zagreb, Bientôt, ils furent en pleine campagne. Malko commençait à se demander où elle l'emmenait, quand il aperçut en contrebas de l'autoroute un grand cimetière de voitures en plein champ. Des centaines de carcasses plus ou moins désossées autour desquelles rôdaient des acheteurs à la recherche de pièces de rechange.

— C'est là, annonça Natacha.

Elle se gara et ils longèrent les châssis entassés pour atteindre une cabane en bois. Un homme se tenait devant, une chapka marron enfoncée jusqu'aux yeux, avec de petits yeux noirs malins, un menton prognathe pas rasé, engoncé dans une veste militaire avec un col de fourrure mitée, les mains dans les poches de son jeans. À la vue de Natacha, il exhiba quelques chicots noirâtres.

— C'est mon ami Ratomir, expliqua la jeune femme. Le roi de la voiture. Il est super sympa...

Ce n'était pas vraiment l'impression qu'il dégageait. Elle fit les présentations en serbo-croate et Ratomir tendit à Malko une patte que le cambouis et la crasse se partageaient à égalité. Puis, elle entra dans le vif du sujet.

— Ratomir a ce qu'il faut, annonça-t-elle. Venez.

Ils longèrent le cimetière de voitures, traversèrent l'autoroute pour découvrir un hangar en bois, fermé d'un énorme cadenas. Ratomir y pénétra, on entendit un grondement de moteur et il en émergea, au volant d'une Mercedes 220 verdâtre.

Elle semblait en bon état, bien que fatiguée. Malko s'installa au volant ; le compteur indiquait 56 743 kilomètres, mais les sièges, eux, en avaient fait beaucoup plus... Le moteur lui parut assez asthmatique. Natacha avait allumé une cigarette et discutait avec Ratomir. Il ressortit.

— Combien ?

— Six mille dollars, dit Natacha, en devises.

— Elle est vraiment en bon état ?

— Il voulait la garder pour lia, affirma-t-elle. Le moteur a été refait.

— Bien, je la prends, dit Malko. Tout de suite.

Grande conversation en serbo-croate.

— Impossible, dit Natacha. Il faut trois jours pour changer les papiers et faire la révision.

— Je la veux demain matin, dit Malko. Huit mille dollars.

Conciliabule. Ratomir semblait ennuyé. Finalement, il inclina la

tête affirmativement, tendit la main à Malko.

— *Da !*

— Il va travailler toute la nuit, commenta Natacha. Vous l'aurez demain. Il faut apporter l'argent en cash.

— Pas de problème, dit Malko.

Ils repartirent Natacha semblait ravie.

— Natacha, dit Malko, il y aura mille dollars pour vous.

Elle se pencha et l'embrassa, avec un sourire radieux.

— Oh merci !

De retour au bureau, Bogdan Nicolic se montra satisfait et ils prirent rendez-vous pour le lendemain. Enfin, la CIA avait un « stringer » efficace...

Milena ouvrit à Malko, le visage crispé par l'anxiété.

— Alors ?

— J'ai trouvé une voiture.

— Vous l'avez ?

— Demain. Il faut essayer de voir si nous pouvons partir autrement avant.

Elle secoua la tête.

— Impossible. J'ai téléphoné à l'aéroport. Aucun vol ne part, à cause du brouillard et il y en a aussi à Zagreb. Cela peut durer plusieurs jours.

— Et le train ?

— Vous ne connaissez pas les trains yougoslaves. Il faut près de deux jours pour atteindre la frontière et c'est très inconfortable. En plus, Aram ne veut pas utiliser ce moyen de transport. Il prétend qu'il y a trop de chances de se faire repérer. Je sais qu'il ne cédera pas. Vous savez, après tout ce qu'il a vécu, il est un peu paranoïaque...

Malko réfléchissait. Il y avait vingt-quatre heures dangereuses. Pendant lesquelles il allait sûrement se passer quelque chose. Comment déjouer les plans de ses adversaires ? Il ignorait ce qu'ils savaient et devait prendre comme hypothèse de travail qu'ils surveillaient Milena et lui-même.

— J'ai une idée, dit Malko. Puisque nous sommes obligés de rester un jour de plus, nous allons offrir à nos adversaires un leurre.

Milena ouvrit de grands yeux.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous allons ostensiblement amener Aram Erivanian ici, chez vous.

Elle le fixa avec horreur.

— Mais c'est trop dangereux ! Et s'ils tentent quelque chose ?

— Ils auront une mauvaise surprise parce que ce ne sera pas lui. Je vais prendre son apparence. C'est possible, nous avons la même carrure. Il faut ouvertement effectuer un transfert qui fasse penser à

nos adversaires que, dans l'impossibilité de partir, pris de court, nous l'avons déposé chez vous.

« Voici comment je voudrais procéder : vous restez ici pour l'instant. Je vais rue Koste Glavinica. Même avec votre voiture, je peux faire en sorte de ne pas être suivi. Je m'y connais en rupture de filature.

« Une fois là-bas, je m'habille avec ses vêtements. Sous son apparence, je reviens ici, escorté par Basken et Krisanem. Nous allons tous ensemble faire un tour à l'aéroport, comme si nous cherchions à partir et nous revenons ici. Si on nous observe, on sera persuadé qu'Aram Erivanian se trouve chez vous.

Milena le regarda, bouche bée.

— Oui, évidemment. Mais il sera rue Koste Glavinica. Seul...

— Pour peu de temps, dit Malko. Je ramènerai là-bas son garde du corps, Basken. En évitant de nouveau toute filature. Et sa meilleure protection sera que nos adversaires le croient ici... Qu'en pensez-vous ?

— Il faut demander à Aram. Je ne sais pas.

Visiblement, elle n'était pas convaincue. Il décida de brusquer les choses. Il était déjà plus de midi et demi.

— Je prends votre voiture et je vais là-bas.

— Je vais avec vous.

Il n'insista pas. Cela ne changeait pas grand-chose.

— D'accord, dit-il, mais je conduis.

La Zastava 128 mit plusieurs minutes à chauffer. Malko avait réfléchi à ce qu'il allait faire. Il gagna le boulevard Revolucije et, en sortant, prit la direction du tunnel qui passait sous la Terazije pour rejoindre le pont Bratstvo i Jedinstvo. Heureusement, la circulation n'était pas trop intense. Au milieu du tunnel, il freina et stoppa, comme s'il tombait en panne. Puis il attendit qu'il n'y ait pas trop de voitures en face et fit demi-tour dans un concert de klaxons. Dieu merci, la Zastava ne tomba pas *vraiment* en panne.

Lorsqu'il ressortit, il était certain que personne ne pouvait être derrière lui. Il ne restait plus qu'à convaincre Aram Erivanian.

* *

*

Aram Erivanian, engoncé dans son manteau, était affalé dans le fauteuil du living-room, sa canne blanche à côté de lui, Malko s'approcha de lui et annonça :

— Mr Erivanian, vous savez que nous avons eu un contretemps.

L'aveugle dit d'une voix faible :

— Je sais. Que se passe-t-il maintenant ?

En dépit des antibiotiques, il ne semblait pas brillant. Malko entreprit de tout lui expliquer. Y compris son plan de leurre. Milena guettait l'Arménien comme une chatte ses petits. Quand Malko eut terminé, Aram Erivanian eut une sorte de râle, toussa et dit enfin d'une voix calme et distincte :

— J'accepte, Mr Linge. Je pense que c'est un plan intelligent.

Aussitôt Milena Bratic vint à nouveau s'installer à ses pieds. Elle prit sa main dans la sienne et se mit à lui parler en arménien d'une voix pressante et tendre. Il hocha la tête et répondait par monosyllabes. Finalement, elle l'aida à se lever et il commença maladroitement à défaire de sa main gauche les boutons de son manteau.

— De quoi avez-vous besoin ? demanda-t-il.

— Vos lunettes, dit Malko, votre manteau, votre chapeau et votre canne.

La transformation se fit rapidement. Malko glissa son pistolet dans la poche droite de sa veste. Bien que son bras fût serré à l'intérieur du pardessus fermé, il pouvait le bouger suffisamment pour se servir le cas échéant de son arme... Sur un ordre d'Erivanian, Basken farfouilla dans sa valise et en sortit une paire de lunettes enveloppantes semblables à celles qu'il portait. Malko posa son chapeau sur sa tête, mit les lunettes noires.

La poignée d'ivoire de la canne était encore chaude. Puis, il alla se regarder dans une glace.

Il pouvait très bien, à quelque distance, passer pour Aram Erivanian.

Basken, le petit garde du corps, le regardait avec un mélange de stupéfaction et d'hostilité. Comme s'il lui en avait voulu de se faire passer pour son maître.

— Parfait, dit Malko, nous allons partir. Mr Erivanian, vous allez demeurer seul. Le temps que je vous ramène Basken.

Aram Erivanian leva sa main gauche, serrant la grenade Fl.

— Je ne suis pas vraiment seul ! dit-il. Bonne chance.

Milena s'approcha, l'étreignit et l'embrassa.

Basken lui prit la main et la baisa. Puis, dissimulant son Uzi sous son blouson, il sortit derrière Malko.

Un vent glacial balayait les sapins du jardin. Au bras de Milena, Malko s'appliqua à marcher lentement, la canne en avant.

Celle-ci l'installa à l'arrière de la Zaztava, avec Basken. Elle prit le volant, Elko à côté d'elle.

— Nous allons d'abord chez vous, dit Malko. Vous monterez quelques instants, ensuite nous repartirons pour l'aéroport. De cette façon, si on surveille votre immeuble, on me verra...

Serrés à l'arrière, ils étaient à la crapaudine. Le canon de l'Uzi lui

entrait dans le côté. À chaque dépassement il avait l'impression que la petite Zastava allait être écrabouillée par un camion.

Une heure plus tard, ils stoppaient devant l'aérogare. Une foule compacte se pressait à l'intérieur. Tous les panneaux de départ portaient la même mention : « Vol retardé. » Ostensiblement, Milena alla de guichet en guichet, tandis que Malko attendait dans un coin, encadré par Basken et Krisantem.

Ils remontèrent ensuite en voiture, direction la rue Strahinjica. Malko prit son temps pour gagner la porte du 33, tâtonnant de sa canne. Ignorant, mais souhaitant presque qu'on l'observe.

Arrivé chez Milena, il fut soulagé d'ôter le lourd manteau et les lunettes noires. Basken se mit à virer comme un fauve en cage dans le petit appartement, grillant de retourner avec Erivanian. Par l'intermédiaire de Milena, Malko dut lui imposer d'attendre deux heures. Un départ précipité eût risqué de paraître suspect.

Le délai écoulé, Malko prit les clefs de la Zastava 128. Il ne voulait pas refaire le coup du tunnel, mais avait trouvé autre chose.

Il fit briefeer Basken par Milena et les deux hommes partirent dans la Zastava 128. Malko gagna la place Republika, puis s'engagea dans l'avenue 29 Novembre. Arrivé à l'entrée de Skadarlija il stoppa. Basken descendit et fila en courant dans les escaliers de la voie piétonnière !

Malko attendit un moment, afin d'être sûr que personne ne l'avait suivi et repartit. Les taxis ne manquaient pas à Belgrade et Basken en trouverait un facilement. Il fit un tour en ville et revint se garer rue Strahinjica Bana. Même si on avait observé son manège, ses adversaires sachant Erivanian sous sa garde et celle d'Elko, ne trouveraient pas étrange que Basken disparaisse quelques heures.

Le téléphone sonnait au moment où il arriva dans l'appartement. Basken était bien arrivé. Malko, soulagé, se versa un grand verre de Perrier tandis que Milena, à court de sliboviz, attaquait une bouteille de J & B. Malko se dit qu'une fois à Vienne, il prendrait un bain de Dom Pérignon pour oublier ses avatars. Il n'y avait plus qu'à compter les heures en demeurant sur ses gardes.

* *

*

Malko sursauta en entendant le téléphone. La soirée avait été interminable et tendue. Ils guettaient tous chaque craquement de l'immeuble, prêts à sauter sur leurs armes. Milena avait téléphoné une fois à Erivanian pour s'assurer que tout allait bien.

Ensuite, elle s'était colletée avec la bouteille de J & B sous l'œil réprobateur de Krisantem, qui, ayant déniché une bouteille de Vichy Saint-Yorre, s'y était sagement tenu. Il n'était pas musulman pour rien...

Malko avait dormi dans le salon, à côté de lui.

Milena émergea de sa chambre, le visage soucieux.

— C'est Basken, annonça-t-elle. Aram a de nouveau près de 40. Il lui faut encore des antibiotiques. Il va venir en chercher tout de suite.

— D'accord, dit Malko, je repartirai avec lui.

Il en profita pour prendre une douche tandis que Milena préparait du café. Les minutes s'écoulèrent. Une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure. Milena et lui échangèrent un regard angoissé.

— Il n'a peut-être pas trouvé de taxi, suggéra Milena. S'il a pris un tram...

Ils attendirent, laissant le café refroidir. À neuf heures, Malko rompit le silence tendu.

— Il est arrivé quelque chose, dit-il.

Milena était livide.

— Appelez Aram, dit-il.

Elle composa le numéro. L'Arménien répondit immédiatement. Milena parlait à toute vitesse dans sa langue. Elle se retourna vers Malko, une main sur l'écouteur.

— Il n'a rien vu de suspect.

— Dites-lui d'être sur ses gardes. Nous allons le rejoindre.

Elle transmet et raccrocha, visiblement bouleversée.

— Il divague..., dit-elle. C'est peut-être à cause de la fièvre. Il dit que vous avez tout arrangé pour qu'on le tue.

Malko était déjà en train d'enfiler sa pelisse. Il ne manquait plus que cela !

— Allons-y, dit-il.

Avec la disparition de Basken, chaque minute comptait.

CHAPITRE XIII

Basken sortit de la villa verte, son Uzi accrochée à l'épaule, sous son blouson, les chargeurs, démontés, glissés sous son chandail. Il partit à pied dans la rue Koste Glavinica, à la recherche d'un taxi.

Il marcha longtemps avant d'en trouver un à qui il montra le bout de papier où il avait écrit l'adresse de Milena Bratic. Le taxi ne pouvant lire le numéro, le mena à tout hasard au début de la rue, près de Skadarlija. Basken, reconnaissant les lieux, partit à pied. En arrivant près du numéro 33 il ne fit pas attention à un fourgon garé en épi, l'arrière du côté du trottoir.

Au moment où il passait devant, la porte arrière s'ouvrit brusquement. Basken n'eut pas le temps de réagir. Il aperçut dans l'ombre du véhicule un homme qui braquait une arme.

Fébrilement, il essaya d'atteindre son Uzi, mais n'en eut pas le temps. Deux détonations claquèrent, étouffées par un silencieux. Il sentit sa jambe droite se dérober sous lui, et tomba à la renverse dans le caniveau entre deux voitures.

Celui qui avait tiré sauta à terre, ainsi qu'un autre homme qui se trouvait au volant.

En dépit de la douleur atroce de sa jambe cassée, Basken tenta de saisir son arme, mais les deux hommes le tirèrent sans ménagement dans le fourgon. Un coup de crosse l'étourdit et il ne sentit même pas le véhicule démarrer.

Aucun des rares passants de la rue Strahinjica ne s'était aperçu de quoi que ce soit.

* *

*

Elko Krisantem s'apprêtait à suivre Milena et Malko quand ce dernier lui dit :

— Restez, Elko. Si on surveille la maison, il faut leur laisser croire que vous êtes demeuré là pour garder Erivanian. Sinon, toute notre fiction s'écroule.

Ils descendirent et eurent beau scruter la rue Strahinjica, ne virent rien de suspect. Il faisait un froid glacial et les rares passants se hâtaient, emmitouflés jusqu'aux yeux. La Zastava 128 de Milena ressemblait à un réfrigérateur...

La Yougoslave tourna la clef de contact. Il y eut un faible couinement, le moteur fit quelques tours et s'arrêta. Elle recommença

avec encore moins de succès, jurant en serbe, enfonçant la pédale de l'accélérateur avec rage...

— Inutile ! fit Malko. C'est le gel... Je vais prendre un taxi pour aller retrouver Erivanian. Vous me rejoindrez là-bas, dès que vous vous serez fait dépanner.

Ils se séparèrent au bout de la rue. Malko remonta vers la Via Carapica et le centre, marchant aussi vite qu'il le pouvait. Aucun taxi dans ces rues calmes et, à Belgrade, il était impossible d'en appeler par radio.

Qu'était-il arrivé à Basken ?

* *

*

Basken Garbadian ne savait pas où il se trouvait, lorsqu'il reprit conscience. Au moment où on l'avait frappé le monde avait cessé d'exister pour lui en une fraction de seconde. Ensuite, il avait vaguement senti qu'on le transportait hors du fourgon. C'est la douleur qui l'avait ranimé. Des élancements aigus dans sa jambe droite, des pulsions de douleur au rythme de sa circulation. Il vomit et sursauta en recevant un coup de pied.

— Salaud, on va te faire crever !

C'était de l'arménien.

Les mots arrivaient difficilement jusqu'à son cerveau. Il se força à ouvrir l'œil gauche, le droit étant collé par le sang et distingua un visage dans un brouillard. Un garçon de son âge, avec des yeux froids, les sourcils qui se rejoignaient presque, une grosse bouche et le menton bleu de barbe. Un gros pistolet à la main. Celui qui avait tiré sur lui.

Il referma l'œil. Certain que ça allait très mal se passer. Au Liban, quand on tombait entre les mains de ses adversaires, on en ressortait rarement vivant. Ou alors, il fallait représenter une valeur d'échange élevée. Ce qui n'était pas le cas de Basken Garbadian. La douleur l'empêchait heureusement de trop réfléchir...

Il sentit qu'on le déshabillait et qu'on l'attachait à un tuyau de chauffage central. Il hurla quand il dut bouger sa jambe blessée et réussit à demeurer en équilibre sur la gauche. Sa douleur était telle qu'il souhaitait mourir le plus vite possible. Il se mit à prier Dieu de lui accorder cette dernière faveur. On tira sur ses liens. Puis quelqu'un prit ses cheveux frisés à pleines mains, lui rejeta la tête en arrière ; l'interpella d'une voix douce par son nom. Son vrai nom, pas le pseudo qu'il portait dans l'Organisation.

— Joseph, tu sais qui nous sommes ? Moi je te connais depuis que tu es tout petit. Quand tu jouais à Chatila. Je m'appelle Georges, tu te

souviens ?

Il se rappelait vaguement. Le fils d'un Arménien qui possédait une petite librairie. Au Liban, tout le monde se connaissait, ce qui n'empêchait pas de s'entre-tuer. Il se contenta de pousser un grognement qui pouvait signifier n'importe quoi. Alors la voix douce continua :

— Joseph, tu n'es pas gravement blessé. Même si ça te fait très mal. Tu es jeune et solide, tu peux t'en sortir très bien. Il suffit qu'on te transporte tout de suite dans un bon hôpital, pour réparer ta jambe. Dans quelques semaines tu seras sur pied et tu pourras retourner à Beyrouth. Ou rester avec nous, si tu le désires. Tu m'entends, Joseph ?

— Oui, murmura le jeune homme.

Il risquait de déclencher la colère de son interlocuteur en ne répliquant pas. Celui-ci parut satisfait de cette marque d'intérêt.

— Bien, dit-il. Je vois que tu es un bon garçon. Alors, dis-nous où se trouve Aram Erivanian. J'ai besoin de lui parler.

Toujours le ton calme, amical presque. Pas de menaces. Juste une petite conversation. Entre vieux amis. Joseph sentit qu'il était arrivé au bout de son chemin. Il était jeune, mais il savait qu'il y a des choses qu'on ne fait pas. C'était son bienfaiteur, un Arménien richissime, ayant pris Aram Erivanian sous sa protection, qui le lui avait confié. Cet homme avait aidé toute la famille de Joseph et continuerait, même Joseph disparu. Il avait un devoir sacré envers lui.

— Chez la Yougo, dit-il.

— D'où venais-tu ce matin ?

Basken demeura muet, cherchant désespérément une réponse. Son silence alerta Georges.

— Tu ne me dis pas la vérité. Il n'est pas chez la Yougo.

— Si, si, fit Basken. J'étais allé me promener.

Son interlocuteur revint à la charge d'une voix plus pressante.

— Joseph, nous n'avons pas le temps. Réponds-moi.

Joseph n'avait toujours pas trouvé de réponse. Georges fit un petit bruit avec sa langue et dit d'un ton désolé :

— Joseph, tu n'es pas intelligent. Tu vas me le dire de toute façon, mais cela va te faire très mal. Et je n'aime pas faire mal à un garçon comme toi. Enfin...

Il s'accroupit, et, à toute volée, abattit la crosse de son pistolet sur la jambe brisée.

Basken Garbadian poussa un tel hurlement qu'il crut avoir cassé ses cordes vocales. Les ondes de douleur remontaient jusqu'à sa tête, le secouant comme une décharge électrique, déclenchant une nausée irrépressible. Il se tordit dans ses liens en vagissant, n'osant même pas regarder sa jambe.

Comme chez le dentiste quand il était petit. Georges leva la tête.

Un regard ennuyé.

— Joseph, dit-il, je vais être obligé de te briser tous ces petits os. Cela va te faire très mal et tu ne pourras plus jamais marcher. C'est dommage d'être infirme à ton âge. Il est encore temps de changer d'avis.

Basken-Joseph serra ses mâchoires, tentant désespérément d'oublier la douleur. Il ne fallait pas qu'il parle. À aucun prix.

Il avait vu venir le deuxième coup, mais cela n'empêcha pas l'onde de douleur de lui arracher un cri inhumain. La crosse du pistolet avait détaché un morceau de tibia d'un blanc nacré qui pointait hors de la jambe, baigné de sang. Comme il ne manifestait toujours aucun désir de parler, son bourreau se mit à taper comme un sourd sur la jambe mutilée, comme on écrase une bête malfaisante, faisant sauter des esquilles d'os, les enfonçant dans la chair, achevant le travail de la balle. Une boucherie. Peu à peu, le tibia brisé fit un angle horrible dans le reste de la jambe.

Basken s'évanouissait, hurlait, revenait à lui, reperdait conscience. Georges s'essuya le front. Jamais il n'aurait pensé que le petit soit si coriace. Et le temps s'écoulait... La jambe massacrée lui donnait la nausée. Il eut une idée, reprit son pistolet par la crosse et, à bout touchant, tira une balle dans le genou gauche de Basken, lui faisant sauter le ménisque.

* *

*

En dépit du froid, Malko était en sueur. Il avait dû parcourir au moins deux kilomètres sans voir un seul taxi ! Ni aux stations, ni en maraude. Plus de vingt minutes s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté Milena.

Essoufflé, il déboucha place Republika. Un gros bus vert allait démarrer, allant dans sa direction. Il sauta dedans ; l'odeur était abominable. On se serait cru dans un champ d'oignons, avec quelques gousses d'ail. De quoi défaillir...

Mais ce n'était pas le moment de jouer au délicat. Le bus s'ébranla, en direction de Kneza Milosa.

Trois cents mètres plus loin, dans un chuintement de freins hydrauliques, il s'arrêta. Les gens descendaient avec une lenteur exaspérante. Malko avait envie de leur hurler de se dépêcher. Et bien entendu, tandis qu'il était coincé dans la masse des travailleurs matinaux, un taxi passa dans la rue.

Vide.

Le bus repartit. Malko calcula qu'au mieux, il en avait encore pour vingt minutes. Une éternité.

Georges regarda le visage couvert de sueur de Joseph, ses cheveux collés à son front, ses yeux enfoncés dans leurs orbites par la douleur... La bouche ouverte sur une plainte continue.

— Joseph, dit-il, tu me fais de la peine.

D'un coup de crosse précis, il attaqua le cartilage du genou, là où la balle avait pénétré.

Basken-Joseph, qui croyait avoir atteint le fond de la douleur, s'étrangla, eut un sursaut terrible qui acheva de briser son tibia droit en deux. Ses hurlements d'animal agonisant s'éteignirent sur les murs. Tous ses muscles tremblaient comme pris de la danse de Saint-Guy. Depuis longtemps, il ne contrôlait plus ses sphincters et l'odeur était pestilentielle.

— Joseph, dit doucement Georges, tu devrais me dire ce que je veux savoir... Sinon, je vais encore te faire très mal.

Posant son pistolet, il prit la cheville gauche du blessé et tordit lentement la jambe, désarticulant le genou massacré. C'est là que Joseph céda. Il lâcha quelques mots entre des râles, eut un hoquet et s'évanouit. Presque autant de honte que de douleur.

Georges se redressa, certain qu'il avait dit la vérité. Il tira un poignard de sa boîte, appuya la pointe sur le sternum de Joseph-Basken et pesa. La lame pénétra comme dans du beurre. Le jeune homme eut un brusque spasme quand le poignard lui sectionna l'aorte abdominale, déclenchant une hémorragie massive et fatale.

Son bourreau s'éloigna aussitôt. Il avait peu de temps pour agir et Hagop Hagopian ne lui pardonnerait pas deux échecs de suite. C'est sur son ordre personnel que son équipe s'était accrochée, en dépit de la mort de leur camarade et de la surveillance possible de la Milicija.

Ils avaient recommencé à surveiller la rue Strahinjica, après un arrêt de vingt-quatre heures. Juste à temps pour intercepter Basken.

Malko courait depuis un kilomètre. Le bus l'avait déposé à l'entrée du boulevard Putnika, au sud du grand pont Gazela. Il avait dû traverser un bois gelé pour rejoindre le début de la rue Koste Glavinica.

Maintenant, il touchait au but et il ralentit un peu, observant la voie paisible et déserte. Personne, pas le moindre véhicule suspect. Des enfants jouaient au ballon. Dans ce quartier de retraités et d'artistes, il n'y avait pratiquement pas de circulation. Beaucoup de maisons étaient fermées pour l'hiver. Il poussa la grille du jardin et avança entre les sapins. Le cœur battant et pas seulement à cause de

sa course. Qu'allait-il trouver ?

Il se dit que l'Arménien aveugle devait guetter les moindres bruits et que le mieux était de ne pas se dissimuler, pour ne pas l'affoler. Comme il n'y avait pas de sonnette, il frappa plusieurs coups au battant vitré et attendit.

Collant sa bouche à la porte, il appela à voix basse :

— Mr Erivanian. C'est Malko Linge. Ouvrez.

Toujours pas de réponse. Il ne pouvait pourtant pas s'éterniser... Tournant la poignée de la porte, il tenta d'entrer. Elle était fermée à clef. Il se pencha pour essayer d'apercevoir l'intérieur à travers le trou de la serrure. Au même instant, une explosion sourde le fit sursauter, et tout le panneau de verre s'effondra, l'aspergeant de débris ! Instinctivement, il fit un saut de côté. Bien lui en prit : un second projectile pulvérisa le battant inférieur, juste à l'endroit où il se trouvait une fraction de seconde plus tôt. Tous deux tirés de l'intérieur. Collé au mur, il sortit son pistolet extra-plat et appela :

— Mr Erivanian !

Le silence. Abandonnant la porte, il fit le tour de la maison par le jardin. Derrière, un appentis se dressait contre le mur. Il l'escalada, se hissant jusqu'à une des fenêtres du premier, celles du rez-de-chaussée étant protégées par des volets. D'un coup de crosse, il brisa une vitre, passa la main et sauta à l'intérieur. La pièce était vide, poussiéreuse, avec de vieilles malles et des tableaux décrochés. L'aveugle n'avait pas dû prendre le risque de monter, aussi ouvrit-il la porte. Elle donnait sur une galerie dominant la grande pièce du bas et se terminant par un escalier.

Il écouta, perçut un léger frôlement. Quelqu'un se déplaçait. Était-ce Aram Erivanian ou quelqu'un d'autre ?

Précautionneusement, il avança la tête par-dessus la balustrade en bois de la galerie. Son champ de vision englobait une bonne partie du rez-de-chaussée.

Aram Erivanian était au milieu de la pièce, face à l'escalier. Dans sa main gauche, il tenait le colt avec lequel il venait de tirer deux fois sur Malko. Il bougea soudain très vite, comme s'il avait « vu » ce dernier. Malko avait beau savoir que c'était impossible, il recula instinctivement. Au même moment la tête aux yeux aveugles derrière les lunettes noires tourna dans sa direction et Aram Erivanian leva le bras.

Une détonation violente, et une balle s'écrasa dans le mur, faisant jaillir des éclats de plâtre, à moins de cinquante centimètres de Malko.

À croire que l'Arménien marchait au radar ! Il avait le dos au mur, et lui faisait face. Malko vit qu'il titubait légèrement. Ils ne pouvaient pas continuer ce mortel jeu de colin-maillard. À l'abri d'un angle mort, Malko cria en anglais :

— Aram Erivanian ! C'est Malko Linge ! Vous reconnaissez ma voix. Votre ami Basken a disparu. Vous êtes en danger. Laissez-moi vous emmener.

L'Arménien enfouit soudain son colt dans sa ceinture, plongea la main dans sa poche et en sortit une grenade qu'il brandit. Il cria d'une voix sourde :

— Je ne vous crois pas ! Partez ! Partez ! Ou je fais exploser cette grenade.

Une quinte de toux le plia en deux. Malko savait qu'il était capable de mettre sa menace à exécution. Du revers de son unique main serrant la grenade, Erivanian s'essuya le front. Puis son bras retomba le long de son corps. D'où il était, Malko pouvait discerner les tremblements de sa main. Il était debout. Mais sa fièvre ne l'empêchait pas de se montrer redoutable. Malko se rappela l'avertissement de Milena Bratic : il était en pleine crise de paranoïa, soupçonnant même Malko de vouloir sa perte. Il délirait. Malko chercha un moyen de le prendre par surprise mais n'en trouva pas. Appuyé au mur, Aram Erivanian surveillait à la fois la porte et l'escalier. Son sixième sens suppléait partiellement à son absence de vision et il était presque aussi dangereux qu'un homme normal.

Retranché dans sa galerie, Malko se demanda s'il n'allait pas être obligé d'attendre Milena. Il appela de nouveau :

— Mr Erivanian, il faut me croire !

Sans répondre, l'aveugle brandit la grenade en un geste hautement expressif. Puis fut pris à nouveau d'une quinte de toux. Le silence retomba ensuite. Jusqu'à ce que Malko entende une voiture s'arrêter dans la rue. Pourvu que ce soit pas la Milicija... attirée par les coups de feu.

La grille grinça. Aram Erivanian avait bougé, faisant face au battant :

Quelques instants plus tard, on essaya d'ouvrir la porte. Malko s'attendait à entendre la voix de Milena, mais il n'y eut que le silence.

À une vitesse incroyable, Aram escamota sa grenade, reprit son colt, et tira à travers le battant.

Malko fila vers la chambre, avec l'intention de prendre les nouveaux venus à revers. Au moment où il atteignait la fenêtre, il vit surgir deux hommes près de l'appentis. Un grand brun balèze et le petit costaud qu'il avait fait fuir deux jours plus tôt.

L'un d'eux désigna du doigt l'appentis et Malko n'eut que le temps de reculer. Cette fois, il allait se trouver pris entre deux feux ! Il regagna la galerie intérieure et jeta un œil vers le bas.

Plus d'Aram Erivanian !

L'Arménien s'était déplacé, se mettant à l'abri sous la galerie. Malko pouvait à peine le voir, car il était presque sous lui.

Il entendit des craquements sur le toit de l'appentis. Impossible de s'engager dans une bataille rangée qui alerterait à coup sûr toute la police yougoslave.

Il prit son élan, pria Dieu et se lança dans l'escalier, sautant six marches à la fois.

Le fracas fut épouvantable et il crut que le vieil escalier allait céder sous son poids. Bandant ses muscles, il arriva en bas, roula sur lui-même au milieu d'une grêle de balles, heureusement tirées trop haut. Il y eut le « clac » d'une culasse claquant à vide. Le chargeur du colt était épuisé. Puis, presque aussitôt, le bruit métallique du chargeur vide heurtant le plancher. Avec une seule main, Erivanian avait besoin de plusieurs secondes pour recharger son arme.

Malko se releva et fonça sur l'Arménien. Ce dernier eut le temps de lâcher son colt inutile et de plonger la main dans sa poche.

Malko arracha la grenade soviétique des doigts d'Aram. Heureusement, l'Arménien n'avait pas dégoupillé l'engin qui tomba à terre, inoffensif. Son bras parcourut un arc de cercle et son poing frappa Malko à la tempe.

Puis, il s'affala à quatre pattes et commença fébrilement à chercher la grenade ! Indomptable.

— Arrêtez ! cria Malko. Arrêtez ! Je ne vous veux pas de mal.

Aram Erivanian continuait à lutter avec une énergie farouche et désespérée. Ses lunettes noires tombèrent de son visage, révélant les cavités vides, les cicatrices, les paupières couturées. Une horreur.

Malko avait réussi à lui immobiliser les bras derrière le dos, mais il se débattait encore. Pathétiquement. Et les secondes passaient... Ils allaient tous les deux y laisser leur peau.

— Je suis votre ami, répéta Malko. Les autres sont en haut. Ils

viennent vous tuer.

Il aurait parlé chinois, c'eût été la même chose. Il aperçut soudain une tête dépassant de la balustrade du premier, et lâcha l'Arménien ; il reprit son pistolet et tira au jugé.

Aram Erivanian tressauta comme s'il avait été touché, demeurant dans la même position. Malko chercha des yeux la grenade : elle avait glissé sous un meuble et ce n'était pas le moment d'aller la chercher.

Il comprit en un éclair qu'une seule chose pouvait débloquer la situation : il tendit son pistolet à l'aveugle en le tenant par le canon, le lui mettant pratiquement dans la main !

— Mr Erivanian, voilà mon arme, dit-il. Vous me croyez maintenant ?

Les doigts de l'aveugle se refermèrent sur la crosse du pistolet et son index glissa sur la détente. Malko crut pendant une seconde qu'il allait tirer et se prépara à recevoir la balle en pleine poitrine.

Puis, le canon s'abaissa imperceptiblement, Erivanian hésitait. Malko en profita pour le prendre par le bras gauche :

— Venez vite ! Ils sont en haut.

Cette fois, l'aveugle ne se débattit pas. Il demanda seulement d'une voix hésitante :

— Où est Basken ?

— Je ne sais pas, dit Malko, il a disparu.

— Mes lunettes ? Où sont mes lunettes ?

Comment dans un moment pareil pouvait-il se préoccuper de ses lunettes ? Malko les ramassa et les lui donna, en échange du pistolet.

Il entendit des craquements dans l'escalier et aperçut le jeune moustachu aux sourcils rapprochés qui s'apprêtait à descendre. Malko tira encore au jugé et il disparut.

En quelques bonds, ils eurent atteint la porte. Malko tourna la clef dans la serrure, l'ouvrit et poussa Aram Erivanian dehors. En se retournant, il vit le moustachu accroupi dans l'escalier, les ajustant avec un pistolet-mitrailleur. Heureusement Erivanian était déjà hors de son champ de tir. Ce qui le fit hésiter.

Prenant son pistolet à deux mains, Malko s'accorda la seconde nécessaire pour viser.

Le projectile de 225 partit à 600 mètres seconde, guidé par le long canon et pénétra juste dans l'œil droit du jeune Arménien.

Ce dernier poussa un cri bref, serra convulsivement son arme, pour une dernière rafale qui arrosa les murs et se tassa en arrière. L'autre tueur, qui s'apprêtait à descendre, s'aplatit sur la galerie. Malko entraîna l'aveugle sur le sentier. À mi-chemin de la grille, il se retourna. Il ne pouvait avancer très rapidement, à cause d'Aram Erivanian qui trébuchait presque à chaque pas.

Le second tueur venait de surgir de la maison, avec une

Kalachnikov. Malko tira encore une fois, l'autre recula à l'intérieur.

D'une bourrade, Malko expédia Aram Erivanian vers la grille.

— Courez ! cria-t-il. Tout droit !

Si seulement il avait gardé la grenade ! Se plaçant entre le tueur et l'Arménien aveugle, Malko tira en direction de la porte le reste de son chargeur, pour forcer son adversaire à s'abriter. Sa tactique réussit. Il pivota alors, pensant qu'Aram Erivanian avait déjà atteint la rue et son estomac se noua d'un coup : les bras étendus devant lui, l'aveugle tâtonnait le long du mur, à l'intérieur du jardin ! Perdu.

Malko poussa un juron, plongea la main dans sa poche pour prendre un autre chargeur. Sachant qu'il n'aurait pas le temps de s'en servir.

Presque au même moment, deux silhouettes en cuir noir surgirent à la grille. Les deux passagers habituels de la Yamaha. Malko aperçut des cheveux blonds qui dépassaient de sous un des casques et une silhouette nettement féminine.

Ayant son chargeur à la main, il se retourna vers la maison. Enhardi, le tireur à la Kalachnikov venait de sortir, s'apprêtant à rafaler Malko et Aram Erivanian.

Il y eut une série de détonations sèches, peu bruyantes, par rafales de deux.

« Blam-blam », « blam-blam », « blam-blam », « blam-blam ».

Malko se laissa tomber à terre, armant son pistolet et vit le tueur à la Kalachnikov d'abord reculer, puis tomber un genou à terre, enfin basculer sur le côté.

« Blam-blam », « blam-blam », « blam-blam ».

Les deux occupants de la Yamaha, les bras tendus devant eux, tiraient comme au stand, doublant chaque fois. Quatorze coups à eux deux ! Le tueur ne bougeait plus. Puis rapidement, ils baissèrent leurs armes et battirent en retraite. Malko entendit le grondement sourd de la puissante moto. Il courut jusqu'à la rue et aperçut la machine qui tournait le coin.

À quelques mètres de lui se trouvait le fourgon jaune qu'il avait déjà repéré devant chez Milena Bratic. Un homme était affalé au volant. Malko s'approcha, vit le pistolet-mitrailleur sur ses genoux et les deux trous dans sa tête.

— Où êtes-vous ? Où êtes-vous ? criait Aram Erivanian luttant avec les branches d'un sapin.

Malko revint vers l'aveugle, le guida vers la sortie, l'entraîna vers le bout de la rue. Les voisins avaient sûrement prévenu la Milicija...

L'intervention des deux motards avait été si brève qu'il avait l'impression d'avoir rêvé. Et pourtant, sans eux, il était mort, ainsi qu'Aram Erivanian.

La Zastava 128 de Milena Bratic surgit du virage et les écrasa

presque.

La jeune femme freina, se mit en travers et jaillit de sa voiture, échevelée, les yeux fous.

— Mais où étiez-vous ? explosa Malko. Nous avons failli être tués ! C'est un miracle si...

— La moto, fit Milena Bratic, sans l'écouter. Elle vient de me croiser.

— Ce sont eux qui nous ont sauvés, dit Malko. Filons vite. Dans cinq minutes, la Milicija sera là.

Ils montèrent dans la voiture et tandis que la Yougoslave s'éloignait à toute vitesse, Malko lui expliqua ce qui s'était passé.

— Mais, je croyais que...

— Nous tirerons cela au clair, dit Malko. Pour l'instant, il faut quitter Belgrade le plus vite possible. Je dois récupérer la voiture cet après-midi. Allons chez vous. Pourquoi avez-vous mis tant de temps ?

— Le garage, dit-elle. Beaucoup de gens étaient en panne.

La Zastava émergea dans Penezica-Krcuna et se mêla à la circulation. Malko se détendit un peu et se tourna vers Aram Erivanian.

— Pourquoi avoir tiré sur moi ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, bredouilla l'aveugle. J'ai cru que vous me trahissiez. Je n'en peux plus. Pardonnez-moi.

Il grelottait de fièvre, à nouveau son teint était gris. Milena lui dit tendrement quelques mots en arménien, lui sourit dans le rétroviseur.

— Basken a disparu, continua-t-elle en anglais. Ils l'ont probablement capturé et...

— Alors, il est mort, fit l'aveugle. Ils l'ont torturé jusqu'à ce qu'il parle et ils l'ont tué.

Il se tut puis ajouta :

— C'était un brave garçon...

— Vous croyez qu'ils vont encore nous attaquer ? demanda Milena.

— Je n'en sais rien, dit Malko. Plus vite nous serons partis, mieux cela vaudra.

Les Yougoslaves allaient finir par se réveiller. Trois morts de plus, cela faisait désordre dans une ville comme Belgrade... Et ce n'était pas Andrew Witkin qui les protégerait. Malko réalisa soudain que son cœur battait la chamade.

La réaction.

Maintenant, il fallait filer avant le prochain pépin !

* *

*

Natacha adressa un sourire dévastateur à Malko. Moulée dans une

jupe de cuir noir et un pull qui semblait tricoté sur elle, la taille étranglée par une large ceinture de cuir, maquillée comme la Reine de Saba, elle représentait le rêve impossible du stakhanoviste le plus méritant.

Sa tenue contrastait tellement avec celle des esclaves qui s'escrimaient autour des téléx que c'en était comique. Encore une injustice de classe...

Elle s'avança vers Malko, et annonça d'une voix sexy :

— La voiture... Il y a un petit problème...

Malko sentit une rage aveugle l'envahir ! Ce n'était pas possible.

— Quoi !

— Ne vous énervez pas, dit Natacha de sa voix douce. Ce n'est rien.

On pourra l'avoir dès demain...

Le cauchemar continuait.

— Pourquoi ? s'insurgea Malko. Il me l'avait promise pour aujourd'hui sans faute.

Natacha prit une expression désolée qui la rendit encore plus sexy.

— En révisant la voiture, Ratomir a découvert que le maître cylindre du frein était mort. Il le change. Il voudrait cinq cents dollars, si vous êtes d'accord...

Une clause de style...

— Et quand sera-t-elle prête ?

— Demain. Il va y travailler toute la nuit s'il le faut...

Refrain connu. Malko tira une liasse de billets de cent dollars et en compta cinq. Essayant de retrouver son calme.

— Il n'y aura plus de mauvaise surprise ?

Natacha prit les billets avec un sourire provocant.

— Pourquoi êtes-vous si pressé de quitter Belgrade ? Nous n'avons pas passé une mauvaise soirée, l'autre jour...

Elle se déhancha un peu, faisant crisser le cuir de sa jupe trop serrée. Le bureau était vide et le regard posé sur Malko en disait plus long que tous les discours.

— J'ai beaucoup de choses à faire, dit-il.

Natacha lui jeta un regard amusé.

— Je comprends... Moi aussi. Mais je vais bientôt à Vienne. Je descends toujours à l'hôtel *Sonnenberg*. Je vous donnerai le numéro demain, quand nous nous reverrons pour la voiture.

— À quelle heure ?

— Trois heures ici.

Elle s'approcha et l'embrassa sur la joue, très chastement, tandis que le ventre gainé de cuir noir s'appuyait un bref instant contre lui, envoyant un signal beaucoup moins sage.

Malko dégringola les deux étages sans attendre l'ascenseur. Comptant déjà les heures.

Et les pépins possibles...

Où était Tania Vertanian ?

Avait-il éliminé tous les hommes d'Hagopian ?

Les Services yougoslaves n'allaient-ils pas réagir ?

Il entra dans une cabine et appela Andrew Witkin. Encore quelques bonnes nouvelles à lui annoncer.

Dans le petit appartement, la tension était terrifiante. Milena avait fait des boulettes de viande très épicées auxquelles personne n'avait touché. Malko tentait en vain de s'intéresser à la télé où passait un vieux film américain. Assis dans un fauteuil, Aram Erivanian, bourré d'antibiotiques, les traits figés, respirant avec peine, ressemblait à une momie... Elko Krisantem s'était déjà installé à même un matelas posé à terre dans le couloir menant à la chambre de Milena.

Milena et Malko guettaient les moindres bruits venant de l'escalier. Tout était prêt pour le départ, mais chaque minute s'étirait comme du caoutchouc. La télé n'avait pas parlé du massacre de la rue Koste-Glavinica. Andrew Witkin n'avait pas eu d'échos non plus. Il prétendait n'avoir aucune idée sur la personnalité du couple de motards qui avaient sauvé Malko et l'aveugle. Il n'avait le choix qu'entre deux hypothèses : des gens travaillant pour Tania Vertanian ou le Mossad...

Avec des gestes lents et précautionneux, Aram Erivanian se leva. Aussitôt, Milena l'aida à gagner sa chambre. Elle réapparut une demi-heure plus tard.

— Je lui ai donné un calmant, dit-elle. J'espère qu'il va dormir. Il n'en peut plus.

— Avec un peu de chance, dit Malko, nous arriverons à Vienne demain dans la nuit. Et ce sera fini.

Le téléphone sonna et elle alla répondre. Raccrochant au bout de quelques instants.

— Il n'y avait personne, dit-elle. C'est déjà arrivé plusieurs fois, depuis que vous êtes là... Vivement que ce soit fini.

Depuis le début de la soirée, elle avait tué son angoisse au J & B. La bouteille terminée, elle fila à la cuisine d'où elle en ramena une autre, entamée celle-là, de sliboviz.

Elle vida son premier verre et enfonça une cassette dans la chaîne Akaï. Une musique tzigane rauque envahit la pièce, rythmée de coups de sifflet et de tambourins. On aurait cru entendre claquer les *nagaïkas*, les terribles fouets des cosaques au milieu de la steppe. Milena remplit de nouveau son verre et tendit le sien à Malko.

— Buvez avec moi !

— Pourquoi buvez-vous tellement ? demanda-t-il avec douceur.

Milena ne répondit pas immédiatement. Quand elle tourna la tête vers lui, il s'aperçut que ses yeux étaient presque vitreux. Un regard absent, perdu.

— Pour oublier l'époque où j'étais heureuse avec Aram, dit-elle. Malgré la tension, à Beyrouth, c'était merveilleux. Nous avons une grande maison. Aram m'avait envoyée à Paris pour la meubler à mon goût. J'ai dévalisé Romeo. Ça m'a coûté une fortune, mais c'était superbe !

Au moins une partie de l'argent des supporters de l'Asala avait été bien employée...

— Ce sont ces souvenirs qui vous bouleversent ?

— Bon, dit-elle. La face cachée du bonheur.

— Votre trahison ?

Une lueur de désespoir absolu traversa les immenses yeux noirs de Milena. Elle dit à voix basse :

— Alors, vous êtes au courant ?

Malko ne s'attendait pas à ce qu'elle craque aussi vite, sans se défendre. Il avait un peu honte de profiter de sa faiblesse passagère. Et, en même temps, il devait savoir. Si les accusations de Tania Vertanian étaient exactes, cela ajoutait un risque supplémentaire à tous ceux qu'il courait déjà... Et quel risque !

Le KGB...

Milena s'appuya soudain sur l'épaule de Malko et se mit à pleurer silencieusement.

— Qu'avez-vous fait réellement ? demanda Malko.

Elle tourna vers lui des yeux remplis de larmes. En état second, comme sous hypnose.

— Quand je vous aurai dit la vérité, vous ne voudrez même plus m'approcher, vous me mépriserez.

Malko lui adressa un sourire réconfortant.

— Qui sait ? Les gens ne sont jamais tout noirs ou tout blancs.

Milena dit soudain d'une voix pathétique :

— Sur la tête de ma mère, je vous jure que je l'ai toujours aimé. Et que je l'aime encore.

— Je vous crois, dit Malko. Je vous ai vus ensemble. Alors que s'est-il passé ?

— J'ai été lâche, bredouilla-t-elle.

Entre deux sanglots, elle lui confirma grosso modo les accusations de Tania Vertanian... Malko n'en croyait pas ses oreilles. Ainsi Andrew Witkin et la CIA s'étaient trompés sur Milena Bratic. Elle était bien un agent du KGB !

La jeune femme renifla, avala encore un peu de sliboviz et laissa tomber :

— Je suis une salope.

— Personne n'a le droit de vous juger. Et maintenant, ajouta-t-il, vous travaillez pour qui ? Pour les Soviétiques ou pour aider Erivanian ?

Milena sursauta et lança, pétrie de sincérité :

— Mais pour Aram, bien sûr !

— Vous n'avez plus de lien avec le KGB ?

Il arrivait à conserver un ton presque badin alors qu'il était glacé intérieurement.

Elle dit dans un souffle :

— C'est eux qui m'ont demandé de l'aider, pour qu'il ne soit pas tué à Beyrouth. Il n'est plus dangereux pour eux. Ils m'ont dit qu'ils voulaient me récompenser des services que je leur avais rendus.

Tous les clignotants se mirent instantanément au rouge dans le cerveau de Malko. Le KGB plein de reconnaissance, c'était un conte de fées. Ou Milena le menait en bateau, ou les Soviétiques la manipulaient. Ce qui n'était pas plus rassurant...

— C'est pour cela que vous ne craignez pas les Services yougoslaves ?

Milena hésita avant d'avouer :

— Oui, ils ne feraient rien qui puisse contrarier sérieusement le Grand Voisin.

Malko la poussa encore plus dans ses retranchements. Plaidant le faux pour savoir le vrai.

— Les gens d'Hagop Hagopian obéissent aux Soviétiques.

— Non, dit-elle, aux Iraniens.

Elle répondit à toutes les questions d'une voix atone, indiscutablement sincère. Elle prit son verre et le vida de nouveau. Malko la laissa faire. Il fallait qu'il sache tout. Sa vie en dépendait.

— Si les Soviétiques veulent sauver la vie d'Aram Erivanian, demanda-t-il, pourquoi ne pas avoir demandé aux Services yougoslaves de le protéger ?

Milena secoua la tête.

— Ils ne veulent pas se mêler de ces problèmes.

Malko était perplexe. Quelque chose ne collait pas. Il n'arrivait pas à définir quoi. Milena ajouta, d'une voix brisée :

— C'est la première fois que j'avoue tout cela. Vous ne pouvez pas savoir ce que je me sens mieux. (Puis, elle demanda humblement.) Je ne vous dégoûte pas ?

— Non. Mais pourquoi me le dire à moi ?

Elle ne répondit pas. Son regard devint encore plus fixe et brusquement, sa bouche remonta jusqu'à la sienne et l'envahit. Ce n'était plus le baiser lèvres fermées que Malko avait connu, mais un geste aussi passionné que la chanson tzigane qui sortait des haut-parleurs. Leurs dents s'entrechoquaient. Milena le mordit, ses ongles s'enfoncèrent dans sa nuque, elle semblait ne plus pouvoir arrêter son baiser.

Déchaînée d'un coup, elle bascula sur le canapé, l'entraînant avec elle, sans cesser de l'embrasser et son corps s'appuya au sien, agité d'une houle passionnée. Sa langue devenait folle dans sa bouche. Ses jambes s'ouvrirent et elle frotta son bassin, avec des secousses de plus en plus rapides. Sa main droite arracha les boutons de la chemise de Malko, atteignirent sa peau nue où ses ongles se plantèrent. Sa

respiration était saccadée, heurtée, comme si elle avait une crise d'asthme.

Malko subissait cette tornade, ses sens éveillés brutalement. La bouche de Milena se détacha soudain, tandis que son bassin tremblait contre lui. Elle le fixa d'un regard halluciné, trouble, humide, dit quelques mots de russe et gémit sur un ton déchirant :

— Mon Dieu, je jouis !

Elle avait crié, tout son corps secoué d'une tornade, comme si on y avait fait passer 100 000 volts... Puis elle demeura tétanisée, allongée sur lui, comme une morte, sa tête enfouie contre l'épaule de Malko.

Ce dernier n'osait plus bouger, étonné de la violence de cet orgasme qui lui devait si peu. Milena émergea de sa torpeur un peu plus tard. Très doucement, elle embrassa les lèvres de Malko, et dit à voix basse :

— Je pensais que cela ne m'arriverait plus jamais... Plus jamais.

— Pourquoi ?

— À cause d'Aram. Avec lui, j'avais tellement honte au fond de moi-même que je n'éprouvais plus de plaisir.

— Et les autres hommes ?

— Je ne pouvais pas.

— Et pourquoi avec moi ?

La musique tzigane continuait avec ses accents rauques et langoureux. Milena dit, tout près de son oreille :

— Peut-être parce que vous avez risqué votre vie à cause de lui. Ou peut-être parce que je vous ai dit la vérité. J'ai été comme libérée. Je ne sais pas vraiment. Tout à l'heure, j'ai senti comme un grand feu qui m'embrasait. J'ai eu peur que cela retombe. Mais non... Si vous saviez ce que je ressens... Je revis. Grâce à vous...

— Je n'ai rien fait remarqua Malko.

— Oh si !

Elle sembla enfin remarquer son érection. Elle passa dessus des doigts légers, tendrement et dit à voix basse :

— Attendez ! Restez là. Je suis laide, j'ai pleuré, je me sens sale. Vous avez droit à autre chose. Laissez-moi me faire belle pour vous. Cela me fera tellement plaisir.

Elle se leva, retourna la cassette sur l'Akaï, lui versa un verre de sliboviz et disparut dans la salle de bains. Malko commençait à mieux comprendre Milena Bratic, mais il ne voyait toujours pas le jeu du KGB dans cette histoire tortueuse. Milena avait été manipulée, mais dans quel but ?

* *

*

Il avait presque terminé son verre quand Milena se glissa dans la pièce à nouveau. Avant même qu'elle ne s'approche du canapé, Malko put sentir son parfum, une senteur d'Orient, lourde et aphrodisiaque.

Il ne l'avait jamais vue ainsi. Ses yeux et sa bouche trop grands étaient maquillés avec soin, ses cheveux torsadés sur la nuque en un lourd chignon qui la faisait ressembler à une Tzigane. Elle dégageait une sensualité à fleur de peau, accentuée par la façon dont elle s'était habillée : un chemisier de soie blanche plein de dentelles, échancré carré, très bas sur sa poitrine, une large jupe noire de velours très serrée à la taille.

— Je vous plais ? demanda-t-elle à voix basse.

Il y avait une certaine fragilité dans ses yeux noirs qui démentait le maquillage et l'attitude provocante.

Pour toute réponse, Malko l'attira par la nuque. Docilement, elle posa sa bouche peinte sur la poitrine nue, et sa langue courut sur lui, comme un petit serpent agile. Puis ses mains s'activèrent, trouvant son sexe, le massant, l'agaçant. Tant et si bien que Malko eut envie de sa bouche. Il pesa sur sa nuque. Mais Milena se déroba.

— Je n'ai jamais fait cela à un homme, dit-elle, je ne peux pas.

Elle le regarda avec une tendresse moqueuse et ajouta :

— D'ailleurs, vous n'en avez pas besoin.

Il voulut l'attirer, mais elle se déroba.

— Attends, d'abord, je vais danser pour toi.

Elle commença à virevolter en accompagnant d'une voix rauque la chanson tzigane. Sa longue jupe noire tournoyait, révélant la peau blanche de ses cuisses et l'ombre de son sexe.

La tension qui avait régné plus tôt dans la journée était revenue, mais dans un autre registre... Malko se sentait pris par ce jeu et ne rêvait plus que de lui faire l'amour. Plusieurs fois, elle l'esquiva, puis finalement, lui fit face, appuyée à un mur.

— Maintenant, prenez-moi. Là, comme ça. Servez-vous de moi.

Malko était déjà contre elle. Il releva la longue jupe de velours, trouva le sexe brûlant que rien ne protégeait et d'une poussée, s'y enfonça, la clouant au mur.

Sensation fabuleuse. Milena Bratic poussa un soupir, ses ongles griffèrent sa nuque et son bassin alla au-devant de lui.

— Oui ! Oui ! dit-elle. Plus fort.

Leur position ne lui permettait pas de la prendre comme il le voulait. Il la porta sur le canapé, retroussa sa jupe de velours noir jusqu'à la taille et se mit à la marteler de toute la force de son désir. Milena cria, écartelée, griffa Malko comme un fauve.

À la houle de son bassin, il pouvait sentir son plaisir monter en même temps que le sien. Il la pilonna encore plus furieusement, sans souci des cris qui pouvaient réveiller Krisantem ou Aram Erivanian.

Accrochée à lui comme une noyée, Milena lui mordit la lèvre inférieure au moment où il se déversait en elle. Mais ses hanches avaient cessé de bouger, comme frappées d'une paralysie soudaine.

Émergeant de son nirvana, Malko croisa son regard et y lut une détresse affreuse. Elle détourna la tête pour qu'il ne voie pas ses larmes. La chanson tzigane se terminait sur un sanglot de violon. Milena murmura :

— C'était merveilleux.

Il était certain qu'elle n'avait pas joui. L'embellie, dans sa tête, avait été de courte durée. De nouveau, les fantômes de son passé la bloquaient. Elle se leva et disparut dans la salle de bains. Malko écouta le silence. Apparemment, leur coup de passion n'avait réveillé personne. Peut-être la présence d'Aram Erivanian avait-elle inhibé Milena Bratic ?

Celle-ci réapparut, le visage lisse et les yeux tristes, le chignon défait.

— Vous allez dormir sur le divan, dit-elle. Moi je vais m'allonger sur le tapis. C'est bon pour le dos...

Il dut se battre pour l'installer sur le divan et se caler dans le vieux fauteuil en face de la télévision. Il n'avait pas sommeil, passant au crible les aveux de Milena. N'arrivant pas à comprendre le rôle du KGB. La Yougoslave semblait sincère, même si elle avait des arrière-pensées sur les Soviétiques. Une chose intriguait Malko par-dessus tout : si le KGB avait voulu attirer Aram à Belgrade pour le liquider, comme le prétendait Tania Vertanian, pourquoi ne l'avaient-ils pas déjà fait ?

Les agents soviétiques pullulaient en Yougoslavie, pays « ami ». Évidemment, ils avaient pu se reposer sur les tueurs d'Hagopian. Malko connaissait cependant trop bien les Russes pour croire qu'ils n'aient pas eu un plan de secours. Si c'était le cas, quelque chose allait se produire avant leur départ de Belgrade...

Milena bougea en dormant et poussa un cri léger. Vaincu par la fatigue et la tension nerveuse, Malko sombra enfin dans le sommeil.

* *

*

Un jour sale éclairait la chambre et Malko avait l'impression d'avoir une râpe à fromage dans la gorge ! La sliboviz...

Le canapé était vide.

Milena émergea de la salle de bains, habillée, maquillée, le chignon austère. La sensualité à fleur de peau qui avait jeté Malko vers elle gommée, effacée.

Elko Krisantem apparut à son tour, pas vraiment frais.

— Je vais faire du café, annonça Malko.

— Erivanian dort encore, dit Krisantem.

Il n'arrivait pas à dire « monsieur » en parlant d'un Arménien.

Malko s'étira. Pensant aux longues heures à tuer avant d'aller récupérer la Mercedes.

Et à tout ce qui pouvait se produire...

* *

*

La somptueuse Natacha, installée derrière sa machine, était transformée en femme-tronc. Elle adressa à Malko son habituel sourire à damner un apparatchik et lui désigna un divan encombré de piles de vieux journaux.

— Asseyez-vous, je viens !

Il s'installa, la gorge nouée par l'angoisse. Il arrivait au dernier obstacle du steeple-chase... Rien de fâcheux ne s'était produit depuis le matin. Il était passé à *l'Intercontinental* prendre ses affaires et les ramener chez Milena où les trois autres attendaient qu'il vienne les chercher pour prendre la route de Zagreb.

Tania Vertanian n'avait plus donné signe de vie. Ainsi que les motards et les tueurs d'Hagopian, s'il en restait, ce que Malko ne croyait pas. À la façon d'un théâtre d'ombre qui se dissout dans la lumière.

Natacha acheva son texte et plongea la main dans un tiroir, ressortant une liasse de documents.

— Voilà les papiers de la Mercedes, dit-elle.

— Elle est prête ? demanda Malko, ne voulant pas y croire.

— Bien sûr, dit-elle. Vous avez l'argent ? Parce que Ratomir ne fait pas crédit...

— Je l'ai.

Quand elle se leva, Malko crut avoir une attaque. Le bas de son corps était moulé par un pantalon en lastex doré qui tranchait sur le pull en fin cachemire noir soulignant ses seins pointus. Elle observa Malko, un peu déhanchée, certaine de l'effet qu'elle provoquait. Sulfureuse salope slave... Les longues bottes noires ajoutaient une note sexuelle ambiguë.

— Allons-y ! soupira-t-elle avec une moue qui pouvait signifier n'importe quoi.

Malko l'aida à s'emmitoufler dans son vison.

La R5 était toujours sur le trottoir.

— On ne vous l'enlève jamais ? demanda Malko.

— Jamais, dit Natacha, je dois avoir de la chance.

Elle mit la radio et ne dit plus grand-chose tandis qu'ils filaient

hors de la ville. Nettement plus réservée que les autres fois...

La Mercedes 220 était *garée* à l'entrée du cimetière de voitures, lavée, munie de pneus neufs. Malko fit tourner le moteur sous l'œil indifférent de Ratomir. Puis il lui tendit l'enveloppe contenant les huit mille dollars. Le Yougo s'installa sur le siège arrière pour les compter tandis que Natacha fumait une cigarette. Lorsque ce fut fini, il serra la main de Malko avec un grand sourire et alla s'occuper de ses autres clients.

— Je vous laisse ? demanda Natacha.

— Tout va bien, dit Malko. Merci. Voilà vos mille dollars.

Elle prit l'enveloppe sans commentaire.

— J'ai été contente de vous connaître, dit-elle.

Une partie des dollars de Ratomir devait bien lui revenir... Elle s'approcha et l'embrassa rapidement.

— Que Dieu vous garde, murmura-t-elle.

Malko la vit reprendre l'autoroute en direction de Belgrade. Elle n'avait plus parlé de lui donner son téléphone à Vienne. Les femmes étaient bien changeantes.

Enfin, il avait la Mercedes et c'était le principal. Il ne restait plus qu'à retourner en ville chercher Aram Erivanian et à prendre la route pour de bon.

* *

*

L'autoroute pour Zagreb filait tout droit entre les courbes sinueuses du Danube et de la Sava, dans un paysage monotone et plat.

Un panneau surgit indiquant « Autoput Bratstvo-Jedinstvo(11) ». Le premier poste de péage de l'autoroute. Ils se trouvaient donc à trente kilomètres de Belgrade. Il avisa une cabine téléphonique et s'arrêta devant.

Andrew Witkin décrocha tout de suite.

— Nous sommes partis, annonça Malko. Rien de nouveau ?

— Non, dit l'Américain. *Good luck*. Dès que vous êtes de l'autre côté, appelez.

Malko franchit le péage et appuya sur l'accélérateur. La vieille Mercedes tenait un honorable 130, sans trop de bruits inquiétants...

À l'arrière, Milena avait posé sa main sur celle d'Aram Erivanian. Elko demeurait en éveil, surveillant tous les véhicules qui les suivaient ou les doublaient, son Astra sur les genoux.

Puis, à cent kilomètres de Belgrade, la belle autoroute fit place à une route à quatre voies beaucoup plus dangereuse. La nuit tombait. Ébloui par les camions, Malko dut ralentir.

Cependant chaque tour de roue l'éloignait de Belgrade et le

rapprochait de l'Autriche. Ce qui le refit penser à Tania Vertanian. Ou était-elle passée ? C'est en partie à cause d'elle qu'il avait choisi de passer par le tunnel de Loibl, ce qui n'était pas la route directe pour Vienne, au lieu de prendre par Maribor. Un détour de cent kilomètres.

Il entendit des chuchotements à l'arrière et Milena Bratic se pencha vers lui.

— Aram dit qu'il n'oubliera jamais ce que vous avez fait.

* *

*

Le brouillard était tombé d'un coup. Juste avant Zagreb, Malko avait dû ralentir considérablement.

Milena et Aram Erivanian somnolaient, sans souci des secousses. Ils avaient traversé Zagreb depuis un moment et Malko regrettait de ne pas s'y être arrêté. Il avait encore 35 kilomètres de route sinueuse avant Ljubljana et il n'y voyait pratiquement plus.

Une ombre surgit du brouillard et il donna un brutal coup de volant. Un camion arrêté, sans feux de position. Ce serait trop bête de se tuer ainsi, après avoir échappé à la danse macabre de Belgrade. Un peu plus tard, les phares éclairèrent un panneau : Ljubljana, 10 kilomètres.

Milena, réveillée par le coup de volant, réalisa la situation et lui lança :

— On ne peut pas continuer ainsi. Je connais un hôtel, le *Slon*, dans Titova, la rue principale.

Des clapiers de béton noyés de brouillard commençaient à défiler des deux côtés de la route. Il arriva dans le centre et aperçut l'enseigne du *Slon*, un grand hôtel vieillot. Malko s'arrêta devant et Milena partit se renseigner.

— Ils ont de la place, annonça-t-elle en revenant.

Le hall semblait avoir cent ans. On leur donna trois chambres au même étage. Milena monta accompagner Aram Erivanian, épuisé, tandis qu'Elko Krisantem s'occupait des bagages. Quand il rentra dans le hall, il semblait soucieux.

— Vous avez vu quelque chose ? demanda Malko.

— Oui, dit le Turc. Une voiture qui vient juste d'arriver. Elle est garée devant l'hôtel. Elle a une plaque de Belgrade.

Malko d'abord, ne s'affola pas. Il n'était pas le seul à parcourir les routes yougoslaves.

— Montrez-moi cette voiture, dit-il à Elko Krisantem.

Ils ressortirent dans Titova Cesta. Des véhicules étaient garés en épi devant le *Slon*. Elko le mena jusqu'à une Skoda orange turbo.

— Combien étaient-ils ?

— Je n'en ai vu qu'un, dit Krisantem, mais il y en a peut-être d'autres.

Dans un pays socialiste, cela ne pouvait pas être un représentant. Mais il s'agissait peut-être d'une coïncidence, quelqu'un stoppé comme eux par le brouillard, obligé de coucher, à Ljubljana.

Malko rentra et prit l'ascenseur. Il frappa à la porte de Milena Bratic. La jeune femme entrouvrit. Malko aperçut l'aveugle étendu sur le lit. Elle l'interrogea du regard.

— Venez, dit Malko.

Ils s'éloignèrent dans le couloir et il la mit au courant.

— C'est sans doute le SDB, hasarda-t-elle. Ils veulent s'assurer que tout se passe bien et ils nous lâcheront à la frontière. Il y a eu encore deux coups de fil blancs ce matin, pendant que vous étiez parti.

— On verra demain matin, dit Malko.

Il gagna sa chambre. Trop excité pour dormir, il resta les yeux ouverts dans l'obscurité. Quel piège lui tendait-on encore ? Il finit par basculer dans un sommeil agité.

* *

*

Les trams brinquebalants qui se succédaient dans Titova Cesta surgissaient du brouillard comme des vaisseaux fantômes. Malko installé à la cafétéria donnant sur Titova achevait de mâcher un bout de pain caoutchouteux quand Elko Krisantem le rejoignit.

— Il n'y avait qu'un seul homme dans la Skoda, dit-il, je viens de le voir.

— Il est parti ?

— Oui.

Donc, c'était une fausse alerte... Du coup, Malko trouva le café presque buvable. Milena et Aram Erivanian descendirent à leur tour. Malko la trouva particulièrement belle, sa bouche immense dessinée au pinceau, moulée dans un ensemble de laine grise très ajusté avec

une jupe longue. Il en éprouva un coup de chaleur au creux du ventre. Mise au courant, elle eut un sourire soulagé.

Aram Erivanian, droit comme un I, semblait ailleurs, protégé par ses lunettes noires. Milena ouvrit la veste de son ensemble et Malko aperçut un chemisier de soie noir et rouge sous lequel dansait librement sa poitrine. Milena voulait peut-être tenter une autre fois de vaincre ses blocages. Ce n'était pas pour l'aveugle qu'elle s'était parée ainsi...

— Nous partons, dit-il.

Elko Krisantem attendait à côté de la Mercedes. Il eut du mal à se dégager de la circulation intense de Titova. Les premiers rayons de soleil laissaient deviner la vieille citadelle dominant Ljubljana lorsqu'il atteignit l'embranchement de l'avenue Celovska menant à la route de Jesenice.

Soudain, juste avant de tourner à gauche, Malko aperçut débouchant d'une station d'essence une voiture orange qui se plaça derrière eux. Une Skoda turbo.

Son poulx grimpa brutalement.

— Milena ! dit-il. La voiture est là !

De nouveau l'angoisse. Aram Erivanian se pencha vers lui, comme s'il pouvait voir.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il d'un ton angoissé.

Milena se mit à lui parler arménien, observant la voiture.

Malko avait ralenti, déclenchant l'espoir vite déçu des multiples auto-stoppeurs des deux sexes postés au bord de la route. Il n'y avait qu'un seul homme à bord qu'on distinguait mal à travers le pare-brise sale.

— Je suis presque sûre que c'est le SDB, dit Milena. Il ne se cache même pas. S'il avait voulu nous créer des problèmes, il pouvait demander l'intervention de la Milicija à Ljubljana. Il va probablement nous suivre jusqu'à la frontière.

— Souhaitons que vous ayez raison, dit Malko.

Ils passèrent Kranj, la Skoda orange toujours accrochée à eux. Ils avaient fini par s'y habituer. Encore quarante kilomètres jusqu'à la frontière. Et soudain, à la sortie de la ville, Malko aperçut un grand panneau en lettres rouges, en serbe, en allemand, en italien et en anglais.

« Attention, tunnel de Loibl fermé ».

Le panneau surmontait un bureau de tourisme. Il stoppa et alla se renseigner. L'employée fut formelle.

— Il y a eu des éboulements. Depuis trois jours. Passez par Maribor et Spielfeld.

Il ne pouvait rien contre le mauvais temps. Il était donc obligé de repasser par Ljubljana. Ensuite, il lui resterait cent quarante

kilomètres... Demi-tour. La Skoda orange attendit un peu et en fit autant.

Agacé, Malko décida de la semer. Le ciel s'était dégagé et il faisait un temps splendide. Systématiquement, il commença à jouer à saute-mouton avec les camions, poussant le moteur à fond dans les lignes droites. La vieille Mercedes vibrait comme un marteau-piqueur.

En vitesse pure, la Skoda n'avait pas de mal à le suivre, mais son conducteur semblait moins audacieux que Malko avec les camions.

Peu à peu, la tache orange derrière eux diminuait.

Il fila à travers la banlieue de Ljubljana, retrouvant la route de Maribor et une section d'autoroute qui lui permit de prendre un peu d'avance, la Skoda étant bloquée par des camions. Le paysage se modifiait, envahi par les vignes de Slovénie. Lorsqu'ils entrèrent dans Maribor, la Skoda orange n'était plus à vue. Milena se pencha vers Malko.

— Que faisons-nous, après la frontière ?

— Dès que nous sommes en Autriche, je téléphone à l'ambassade US.

La main de Milena se posa sur le dossier du siège de Malko et ses doigts remontèrent, caressant légèrement sa nuque. Son séjour à Vienne risquait de lui réserver d'agréables surprises. En attendant, il se traînait à vingt à l'heure dans les rues tristes de Maribor.

* *

*

— Voilà la frontière !

La route descendait en lacets entre les vignes, des piétons se hâtaient sur le bas-côté, chargés de paquets, et le cimetière dominant la droite de la route semblait presque gai sous le soleil. Malko se retourna vers Aram Erivanian.

— Nous sommes presque arrivés...

— Je sais, fit l'aveugle d'une voix sans timbre.

On aurait dit qu'il s'en moquait.

Malko ralentit, mêlé aux camions et aux voitures faisant la queue pour franchir la douane et la police. Cela allait relativement vite. Entre les deux postes frontières, il y avait un no man's land rempli de banques, de boutiques et de restaurants. De l'autre côté, c'était l'Autriche. Il se sentit à nouveau l'estomac contracté... Pourvu que tout se passe bien.

Un quart d'heure plus tard, ils n'étaient plus qu'à trois voitures de la guérite où on tendait les passeports à un milicien en bleu. Quelques mètres plus loin, les douaniers vérifiaient les coffres au hasard. Le tour de Malko arriva : il tendit les quatre passeports, dont celui libanais,

d'Aram Erivanian. Pendant d'interminables secondes, le milicien feuilleta les pages, s'attardant à celui de Milena Bratic.

Il referma enfin les documents et les tendit à Malko.

— *Gute fahrt !*

Malko l'aurait embrassé !

Au moment où il démarrait, il vit soudain une voiture remonter lentement la file des autres en attente. Son cœur faillit s'arrêter : c'était la Skoda orange.

Malko appuyait déjà sur l'accélérateur, prêt à brûler le barrage de la douane, lorsque le conducteur de la Skoda orange stoppa en face d'un milicien et lui présenta une carte par la glace ouverte. L'autre lui fit aussitôt signe de passer.

— C'est bien le SDB ! murmura Milena. Mais qu'est-ce...

Un douanier yougoslave se planta soudain en face de la Mercedes. Malko ne pouvait plus avancer sans l'écraser.

Le piège.

La Skoda le doubla sur sa gauche et le conducteur s'arrêta en face de l'autre douanier. Bref échange de paroles et de nouveau, on lui fit signe de passer. Malko le vit s'engouffrer dans la zone autrichienne et stopper en face du bâtiment des douanes.

Le douanier yougoslave tendit la main.

— *Dokumenten, bitte ?*

Il regarda attentivement les papiers de la voiture, semblant étonné d'y voir le nom de Malko. Les Autrichiens achetant rarement des voitures en Yougoslavie...

— Pourquoi avez-vous acheté cette voiture ? demanda-t-il.

— J'ai eu un accident, expliqua Malko, il fallait que je revienne par la route...

L'autre rendit les papiers sans un mot. Sans même lui demander d'ouvrir le coffre. Malko parcourut quelques mètres : ils étaient en Autriche.

Lorsqu'ils arrivèrent à la douane autrichienne, la Skoda avait de nouveau disparu !

Eux-mêmes passèrent les formalités en quelques secondes avec deux douaniers qui s'intéressèrent plus à la bouche de Milena Bratic qu'au contenu de la voiture.

La Yougoslave lui jeta, extasiée :

— Ça y est ! Nous sommes en Autriche !

Dans quelques heures, il serait à Vienne. Soudain, une voiture surgit sur sa gauche, le doubla avec un grand coup de klaxon, se rabattit brutalement et stoppa en travers de la chaussée.

Malko n'eut d'autre ressource que de s'arrêter pile pour ne pas s'écraser dessus.

Une portière s'ouvrit. Il vit deux longues jambes, des escarpins gris,

une jupe et enfin une femme jaillit de la voiture. Elle s'avança d'un pas rapide vers eux. Déjà Krisantem récupérait l'Astra sous la banquette. Malko l'arrêta.

C'était Tania Vertanian, dans un strict tailleur gris, les cheveux tirés.

Deux hommes descendirent à sa suite. Bruns, costauds, les mains dans les poches de leur imperméable. Nettement menaçants. Ils se placèrent devant le capot de la Mercedes, l'empêchant de redémarrer. Tania Vertanian, arrivée à la portière arrière, l'ouvrit et se pencha à l'intérieur. Ses yeux ressemblaient à deux morceaux de cobalt. Son regard effleura à peine Milena Bratic et elle posa la main sur celle d'Aram Erivanian.

— Bonjour, dit-elle, c'est Tania...

Elle continua en arménien. Milena Bratic était devenue grise.

D'un regard, elle quêtait l'aide de Malko. Ce dernier, stupéfait, se retourna vers Tania Vertanian.

— D'où sortez-vous ? demanda-t-il. Que signifie cette interception ? Nous sommes en Autriche et...

L'Arménienne interrompit sa conversation pour lui lancer avec un sourire charmeur :

— Je vous avais dit que je voulais m'entretenir avec mon oncle Aram. C'est ce que je fais.

Elle recommença à parler d'une voix pressante. La tension était insupportable. Tout à coup, Milena Bratic sursauta et cria :

— C'est faux, c'est un mensonge !

— Tais-toi salope ! lança sèchement Tania Vertanian. Va le dire à tes maîtres russes.

Milena éclata soudain en sanglots, la tête dans ses mains, gémissant à l'adresse d'Aram Erivanian sur un ton pleurnichard. Puis, tout d'un coup, elle se redressa et envoya à toute volée son poing vers le visage de Tania !

Celle-ci, frappée à la tempe, recula et se heurta au montant de la portière avec un cri de douleur. Comme un serpent, elle replongea immédiatement à l'intérieur de la voiture. Cette fois, serrant dans sa main droite un petit pistolet automatique qu'elle enfonça dans le cou de Milena Bratic.

— Sors d'ici, ordure ! gronda-t-elle. Ou je te tue.

Les voitures continuaient à défiler autour d'eux. Malko saisit le poignet de l'Arménienne et détourna l'arme.

— Assez, dit-il. Milena est avec moi. Que voulez-vous ?

— Parler tranquillement avec Aram.

— C'est ce que vous faites.

— Pas ici.

— Mr Erivanian est sous ma protection, dit Malko. Je n'ai pas à

obéir à vos ordres.

— C'est lui qui le désire, affirma-t-elle.

— C'est faux, glapit aussitôt Milena, elle lui ment, elle le menace, elle lui dit que vous allez le livrer aux Israéliens...

— Tais-toi, salope ! gronda Tania.

Les deux femmes étaient prêtes à se battre. Malko se tourna vers l'Arménien.

— Mr Erivanian, est-il exact que vous désiriez vous entretenir avec cette femme ailleurs qu'ici ?

L'aveugle ne répondit pas tout de suite, la tête penchée en avant, comme s'il somnolait.

— Je crois que oui..., dit-il. Je pense...

L'œil de Tania étincela. Arrachant son poignet à l'étreinte de Malko, elle braqua cette fois le pistolet sur le front de l'aveugle.

— Souvenez-vous de ce que je vous ai dit à Belgrade. Je préfère le voir mort qu'entre certaines mains...

Étant donné son état d'excitation, elle était capable de tout. Malko se dit qu'il valait mieux temporiser.

— Très bien, dit-il, arrêtons-nous un moment. Mais il n'est pas question que vous obteniez quoi que ce soit par la contrainte. Souvenez-vous que je suis dans mon pays et que nous ne sommes pas seuls...

— D'accord, dit Tania. Nous allons au Schloss Spielfeld chez des amis. Dites à cette traînée de se pousser. Je monte avec vous.

Elle fit le tour de la voiture, lança quelque chose à ses deux complices qui remontèrent dans la leur et prit place à la gauche de l'aveugle. Le sang s'était retiré du visage de Milena Bratic qui ne disait plus un mot. Malko se félicita d'être armé. Cette histoire risquait de se terminer très mal. Comment tes avait-elle retrouvés ?

L'autre véhicule démarra et Malko le suivit.

— À gauche, intima Tania Vertanian.

Ils coupèrent la route pour s'engager dans un petit chemin passant sous le pont d'une voie de chemin de fer et filant à travers les vignes vallonnées. Un peu de neige les recouvrait. Au bout de quelques minutes, Malko distingua un vieux château juché au sommet d'une colline.

— C'est là, annonça Tania Vertanian.

Au même moment, Malko vit surgir dans le rétroviseur la Skoda orange.

Que signifiait cette surveillance continuant en territoire autrichien ? Si la théorie de la Yougoslave était exacte, l'homme du SDB chargé de s'assurer que tout se passait bien aurait dû rebrousser chemin après la frontière. Pourquoi les suivait-il ?

Tania Vertanian ne s'était aperçue de rien. Ils s'engagèrent dans le

raidillon menant au portail du « Schloss ». De près, ce n'était pas gai. La bâtisse tombait en ruine, le crépi s'en allait par plaques, plusieurs fenêtres étaient condamnées, la toiture en tuiles sombres comportait de larges trous et le jardin était visiblement abandonné depuis des années. Pourtant cela avait dû être un coquet petit château, dominant la vallée et le village de Spielfeld. Comme Liezen dominait le sien.

Les deux voitures tournèrent à gauche, pénétrant dans une cour qui évoquait plus une ferme qu'une gentilhommière... un vrai cloaque. Des carcasses de voitures, un tas de fumier, des détritux divers, des poubelles en plastique, une minuscule chapelle fermée et des galeries extérieures en bois à la peinture écaillée. Deux autres voitures se trouvaient dans la cour. Une antique Volkswagen et une Opel en triste état. Du linge pendait à une fenêtre. Malko stoppa et descendit. Le sol de la cour était boueux et glissant à souhait.

Tandis que les deux voitures se vidaient, il aperçut, passant lentement devant le portail, la Skoda orange. Toujours un seul homme à bord, ce qui était plutôt rassurant... Elle continua, montant un chemin menant à une petite église entourée de quelques maisons. Elko Krisantem s'était approché, prêt à tout. Malko se pencha discrètement sur lui.

— Elko, vous avez vu la voiture orange ?

— Oui, dit-il.

— Allez donc observer ce que fait son conducteur, suggéra Malko.

— Mais vous ?

L'idée de laisser son maître avec tous ces Arméniens le traumatisait.

— Rien ne m'arrivera, dit Malko. Ensuite, téléphonez à Vienne au numéro habituel. Qu'ils sachent que nous sommes ici.

Elko s'éloigna vers le portail.

— Où va-t-il ? jeta Tania Vertanian.

— Téléphoner, dit Malko.

Elle ne protesta pas.

— Suivez-moi ! lança Tania Vertanian.

Ils partirent à la queue leu leu, pataugeant dans la boue de la cour. Tania ouvrit la marche, tenant par le bras Aram Erivanian, Milena s'était rapprochée de Malko. Un escalier de pierre aux marches usées s'ouvrait près de l'entrée, desservant les trois étages de l'aile principale. Ils s'y engagèrent.

À chaque palier, il y avait plusieurs boîtes aux lettres. Le Schloss était en co-propriété. Enfin, ils atteignirent la galerie extérieure du troisième. Malko se retourna et, de cette position élevée, examina la campagne autour d'eux.

Pas trace de Krisantem. Mais sur une petite route traversant les vignes, il aperçut une moto.

Son cœur battit plus vite. Il était trop loin pour identifier les deux personnes qui se trouvaient dessus. Cependant, son instinct lui disait qu'il s'agissait des deux motards qui lui avaient sauvé la vie à Belgrade.

Décidément, tout le monde était au rendez-vous.

CHAPITRE XVII

Un homme attendait devant la dernière porte desservie par la galerie extérieure. Petit, gros, la peau basanée, avec des cheveux gris abondants. Il s'effaça pour laisser entrer le groupe dans un appartement vieillot, aux murs bordeaux, encombré d'imposants meubles en bois sombre, au sol recouvert de magnifiques tapis. Luxe inattendu. Tania guida l'aveugle jusqu'à un fauteuil de velours vert et l'y installa.

Milena Bratic était restée près de la porte, comme prête à s'enfuir.

Les deux gardes du corps de Tania prirent position au fond de la pièce, silencieux comme des statues. L'Arménienne fit face à Malko, appuyée à la table, une lueur de triomphe dans ses yeux bleus.

— Vous voyez que nous nous sommes retrouvés ! lança-t-elle.

— Comment avez-vous fait ?

— J'ai surveillé votre départ de Belgrade...

— Les téléphones, c'était vous ?

— Oui.

— Vous nous avez suivis avec une Skoda orange ensuite ?

— Non. Mais pour Vienne, il y a seulement deux routes. Le tunnel de Loibl qui est en ce moment fermé et Maribor...

— Que voulez-vous ? dit Malko.

— D'abord, dit Tania, nous débarrasser de celle-là.

Sa main pointait vers Milena Bratic qui lui adressa un regard chargé de haine.

— De quel droit parlez-vous ainsi ? gronda-t-elle. Sans moi, Aram serait toujours à Beyrouth, ou mort.

Tania Vertanian fit un pas vers elle.

— Saleté ! C'est vous qui travaillez pour le KGB, pas moi. Vous avez déjà failli le faire tuer. Maintenant, ils vous ont confié le travail une seconde fois.

Milena se précipita, griffes en avant.

— menteuse !

Malko s'interposa entre les deux panthères.

— J'ignore ce que Milena a fait auparavant, dit-il, mais c'est en partie grâce à elle que j'ai pu sortir Mr Erivanian de Yougoslavie. Les Services yougoslaves étaient au courant, ils ne s'y sont pas opposés.

Tania Vertanian avança, les yeux flamboyant de rage.

— Les Yougoslaves travaillent la main dans la main avec le KGB, au plus haut niveau, même s'ils font semblant du contraire. Et le KGB veut la peau d'Aram Erivanian.

Silence. Un des deux gorilles fumait, presque en cachette. Le

propriétaire des lieux avait disparu.

— Dans ce cas, dit Malko, pourquoi le KGB ne nous a-t-il pas empêché de sortir de Yougoslavie ? Dans quelques heures, Mr Erivanian sera sous la protection de la CIA.

Tania demeura silencieuse plusieurs secondes avant d'avouer d'une voix pleine de dépit :

— Je n'en sais rien. Mais je trouverai.

— Elle dit n'importe quoi, cracha Milena. Cette comédie a assez duré. Aram, viens, nous partons.

L'aveugle esquissa le geste de se lever mais aussitôt Tania Vertanian lui lança un flot de paroles en arménien et il s'immobilisa avec une nouvelle quinte de toux.

Malko grillait de savoir ce qu'Elko Krisantem avait pu trouver, mais ne voulait pas quitter Aram Erivanian dont l'attitude ambiguë ne lui facilitait pas la tâche. Ce dernier laissa tomber quelques mots dans sa langue.

Tania se tourna vers Malko.

— Il dit qu'il ne veut pas aller chez les Israéliens... Il veut demeurer en Autriche.

Malko s'approcha de l'aveugle.

— Mr Erivanian, dit-il. J'ai pour mission de vous emmener à Vienne et de vous y installer sous la protection de la CIA et de la police viennoise.

Tania lui lança :

— Nous veillerons sur lui.

— Si vous voulez, fit Malko. Maintenant, nous allons reprendre la route.

— Pas avant que cette salope n'ait repassé la frontière, cracha Tania. Elle travaille pour les Russes. Vous devez vous en débarrasser. Elle va manigancer quelque chose...

— Je ne peux pas la forcer à repartir en Yougoslavie, remarqua Malko.

Milena Bratic riposta d'une voix tremblante de rage.

— Elle ne vous dit pas pour qui elle travaille, cette traînée ! C'est une pute. Elle a...

Tania s'était jetée en avant. Le choc des deux femmes fut affreux. Elles cherchaient mutuellement à se crever les yeux. Tania envoya un coup de poing dans le sein gauche de la Yougoslave qui hurla. Malko et un des gardes du corps parvinrent à les séparer, haletantes, étincelantes de haine... crachant des injures abominables...

Pris entre ces deux furies, Aram Erivanian, malade, semblait dépassé par les événements. Malko se dit que Tania était parfaitement capable d'abattre Milena sur place. Il fallait coûte que coûte désamorcer la situation.

— Milena, proposa-t-il. Prenez la Mercedes. Je vous retrouverai à Vienne, à l'hôtel *Sacher*. Nous allons continuer avec Mrs Vertanian, de façon à ce qu'elle se rende compte elle-même qu'il n'y a aucun complot contre Mr Erivanian. (Il se retourna vers Tania.) Est-ce que cela vous satisfait ?

— Oui, grogna de mauvaise grâce la jeune Arménienne, mais vous feriez mieux de me laisser lui mettre deux balles dans la tête.

— Et Aram ? demanda Milena. Il est d'accord ?

Nouvelle discussion furieuse entre Aram Erivanian et Tania. À l'expression de Milena, Malko comprit que l'Arménien prêchait la modération. Milena s'approcha de lui, ils parlèrent à voix basse, elle l'embrassa et elle se redressa, une lueur de triomphe dans les yeux.

— À tout à l'heure, à Vienne, dit-elle d'une voix pleine de défi.

Milena Bratic recula vers la porte, l'ouvrit et disparut après un dernier regard pour Aram Erivanian.

* *

*

Elko Krisantem parcourut rapidement des yeux la petite nef vide. Celui qu'il cherchait ne se trouvait pas là. Pourtant, la Skoda orange était garée devant l'église. Il fouina un peu autour des maisons dominant le village de Spielfeld, puis redescendit vers le « Schloss » et son parc en friche s'étendant entre la façade ouest et un talus escarpé descendant jusqu'à la voie de chemin de fer. Quelques statues envahies par la végétation y pourrissaient doucement. La grille avait été ouverte récemment. Avec précaution, Elko Krisantem s'engagea dans le jardin, serrant son lacet au fond de sa poche.

Il suivit le mur ouest sans voir personne, puis plongea dans les bosquets séparant le parc du talus.

Trois minutes plus tard, il aperçut un homme accroupi derrière une statue, observant les fenêtres du château. Si absorbé par son guet qu'il n'avait pas vu Krisantem. L'inconnu pouvait avoir une cinquantaine d'années, portait un gros pardessus gris et un chapeau. Pas l'air redoutable... Le bruit des feuilles mortes étouffant le bruit de ses pas, Elko Krisantem se rapprocha doucement. Il ne pouvait pourtant être totalement silencieux : l'autre se retourna.

Le Turc s'attendait à ce qu'il sorte une arme de sa poche.

Pas du tout ! Il se releva et prit ses jambes à son cou, détalant vers la grille.

Elko déboula derrière lui. Gêné par son pardessus, le Yougoslave courait maladroitement. Le Turc le rejoignit et sauta sur son dos comme un tigre sur une gazelle. Les deux hommes roulèrent à terre dans la boue. Elko avait sorti son lacet. En un clin d'œil il se retrouva

autour du cou du Yougoslave.

Elko Krisantem, écrasant son adversaire à plat ventre, le visage dans la boue, commença à l'étrangler. Sa victime tenta d'arracher le lacet mais réalisa très vite qu'il n'y parviendrait pas. Sa main droite fila dans son manteau et Elko la vit ressortir tenant un Walter PPK prolongé d'un court silencieux. Le Yougoslave tira au jugé. Cela fit un petit « plouf » et la balle passa très loin. Le bras tordu, il lui était impossible de viser. Mais Krisantem ne pouvait relâcher sa prise pour laquelle il avait besoin de ses deux mains. S'aplatissant sur le dos de son adversaire, il serra de plus belle, tandis que l'homme qu'il étranglait tentait de se mettre en position de tir.

Voyant l'arme revenir sur lui, Elko fut obligé de desserrer sa prise et de saisir le poignet. Du coup, le Yougoslave se dégagea, un genou en terre. Ils s'empoignèrent de nouveau, l'automatique tira deux fois, dans les arbres.

Soudain, Elko eut une idée de génie : au lieu d'essayer de lui faire lâcher le pistolet il réussit à glisser son doigt par-dessus le sien, dans le pontet. Et aussitôt il appuya sur la détente, laissant le doigt en position. Six petits « ploufs » se succédèrent très vite, arrosant les buissons, puis la culasse du PPK claqua avec un bruit sec et demeura ouverte : le chargeur était vide.

Avec un grognement de rage, le Yougo lâcha l'arme. Elko Krisantem avait déjà repris les deux bouts du lacet Avec une application décuplée par la fureur d'avoir été en danger, il se remit à étrangler son adversaire. Décidé cette fois à ne pas lui faire de quartier. Les deux hommes roulèrent sur le talus escarpé dominant la voie de chemin de fer. Dans le lointain, le hululement d'une locomotive retentit avec un bruit sinistre.

* *

*

Tania Vertanian suivit Milena Bratic sur la galerie pour être certaine qu'elle partait. La Yougoslave se retourna, adressant un sourire crispé à Malko, sorti également.

— Faites attention à elle, lança-t-elle. Au revoir !

Malko était certain qu'elle n'avait pas dit son dernier mot. Il regarda autour de lui : aucune trace ni de Krisantem, ni des motards, ni du mystérieux policier yougoslave. Les vignes vallonnaient à perte de vue, dépouillées par l'hiver.

Dans la cour, Milena avait ouvert la portière de la Mercedes, Tania jeta un regard de triomphe à Malko.

— Qu'elle aille au diable et qu'elle y reste ! marmonna-t-elle.

Milena pensait sûrement la même chose d'elle.

La portière de la Mercedes claqua. Milena s'installa au volant avec une lenteur calculée. Tania bouillait. Milena baissa la glace et adressa un sourire chaleureux à Malko. Tania sursauta :

— Vous l'avez baisée, cette chienne !

Malko ne répondit pas. Ce n'était pas le moment de jeter de l'huile sur le feu.

Il regagna l'appartement. Exit Milena Bratic. Il restait assez de monde autour de l'aveugle. Tania l'y avait précédé. Accroupie en face d'Aram, elle lui parlait à voix basse d'une façon pressante... en arménien.

— Que faites-vous ? demanda Malko.

— Je lui demande s'il ne veut pas venir avec nous, rester en Autriche sous notre protection...

Un ange passa. Si l'aveugle acceptait Malko se trouvait dans une position impossible vis-à-vis de la CIA qui l'accuserait de l'avoir livré aux Arméniens. Comme si Tania Vertanian avait deviné les pensées de Malko, elle se releva, plongea la main dans son sac. Il crut qu'elle allait en sortir une arme et il avait déjà la main sur la crosse de son pistolet. Mais elle se contenta de brandir sous son nez le chèque qu'il avait déjà vu.

— Deux millions de Deutsche Marks ! dit-elle d'une voix contenue. Il suffit que vous nous laissiez partir avec lui.

Malko la toisa.

— Puisque vous le voulez tellement, pourquoi ne me tuez-vous pas ?

Tania laissa tomber le papier plié au fond de son sac et secoua la tête.

— Vous savez bien qu'il y a des choses que je ne peux pas faire. Vous travaillez pour la CIA. Ils ont trop de moyens de rétorsion contre nous.

— Très bien, dit Malko. Dans ce cas, arrêtons cette comédie.

Il s'approcha d'Aram Erivanian et lui lança :

— Nous partons pour Vienne, dans la voiture de vos amis. Je vous conduirai à *l'Impérial* et là, je vous remettrai sous la garde des États-Unis d'Amérique.

— Merci, dit l'Arménien, presque sans bouger les lèvres.

Cette fois, il se leva sans l'aide de Tania qui lui mit la canne dans les mains. Malko dissimulait son soulagement. L'interception se soldait finalement sans trop de casse... Mais il restait encore la route jusqu'à Vienne. Il faillit parler de la Skoda orange et des motards, mais se dit qu'il serait toujours temps.

— Je dois récupérer mon ami, dit-il.

— Très bien, nous vous attendons ici, dit Tania. Je ne veux pas qu'Aram prenne froid.

— Ils nous attendent, corrigea Malko. Vous, vous venez avec moi.

Après une brève hésitation, la jeune femme lança un ordre en arménien à ses deux sbires et le suivit, refermant soigneusement la porte derrière elle.

Malko aperçut la Mercedes qui descendait le sentier menant à la grande route, mais pas de Krisantem. Où était-il passé ?

* *

*

En sueur, malgré le froid, les poignets douloureux, Elko Krisantem se demandait s'il n'avait pas vieilli. Son adversaire continuait à se débattre alors qu'aucun filet d'air n'aurait dû pénétrer dans ses poumons depuis un bon moment... Il râlait, s'agitait sous le Turc, se débattait, ses mains griffaient le sol du talus, arrachant des poignées de terre. Certes, il n'était plus dangereux, mais il n'était pas mort.

Affront insupportable aux yeux d'Elko Krisantem. C'était toute sa crédibilité qui était remise en jeu...

Les deux genoux enfoncés dans les omoplates de sa victime, il serra les deux extrémités du lacet avec une énergie décuplée par le dépit. Cette fois, le Yougoslave fit entendre un petit gargouillis, ses jambes se détendirent brusquement et sa tête retomba dans la boue du talus. D'après son immobilité, Elko sut tout de suite qu'il était mort. Il se redressa, regarda autour de lui : personne. Avec précaution, il fit glisser le lacet autour du cou tuméfié et le remit dans sa poche... Puis, il plongea la main dans sa veste et ramena un portefeuille plein de papiers qu'il empocha.

Le sifflement d'un train, dans le lointain, lui donna une idée.

Du pied, il poussa le corps qui se mit à rouler le long du talus pour aboutir dans le fossé bordant la voie ferrée. Elko dégringola le talus à sa suite. Le village était en contrebas de la voie, on ne pouvait le voir. La gare était vide. Il prit le corps par les épaules et le traîna à grand-peine sur la voie, le disposant en travers des rails.

Puis il rejoignit le talus et commença à le gravir, pratiquement à quatre pattes tant il était épuisé, glissant, jurant, les poumons en feu... Il était à mi-chemin quand il entendit un coup de sifflet et un train surgit de la courbe. Le chauffeur de la locomotive, en apercevant le corps en travers des rails actionna désespérément son sifflet. Le convoi freina dans un grincement d'acier, mais il était lancé trop vite.

La locomotive arriva sur le cadavre et passa dessus.

Une fraction de seconde plus tard, une très violente explosion qui semblait venir du château déchira les oreilles de Krisantem et envoya une onde de choc jusque sur les arbres bordant le talus. Pris d'une horrible crainte, Elko Krisantem se mit à remonter la pente boueuse

comme un fou.

CHAPITRE XVIII

L'explosion éclata comme un coup de tonnerre. Sur la route entourée de vignobles, la Mercedes venait de se transformer, sous ses yeux, en une boule de flammes et de fumée noire, montant vers le ciel comme un champignon atomique... L'onde de choc atteignit le « Schloss » quelques secondes plus tard, faisant trembler les vitres, arrachant des tuiles et des morceaux de pierre, tandis qu'un énorme nuage dépourssi re s'élevait de la petite route. Malko se tourna vers Tania qui avait brusquement p li :

— Tania ! C'est vous qui...

La jeune Arménienne secoua vigoureusement la tête :

— Non, je vous jure ! Je ne comprends pas...

Les autres Arméniens jaillirent à leur tour de l'appartement. Tania leur jeta une phrase dans leur langue qui les calma. Peu à peu, la poussière retombait sur la route. Il ne restait pratiquement rien de la Mercedes 220, à part un bout du châssis arrière et des débris fumants informes. La carrosserie avait été littéralement mise en pièces. Bouleversé, Malko pensa   Milena Bratic. La Yougoslave n'avait même pas eu le temps d'avoir peur, avec une explosion pareille... Des paysans accouraient de tous les côtés. Des morceaux de la voiture brûlaient dans les vignes désertes. Un cycliste descendit le raidillon de l' glise, pédalant à toute vitesse.

— Ce n'est pas moi ! répéta Tania Vertanian. Ce n'est pas moi !

Malko ne répondit pas. Peu convaincu. Soudain, il vit Elko Krisantem surgir en courant et monter les escaliers quatre à quatre. Arrivé au troisième, il lança   Malko :

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

— La Mercedes, dit Malko. Elle a explosé.

Le Turc s'essuya le front.

— C'est de ma faute ! lâcha-t-il, effondré.

Gr ce à son récit, Malko reconstitua ce qui s'était passé. Il examina le portefeuille pris par Krisantem. Il contenait entre autres, une carte d'appartenance au SDB... Une importante charge explosive avait été dissimulée dans la Mercedes. L'homme qui les avait suivis depuis Belgrade dans la Skoda orange devait avoir sur lui un émetteur radio destiné à déclencher l'explosion à distance. Pour une raison qu'on ignorerait à jamais, il avait activé son émetteur avant d'être attaqué par Krisantem. Le passage du train sur son cadavre avait déclenché le signal d'émission une fraction de seconde avant que l'émetteur ne soit broyé. Rétrospectivement, Malko en avait des sueurs froides. Pendant des centaines de kilomètres, il avait conduit une bombe roulante !

Pour que la déflagration ait réduit en petits morceaux une voiture aussi solide, il fallait que la charge explosive ait été énorme.

Malko échangea un regard avec Tania. Celle-ci avait retrouvé son sang-froid.

— Je vous l'avais dit ! triompha-t-elle. Ce ne peut être que les Services yougoslaves qui ont préparé ce piège.

Cela semblait évident. L'homme de la Skoda orange travaillait pour les Yougos. Une question se posait. Pourquoi ce dernier n'avait-il pas déclenché l'explosion plus tôt ? Il en avait eu cent fois l'occasion...

— Venez, dit Malko. Je vais la voir de plus près.

Tania, sans un mot, lui emboîta le pas. Il prit le volant de l'Opel. Une douzaine de badauds se trouvaient déjà sur la route. Malko descendit, pris à la gorge par l'odeur âcre de l'explosion. Des bouts de ferraille fumaient encore. Le moteur avait été projeté à cent cinquante mètres. Il chercha des traces de Milena Bratic, la gorge nouée.

Rien ! Même pas une tache de sang. Mais un peu plus loin dans un champ, il aperçut ce qui était probablement un débris humain, noirâtre, carbonisé. Une horreur. Penser qu'un être humain avait été volatilisé sous ses yeux !

Il entendit dans le lointain la sirène d'une ambulance. Ce n'était pas le moment de s'éterniser. Des gens avaient pu voir la Mercedes sortir du château. Après un dernier regard à la chose noirâtre dans les vignes, il remonta dans l'Opel.

— Nous partons pour Vienne, dit-il.

Tania Vertanian n'essaya pas de discuter. Ils regagnèrent le « Schloss ». Aram Erivanian était sorti sur la galerie extérieure. Entendant Malko et Tania revenir, il interrogea aussitôt :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Une bombe dans la Mercedes, dit Malko.

— Milena était dedans ?

À quoi bon lui mentir ?

— Oui.

L'aveugle demeura d'abord muet. Puis il hocha très lentement la tête de haut en bas et répéta à voix basse :

— Milena... Milena...

Puis des mots en arménien que Malko ne comprit pas... Il semblait effondré et se laissa entraîner jusqu'à l'Opel, tapotant de sa canne la balustrade de bois. Il s'arrêta, huma l'air chargé encore des effluves de l'explosion, ouvrit la bouche et la referma sans rien dire. Indéchiffrable derrière ses lunettes noires. Trois minutes plus tard, ils dévalaient le sentier et tournaient à gauche, passant sous la voie de chemin de fer. Devant le *Gasthaus Kashel*, ils croisèrent une ambulance suivie d'une voiture de police.

Entre le cadavre écrasé par le train et la mystérieuse explosion, la

Kripo(12) de Spielfeld allait s'en donner à cœur joie...

Ils demeurèrent silencieux jusqu'au péage de l'*Autobahn* de Vienne. Là, tout était calme et personne ne semblait avoir entendu l'explosion. Malko se tourna vers Tania assise à l'arrière.

— Vous voyez, Milena Bratic ne travaillait pas avec les Russes. Si elle avait été au courant du piège, elle ne serait jamais montée dans cette voiture...

Il revit soudain le visage d'ange pervers de la belle Natacha lui livrant la Mercedes. Maintenant, il comprenait pourquoi elle ne lui avait pas donné son téléphone à Vienne. Elle était au courant et pensait que Malko serait mort lorsqu'elle y viendrait...

Tania Vertanian secoua la tête.

— Milena travaillait pour les Soviétiques, je le sais. Mais ce n'est pas la première fois qu'ils liquident un de leurs propres agents. Surtout quelqu'un comme elle, qui ne faisait pas partie de leur organisation, qui était tenue par la peur... Elle leur a rendu un dernier service.

Malko savait qu'elle avait probablement raison. Mais cela n'expliquait pas pourquoi la Mercedes n'avait pas explosé plus tôt.

Quels autres pièges allait-il avoir à déjouer pour remettre l'aveugle à la CIA ?

La vue des sapins bordant l'autoroute de la basse Autriche le rassura. Il était enfin chez lui ! Il avisa un parking avec une cabine téléphonique et bifurqua.

— Que faites-vous ? demanda aussitôt Tania.

— Je préviens mes amis, dit Malko.

Prudent, il prit les clefs de la voiture. Le numéro du chef de station de la CIA mit longtemps à répondre. C'était un nouveau, arrivé de Washington quelques jours plus tôt. Malko le mit au courant de ce qui s'était passé à la frontière.

— Nous vous attendrons en face de *l'Impérial*, affirma l'Américain, ne vous en faites pas, la situation est sous contrôle maintenant.

Il était temps !

Malko remonta dans l'Opel, moins anxieux. Tania Vertanian le guignait du coin de l'œil, mais il se garda de tout commentaire. Il lui restait à se défaire de cette tigresse. Ce qui n'allait pas être facile. Toutes les cinq minutes, elle tournait la tête, scrutant les lunettes noires d'Aram Erivanian. L'Arménien n'avait plus ouvert la bouche depuis la mort de Milena Bratic. Aux questions de Tania, il répondait par monosyllabes.

Il accéléra, poussant l'Opel à fond. Il avait hâte d'être à Vienne.

* *

*

Un vent glacial balayait le Kartner Ring. Malko aperçut, avec un petit pincement de cœur agréable, la longue limousine noire hérissée d'antennes garée en face de l'*Impérial*, sur la contre-allée. Les glaces noires interdisaient de voir l'intérieur.

Dès qu'il stoppa en face de l'hôtel – il avait communiqué le numéro de l'Opel au téléphone – cinq hommes en jaillirent. Trois Marines en civil, le nouveau chef de station, et un diplomate de l'ambassade US à Vienne. Ils firent un rempart de leurs corps à Aram Erivanian tandis qu'il sortait de l'Opel, aidé par Tania.

— Mr Erivanian, annonça le diplomate, je suis Chester Brooks, premier secrétaire et je peux vous annoncer que vous êtes désormais sous notre protection, comme vous nous l'avez demandé...

Les Marines encadraient l'aveugle, visiblement enfouraillés jusqu'aux yeux.

— Merci, dit d'une voix faible Aram Erivanian. Je voudrais me reposer pour le moment.

— Nous vous avons retenu un appartement, annonça l'Américain.

Aram Erivanian fut pratiquement porté pendant sa traversée du hall de l'*Impérial*. Ils se retrouvèrent tous au troisième étage dans une suite somptueuse tendue de bleu, où on installa l'aveugle... La chambre voisine était occupée par Malko et celle de droite par les gorilles... Tania Vertanian fit mine de rester avec Erivanian et aussitôt un des Marines l'empoigna par le coude et la poussa dehors.

— *Sorry, Lady*. Personne ne doit rester ici.

L'Arménienne battit en retraite avec un regard noir. Elle se retourna vers Malko et lui lança d'une voix à geler une banquise :

— Je vous attends au bar.

Ses deux gorilles étaient restés en bas. Aram Erivanian guidé jusqu'à un fauteuil, s'y était laissé tomber, sans même enlever son manteau. Visiblement épuisé. Il se releva, tâtonnant avec sa canne, guidé par Malko jusqu'à la salle de bains. Ensuite, il tourna vers lui ses lunettes noires et demanda :

— Milena est vraiment morte ?

Malko avala sa salive. L'émotion de l'Arménien était visible. Sa pomme d'Adam montait et descendait sur sa gorge fripée.

— Oui, dit-il. Elle n'a pas pu survivre à cette explosion.

— Vous... avez vu son corps ?

— Non. Il n'y avait plus rien.

Aram Erivanian revint vers son fauteuil.

— Merci, dit-il. Je voudrais rester seul un moment.

Malko redescendit Tania était au bar devant un cognac.

Elle s'était recomposé un sourire. Malko commanda une vodka. Ils étaient les deux seuls clients du bar peu fréquenté à cette heure. Elle souffla sa fumée et lança d'une voix pleine d'amertume :

— Je vous ai sauvé la vie et celle d'Aram et maintenant, je perds sur toute la ligne...

— Vous avez tout essayé, dit Malko, mais je ne vous ai jamais menti, Tania, même l'autre soir à Belgrade. Vous ne pensiez pas me faire changer d'avis en vous donnant à moi, quand même ?

Elle eut un sourire pâle.

— Non, bien sûr, et je ne le regrette pas. C'était... très, très agréable. Vous êtes un bon amant. Je m'en souviendrai. Quelquefois, il faut savoir se détendre. Nous faisons un métier difficile.

Elle parlait comme un homme, les jambes croisées haut sur ses bas, dégageant un attrait sexuel indéniable auquel Malko n'était pas insensible. Il se demanda si elle ne lui jouait pas un numéro de plus... Avec elle, tout était possible.

— Vous nous avez sauvés la vie involontairement, remarqua-t-il.

Elle soupira :

— Je me demande s'il n'aurait pas mieux valu qu'Aram soit tué...

Malko la regarda avec surprise.

— Pourquoi ? Je croyais que vous étiez très attachée à lui.

— C'est vrai, mais j'ai peur qu'en aidant à capturer Abu Nidal, il fasse du tort à l'image des Arméniens. Nous continuons la lutte. Nous tuerons des Turcs tant qu'il en restera sur terre. Il nous faut des alliés, des aides de toutes sortes.

— Vous voulez dire que vous seriez prêts à vous allier à Hagop Hagopian ou à d'autres ?

Elle le regarda bien en face.

— Pourquoi pas ?

Pendant un moment on n'entendit que le bruit des glaçons dans le verre de Malko. Quel retournement !

— Pourquoi n'avez-vous pas laissé Hagopian exécuter Aram dans ce cas ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas si simple. Nous respectons Aram, il a fait beaucoup de choses pour notre cause. Mais maintenant, il ne peut plus rien, à cause de son accident Et il est devenu faible. Il s'est même laissé manipuler par cette Milena qui était un agent du KGB. C'est mauvais signe. Il va parler pour se venger. J'avais espéré qu'il m'écouterait, qu'il viendrait avec nous.

— Et s'il avait dit oui ?

— Nous l'aurions emmené et vous ne l'auriez pas retrouvé.

— Et moi ?

— Nous vous aurions neutralisé, dit-elle d'une voix égale. Vous le savez bien.

Malko préféra ne pas lui demander ce qu'elle entendait par « neutraliser ».

Malko sentait la fatigue lui tomber sur les épaules. Il posa son

verre.

— Tania, dit-il, je vais me reposer.

Elle le regarda.

— Je voudrais parler à Aram une dernière fois.

— Ce soir, s'il le désire, dit-il. Appelez-moi.

Il n'en pouvait plus. Elle se leva et lui jeta un long regard ambigu. Plus belle que jamais. Il sentit que s'il restait cinq minutes de plus, il l'emmenait dans sa chambre. Justement ce qu'elle souhaitait.

* *

*

Étendu sur son lit, Malko laissait son esprit vagabonder. Il n'avait pas appelé Liezen pour ne pas tomber sur Alexandra et risquer des complications. La présence de Tania risquait de faire des étincelles... Aucun bruit ne venait de la chambre d'Erivanian. Elko Krisantem et un des Marines somnolaient dans le couloir. Les deux autres veillaient dans la chambre voisine et Malko était sûr que la police autrichienne avait mis des hommes en bas bien qu'elle n'aime guère se mêler de ce genre d'histoires... Il repensa à la pulpeuse Natacha.

Elle devait se trouver à Vienne en ce moment. Elle lui avait dit descendre au *Sonnenberg*... Il prit un annuaire et le trouva. 8 Johannes Strasse. Pas très loin du Ring, près de l'église Sainte-Ursula. Il ne savait même pas son nom.

Quand même, cela valait la peine d'aller voir.

* *

*

Le portier du *Sonnenberg* salua Malko d'un sonore *Gruss Gott*. Rubicond et jovial, typiquement autrichien. Malko posa sur le comptoir un billet de mille shillings.

— Je cherche une jeune femme yougoslave qui a dû arriver aujourd'hui mais j'ignore son nom. Blonde, très belle, trente ans environ. C'est une de vos clientes régulières.

Le portier se fendit d'un sourire complice, escamotant le billet.

— *Ach*, je vois.

Il prit son registre et annonça :

— Frau Natalia Hic. Chambre 118. Vous voulez que je vous annonce, *mein Herr* ?

Second billet de mille shillings.

— Non, merci, dit Malko. Elle est seule ?

— *Jawohl*.

Il était déjà dans l'ascenseur... La chambre 118 se trouvait au fond

d'un couloir en L. Il s'arrêta devant le numéro 118. La clef était sur la serrure. Il tourna doucement la poignée et poussa le battant qui grinça un peu. Une voix de femme demanda :

— Stephan ?

Malko pénétra dans la chambre et se heurta presque à Natacha. La jeune femme avait en tout et pour tout une guêpière rouge, des bas et des escarpins. De longs pendants d'oreilles encadraient son visage provocant, au maquillage presque outrancier. On aurait dit la pensionnaire d'une maison de plaisir, au début du siècle.

Son regard se posa sur Malko et ses pupilles s'agrandirent sous l'effet d'une stupéfaction himalayenne. Presque aussitôt, la surprise fit place à une terreur abjecte, qui lui déforma la bouche et la rendit presque laide. Le sang s'était retiré de son visage. Elle semblait paralysée. Une sorte de croassement sortit de ses lèvres.

— Qu'est-ce que...

Puis, elle ferma les yeux une fraction de seconde, et quand elle les rouvrit elle s'était recomposé une expression sensuelle, provocante, celle qu'il lui avait connue à Belgrade... Elle fit un pas en avant et s'exclama d'une voix encore rauque :

— Malko ! J'espérais tant que tu viennes !

Elle se colla à lui avec frénésie, plaquant sa bouche sur la sienne, comme pour l'empêcher de parler, ondulant, écartant sa pelisse, défaisant les boutons de sa chemise. Une tornade sexuelle. Elle se laissa tomber à genoux et voulut s'emparer de lui.

Malko, glacé intérieurement, la prit par les épaules et la força à se relever. Il sentait encore ses tympanes vibrer sous l'onde de choc de la déflagration pulvérisant la Mercedes et Milena Bratic.

La lueur de désir dans les yeux de Natacha s'éteignit brusquement, sa bouche eut un tic qui la tira sur le côté. D'une voix atone, elle murmura :

— Ne me tuez pas.

— Vous ne vous demandez pas comment je suis ici ? interrogea Malko.

Natacha détourna le regard sans répondre.

— Et pourtant, la Mercedes a explosé, comme prévu, continua-t-il. Seulement, je n'étais pas dedans.

Elle fit un pas en arrière, ne quittant pas des yeux Malko. Son menton tremblait un peu.

— Je vous en prie, répéta-t-elle, ne me faites pas de mal. Je ne pouvais pas faire autrement.

Elle s'assit sur le lit, levant vers lui un regard suppliant. Encore plus désirable. La plus somptueuse des putes. Malko avança, les mains dans les poches de sa pelisse et s'immobilisa à quelques centimètres d'elle.

— Je veux la vérité, dit-il Qui est derrière cette histoire de

voiture ?

— Mon ami, dit-elle. Stephan.

— Il est à Vienne ?

— Oui. Je l'attends.

— Qui est-ce ?

— Il appartient au SDB.

— C'est lui qui a piégé la Mercedes ?

— Oui, fit-elle dans un souffle.

— ... C'est lui aussi qui a détruit ma voiture ?

— Oui.

— Comment savait-il que je m'adresserai à vous ?

Elle avala sa salive avant de répondre.

— Andrew Witkin demande toujours à Bogdan pour ces problèmes-là. Et Bogdan fait appel à moi. Par Stephan, je peux avoir toutes les voitures que je veux.

— Le SDB voulait assassiner Aram Erivanian ? Natacha essuya le rimmel qui coulait de ses yeux.

— Non. Mais Stephan ne travaille pas que pour le SDB. C'est aussi un agent du KGB.

On y était.

— Et alors ?

— Le KGB lui a demandé de faire le nécessaire pour que Erivanian n'arrive pas vivant à Vienne s'il parvenait à quitter Belgrade. Mais il ne fallait pas que les Services yougoslaves puissent être impliqués... Alors, il a eu l'idée de la voiture. Il a chargé un de ses hommes sûrs de suivre la voiture et de la faire sauter en territoire autrichien... Ainsi, Stephan ne risquait pas d'ennuis. On accuserait les Israéliens... ou Hagopian.

Diabolique.

— Pourtant, objecta Malko, il n'a pas pu « préparer » une voiture de cette façon tout seul.

— Ce n'est pas lui qui l'a préparée, avoua Natacha. Elle avait été saisie il y a plusieurs mois à des Palestiniens qui s'apprêtaient à la faire passer à l'ouest pour commettre des attentats. Ils l'avaient truffée de soixante-dix kilos de penthrite en pains de 250 grammes...

Il ne restait plus qu'à mettre un détonateur et une commande à distance. Malko était sûr que Natacha disait la vérité. Et Milena avait été la victime de cette combinaison à double détente.

Natacha le fixa anxieusement.

— Qu'est-ce que vous allez me faire ?

Il haussa les épaules.

— Pourquoi votre ami Stephan est-il à Vienne ?

— Il doit voir son officier traitant, c'est plus discret qu'à Belgrade. D'habitude, c'est moi qui fait la liaison, mais...

— Cette fois, il vient toucher le prix du sang, compléta amèrement Malko.

Il la regarda. Pitoyable. Terrifiée. Bien sûr, elle mériterait deux balles dans la tête. Mais cela ne ressusciterait pas Milena Bratic. Elle n'était qu'un rouage doré d'une mécanique glaciale et inhumaine. Comme Stephan. Comme Bogdan qui ne devait pas être dupe.

— Au revoir, dit-il.

Natacha le suivit jusqu'à la porte et murmura :

— Stephan reste seulement jusqu'à demain.

Il entendit le battant se refermer derrière lui et descendit. Le concierge le salua d'un *Gruss Gott* racoleur et complice. La fraîcheur de l'air fit du bien à Malko.

* *

*

À peine était-il dans sa chambre que le téléphone sonna. La voix d'Aram Erivanian.

— Pouvez-vous venir me voir ? demanda l'aveugle.

Malko n'eut qu'à traverser le palier. L'Arménien n'avait pas bougé de son fauteuil. Il avait ôté ses lunettes noires, ce qui lui donnait l'air impressionnant.

— C'est moi, dit Malko.

— Asseyez-vous. Je voulais d'abord vous remercier. Sans vous, je serais mort à Belgrade.

— J'ai fait mon métier, dit Malko.

— Il y a autre chose. Je tenais à vous le dire.

— Quoi ?

— J'ai décidé d'accepter la proposition des Américains, dit-il lentement, de me réfugier en Israël.

CHAPITRE XIX

En Israël ! Malko scruta le visage rendu inexpressif par les lunettes noires qu'Erivanian venait de remettre. Qu'est-ce qui lui passait par la tête ?

— Qui vous a donné cette idée ?

Aram Erivanian haussa les épaules.

— Personne, dit-il de sa voix lente et basse. Seulement ce qui est arrivé à Milena. Maintenant, je me moque de mon sort. Je comptais vivre avec elle, oublier tout ce par quoi je suis passé. Mais...

Sa voix se brisa... Malko pensa à la Bible. « Qui frappe par l'épée périra par l'épée. » Aram Erivanian avait semé la mort jadis, maintenant il était la victime de ses semblables.

— Mais les Israéliens étaient vos adversaires, remarqua Malko.

— C'est vrai. Mais par ricochet seulement, nous n'avions rien contre eux. Ils nous reprochaient de nous allier avec des gens comme Abu Nidal. C'est lui qu'ils veulent. Je vais les aider.

Malko le regarda. Il semblait épuisé, les traits tirés, vidé par des années de vie clandestine et de guerre. Pourtant, il ne semblait pas dire toute la vérité.

— Vous étiez très attaché à Milena Bratic ?

— Oui.

— Vous saviez qu'elle travaillait pour le KGB ?

— Je m'en suis douté.

— Et...

L'Arménien eut à nouveau un imperceptible haussement d'épaules.

— Dans notre milieu, tout le monde trahit tout le monde... L'argent, les inimitiés personnelles, la politique, la peur... Mais je sais qu'elle m'aimait aussi. Même si elle a voulu me tuer.

Malko en était persuadé aussi, à cause de l'étrange fidélité de Milena pendant toutes ces années. Mais il fallait maintenant organiser l'avenir immédiat.

— À qui avez-vous fait part de votre décision ? demanda-t-il.

— À Tania, c'est tout.

Malko sursauta.

— À Tania, mais elle a dû être folle de rage.

— Elle m'a injurié, dit simplement l'aveugle. Je ne lui en veux pas. Elle est sincère, mais elle se trompe. Je ne trahirai pas mes anciens amis, c'est aussi un peu à cause de Tania que j'ai pris cette décision. Si elle n'était pas intervenue, je serais mort en même temps que Milena et ce serait mieux.

Malko se retint de lui dire que lui et Krisantem y seraient aussi

passés. L'aveugle semblait déjà dans un autre monde.

— Et les Américains ?

— J'ai voulu que ce soit vous qui les préveniez. Les Israéliens sont leurs alliés. Ils seront contents.

Il allait même au-devant de leurs désirs.

— Bien, je vais faire le nécessaire.

— Encore une chose, demanda Erivanian. Ce soir, je voudrais dîner dans la salle à manger. Entendre les gens. J'ai été enfermé pendant si longtemps.

* *

*

James Carr, le nouveau chef de poste de la CIA à Vienne jubilait. Il alluma soigneusement un énorme cigare et souffla voluptueusement la fumée.

— C'est un miracle ! dit-il à voix basse. On avait promis aux juifs de les laisser « débriefier » Aram Erivanian avant de l'emmener chez nous mais je ne savais pas comment m'en sortir. Il va falloir que je leur soutire quelque chose en échange.

La somptueuse salle à manger de *l'Impérial*, avec ses lustres en cristal et ses boiseries était presque vide. À une table dans le coin le plus éloigné de la porte, Aram Erivanian dînait seul. Les trois tables voisines étaient occupées par des gorilles de l'ambassade et des policiers autrichiens en civil.

— Comment les choses vont-elles se dérouler ? demanda Malko.

— J'ai rendez-vous demain matin avec mon homologue du Mossad. Je vais lui annoncer la bonne nouvelle, sous condition, bien entendu. Ensuite, il ne faudra pas traîner à Vienne.

C'était aussi l'avis de Malko.

Aram Erivanian se leva, prit sa canne et partit très droit vers la sortie, se dirigeant avec une aisance extraordinaire. Malko le regardait, pensant à tous les secrets qu'il détenait. À tous ceux qui devaient trembler et le haïr. À tous ceux pour qui il représentait un danger mortel. Il avait hâte qu'il soit dans un avion et lui en route pour Liezen. James Carr le quitta, dans un nuage de fumée bleue et Malko regagna sa chambre. Il n'avait pas envie d'aller faire la fête. Ni même d'appeler Alexandra. Trop de tension nerveuse.

Sa chambre confortable et sophistiquée le réconcilia avec la vie. Il venait d'ôter sa cravate lorsqu'on frappa trois coups légers. Il alla ouvrir.

C'était Tania Vertanian.

Plus belle que jamais, suprêmement élégante dans un manteau de cuir noir très souple, orné de fourrure aux épaules, serré à la taille,

d'où émergeaient ses jambes bien galbées. Elle avait des lunettes fumées et les mains dans les poches. Malko en eut un petit choc au creux de l'estomac. Peut-être que sa soirée n'allait pas être si ennuyeuse, après tout...

— Entrez.

— Je voudrais d'abord voir Aram, demanda-t-elle d'une voix douce. Pour m'excuser. J'ai été dure avec lui au téléphone...

Malko allait dire « oui » lorsqu'il ressentit une gêne indéfinissable. Tania Vertanian était à la fois trop lisse et trop tendue.

— Tania, dit-il, je veux bien, mais laissez-moi d'abord m'assurer que vous ne lui voulez pas de mal.

Il avança la main pour palper son manteau. Tania recula brusquement. Sa main droite jaillit de sa poche. Elle tenait un petit Smith et Wesson à cinq coups, au chien presque invisible, un « 38 » Light au canon de deux pouces, le doigt crispé sur la détente.

— Salaud !

Elle jeta son poing droit en avant comme pour accompagner la balle. Grâce à ses réflexes aiguisés par une vie de dangers, Malko parvint à lui saisir le poignet au moment où elle appuyait sur la détente. Le projectile écailla la belle peinture grise de la porte et la détonation résonna dans tout l'étage. Le visage déformé par la fureur, Tania lutta pour se dégager. Elle appuya de nouveau sur la détente et une seconde balle s'enfonça dans la moquette. Des portes s'ouvrirent, dans le couloir.

Malko vit à peine surgir Elko Krisantem. Mais soudain, la tête de Tania sembla rejetée en arrière par une main invisible, sa bouche s'ouvrit pour aspirer de l'air, elle poussa un grognement tout de suite avorté et trébucha, tirée par le lacet du Turc.

Sans aucune galanterie, celui-ci la fit tomber sur le palier et se jeta sur elle, bien décidé à l'achever. Malko et deux des gorilles de la CIA parvinrent enfin à l'arracher à sa proie. Tania, allongée sur le côté, les yeux pleins de larmes, la bouche ouverte comme un poisson hors de l'eau, un profond sillon rouge sur la gorge, essayait de reprendre ses esprits...

L'occupant d'une chambre voisine cria :

— Il faut appeler la police ! Ils se battent !

— Ce n'est rien, répliqua un des Américains, rentrez dans votre chambre. Tout est sous contrôle...

Malko releva Tania et la porta pratiquement dans sa chambre tandis que l'autre gorille allait rassurer la direction. On ne tirait pas tous les jours dans les couloirs de *l'Impérial*... Tania se laissa tomber dans un fauteuil, frottant sa gorge. Malko fit basculer le barillet et éjecta les trois dernières cartouches, puis tendit l'arme à la jeune femme.

— Rangez cela, dit-il, c'est idiot.

Elle leva sur lui un regard plein de haine.

— Je recommencerai. Moi ou quelqu'un d'autre.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ! C'est vous qui avez convaincu Aram de se vendre aux Israéliens, de déshonorer les Arméniens.

— D'abord, ce n'est pas moi, c'est lui qui a pris sa décision tout seul, remarqua Malko. Ensuite, il ne se vend pas. C'est seulement un homme brisé qui veut la paix.

— Nous sommes prêts à le protéger, coupa-t-elle avec indignation.

Malko laissa échapper un soupir excédé :

— Tania, je ne suis pas dans sa tête.

— Il va trahir tous ceux qui nous ont aidés, répliqua-t-elle. Révéler aux Israéliens des secrets terribles. Jamais on ne nous pardonnera.

— Qui « on » ?

Tania le fusilla du regard.

— Vous le savez très bien. Les Palestiniens et leurs alliés. Sans eux, nous n'existerions pas.

Il ne répondit pas. Qu'y pouvait-il ? Tania lâcha soudain :

— Quel dommage qu'il n'ait pas sauté avec cette salope de Milena.

— Vous vouliez le sauver...

— Plus maintenant.

Sic transit gloria... Tania ferma les yeux, et demeura immobile, respirant lourdement. Elle ressemblait un peu à Ira de Furstenberg, jeune. Malko proposa :

— Vous voulez boire quelque chose ?

Elle grimaça.

— Oui, j'ai soif. Votre tueur m'a...

— Il m'a défendu, remarqua Malko. Heureusement. Je serais mort et vous en prison pour quelques années. Les Autrichiens ne plaisantent pas.

— Quelle importance ! dit-elle. Au moins, j'aurais été en paix avec moi-même. Faites-moi monter de l'eau.

Elle défit la ceinture de son manteau et l'ôta. Dessous, elle portait une jupe de cuir boutonnée par des pressions devant et un chemisier de soie multicolore.

Malko passa la commande au téléphone et la laissa s'isoler dans la salle de bains ; il en profita pour explorer discrètement les poches de son manteau, découvrant une douzaine de cartouches en vrac qu'il confisqua provisoirement.

Tania avala coup sur coup deux grands verres de Vichy Saint-Yorre. Trois pressions de sa jupe avaient sauté, dévoilant ses cuisses très haut. Malko, assis en face d'elle, l'observait.

— À quoi pensez-vous ?

Elle tourna le regard vers lui.

— À Aram, je l'avais tellement admiré. Et maintenant... je le hais. Vous auriez dû accepter l'argent que je vous avais proposé. Tout aurait été plus facile.

— Non, dit-il, je me serais méprisé.

Tania ne répondit pas, fixant d'un air absent la télé éteinte. Elle bougea et un autre de ses boutons se défit avec un petit bruit sec qui résonna dans le silence. Le regard de Malko s'abaissa, découvrant le nylon blanc dans l'ombre de la jupe. Tania rejeta la tête en arrière. La bouche entrouverte, les yeux clos.

Il se leva. Elle n'ouvrit même pas les yeux. Sauf quand il se pencha sur elle. Ses paupières se soulevèrent alors avec une lenteur extrême et ses lèvres bougèrent pour dire d'une voix imperceptible :

— Dites-moi au revoir.

Il posa une main sur sa cuisse et les jambes de Tania s'ouvrirent, faisant claquer une pression de plus. Il glissa les mains le long de ses cuisses. Sa chair était ferme, douce, élastique. Elle referma les yeux, mais souleva légèrement le bassin pour permettre à Malko de faire descendre le long de ses jambes le rempart de nylon qui protégeait son ventre. Cette passivité complice le mit dans un état pas possible.

C'est un pieu qu'il enfonça d'un coup au plus profond du ventre de Tania, quelques instants plus tard. La tête de la jeune femme roula sur le côté, elle se mordit les lèvres, les deux mains accrochées aux accoudoirs du fauteuil. Sous les coups de butoir du membre qui la transperçait, celui-ci se mit à grincer, à reculer jusqu'au mur. Tania haletait. Puis ses jambes se replièrent encore et elle poussa un soupir étranglé, une sorte de cri de souffrance qui déclencha le plaisir de Malko.

Il reposa alors doucement les jambes de Tania par terre, et se redressa. Elle entrouvrit les yeux.

— C'était bon, dit-elle. Ce sera le seul souvenir agréable de cette affaire et je ne pourrai en parler à personne.

Malko remarqua :

— Nous pouvons nous revoir...

— Non, dit-elle, c'est fini. Nos routes se séparent ici.

— Pourquoi ?

— C'est ainsi.

Elle se leva et boutonna les pressions de sa jupe d'un geste machinal. Puis elle aperçut son slip par terre et se pencha pour le ramasser. On aurait dit une bourgeoise venant de commettre son premier adultère. Avec une raideur d'automate, elle prit son manteau de cuir, l'enfila et fourra le slip dans la poche. Puis, elle serra sa ceinture et se dirigea vers la porte d'un pas légèrement titubant.

Malko s'interposa.

— Vous partez, Tania ?

— Oui.

Elle ouvrit le battant et il vit des larmes dans ses yeux.

Négligeant l'ascenseur, elle emprunta l'escalier, sans se retourner.

Malko éprouva une sensation bizarre en regardant s'éloigner cette femme qui avait failli le tuer et à qui finalement il avait fait l'amour. Il réalisa qu'ils ne s'étaient même pas embrassés. Puis la silhouette noire disparut au tournant de l'escalier.

La longue limousine noire aux glaces sombres était garée en double file devant *l'Impérial*. Trois hommes en chapka et pelisse attendaient autour. Leurs lourds vêtements dissimulaient des mini-pistolets-mitrailleurs Uzi et ils avaient tous un récepteur radio dans l'oreille, leur transmettant les ordres de leur chef demeuré dans le hall. Malko regarda les flocons de neige qui tourbillonnaient autour des façades noires et des vieux immeubles du Kärtner Ring. Le temps s'était brutalement radouci.

Il rentra à l'intérieur, guettant l'ascenseur. Trois jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée d'Aram Erivanian à Vienne. Entouré d'une protection renforcée, il s'était un peu promené, avait soigné sa pleurésie, et enfin accepté, au soulagement général, de s'embarquer pour Israël. Son vol décollait à midi dix.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit sur l'aveugle. La veille au soir, il avait remercié Malko de leur équipée et lui avait confié une lettre pour Tania Vertanian.

Malko n'avait eu aucune nouvelle de la jeune femme depuis leur dernière entrevue. Il avait en vain tenté de la joindre au téléphone qu'elle lui avait donné à Belgrade : le numéro ne répondait pas. Les Américains, prévenus de ses mauvaises intentions, avaient renforcé la protection d'Erivanian et signalé le fait à la police autrichienne.

Aram Erivanian s'avança de sa démarche raide à travers le lobby, tâtant le sol de sa canne...

Les Israéliens l'attendaient à l'aéroport. C'est là que se ferait la passation de pouvoir. Malko n'avait pas tenu à être au courant des marchandages entre CIA et Mossad. Dur, dur, mais les Israéliens voulaient Erivanian. Par lui, ils espéraient remonter à Abu Nidal. Malko avait reçu les félicitations de la Division des Opérations pour son exfiltration mouvementée de l'aveugle. Les hommes d'Hagop Hagopian ne s'étaient plus manifestés. Eux non plus n'avaient pas eu le temps de se réorganiser.

Aram Erivanian arriva à la hauteur de Malko, tout près de la porte tournante.

Malko avança d'un pas et prit doucement le bras de l'aveugle :

— Au revoir, Mr Erivanian. Bonne chance.

— Merci.

Il tâtonna de sa canne et guidé par son escorte, franchit la porte. Malko le suivit. Sa Rolls attendait un peu plus loin, Elko Krisantem au volant. Lui repartait sur Liezen, mais voulait être certain que tout fût en ordre. Au moment où il allait y prendre place, il aperçut tout à

coup, remontant lentement le Ring, une grosse moto avec deux passagers.

Les battements de son cœur s'accéléchèrent brutalement. Aram Erivanian était en train de gagner la limousine à petits pas.

Malko se précipita vers James Carr qui se trouvait en compagnie d'un inconnu au teint mat.

— James, dit Malko, regardez la moto qui arrive.

L'inconnu qui se trouvait avec l'Américain pivota avec une vitesse stupéfiante, puis revint à sa position initiale en souriant. Les motards étaient justes à leur hauteur, non identifiables à cause de leurs casques et des tenues de cuir noir...

— Ce ne sont pas des ennemis, fit avec un sourire l'interlocuteur de James Carr.

Malko regarda la moto s'arrêter un peu plus loin. L'homme avec qui bavardait l'Américain était un des agents du Mossad à Vienne. Donc les deux motards étaient des Israéliens qui avaient suivi l'exfiltration d'Aram depuis le début.

La portière de la limousine se referma sur l'Arménien aveugle. Elle décolla aussitôt du trottoir, escortée de deux Mercedes. Malko se dirigea vers sa Rolls et consulta sa Seiko Quartz. Il avait le temps, avant de rentrer à Liezen pour le déjeuner, d'assister au dernier acte.

* *

*

Les deux hommes débarquèrent à Schwechat du vol 178 des Austrian Airlines, en provenance de Chypre. Ils avaient voyagé en première, étaient très élégants avec de fins attachés-cases bordeaux comme il convient à des hommes d'affaires importants. L'un avait un type oriental prononcé, avec un visage rond un peu mou et une calvitie naissante, un pardessus en poil de chameau. L'autre ressemblait un peu à un Druze, par ses traits creusés et secs, son nez busqué et ses yeux noirs enfoncés.

Tous deux de petite taille.

Ils franchirent la douane et la police, sans problème : leurs attachés-cases étaient pratiquement vides, leurs passeports chypriotes parfaitement en règle. Sans s'attarder dans le hall d'arrivée, ils filèrent vers la sortie donnant sur la station de taxis et le parking.

Tout au bout se trouvait une Mercedes bordeaux. Les deux hommes arrivèrent à sa hauteur. Le chauve laissa alors échapper son porte-documents. En le ramassant, il s'immobilisa une seconde et sa main plongea dans le tuyau d'échappement de la voiture. Il se releva d'un geste naturel, tenant dans ses doigts un porte-clefs. Puis, il fit le tour, s'installa au volant et mit le moteur en route. Pendant ce temps, son

compagnon prit la seconde clef, ressortit et ouvrit le coffre.

Deux sacs de toile tenaient presque toute la place. Il en vérifia rapidement le contenu, avant de regagner l'intérieur de la voiture.

Celui qui était au volant démarra aussitôt, gagnant l'*Autobahn* de Prague. Deux kilomètres plus loin, il y avait un *gasthaus* en bordure de l'autoroute. Ils s'y arrêtrèrent. Trois hommes y prenaient leur breakfast, des jeunes gens au type arabe prononcé. Ils s'embrassèrent tous et commandèrent du thé. Puis ils commencèrent à parler à voix basse. L'un d'eux regarda sa montre : il était neuf heures et demie. Le chauve posa la main sur son bras et dit avec un sourire chaleureux :

— Il faut que vous y alliez.

* *

*

La limousine venait de s'arrêter devant la petite aérogare de Schwechat. Il y avait peu de monde dehors, à cause du froid. Aram Erivanian émergea de la longue voiture, escorté de ses gorilles. Un autre groupe attendait à l'intérieur de l'aéroport. Quatre ou cinq hommes. Après un bref conciliabule, les deux groupes se séparèrent et le premier repartit dans la limousine.

Malko qui se trouvait à l'autre extrémité du hall vit Aram Erivanian et ses protecteurs se diriger vers le grand arbre de Noël situé près du comptoir El Al, où des passagers attendaient leur enregistrement. Une pancarte annonçait : El Al Flug 364. Ceux qui entouraient Aram Erivanian jouèrent des coudes pour lui éviter de faire la queue. L'aventure de l'Arménien aveugle se terminait ici. Malko avait bête de se retrouver dans son château. Il avait déjà prévu un déjeuner avec Alexandra et quelques amis venus dans la région chasser le sanglier. Ensuite, ils filaient tous pour le week-end vers la Haute-Autriche.

Le crissement métallique d'une rafale d'arme automatique envoya une décharge d'adrénaline dans ses artères. Il se retourna, vit en une fraction de seconde un homme aux cheveux noirs frisés, vêtu d'une veste verdâtre militaire, de jeans, les yeux fous, un AK 47 à la hanche, qui balayait de son feu les passagers d'El Al.

Puis d'autres coups de feu attirèrent son attention sur un second assaillant en anorak bleu qui tirait aussi sur la foule.

En quelques secondes, ce fut la panique absolue. Les gens couraient dans toutes les directions, s'aplatissaient sur le dallage mauve et gris, s'abritaient derrière des comptoirs. Il vit un gendarme autrichien tirer son pistolet et viser un troisième terroriste en train de jeter des grenades en direction des passagers, comme au bowling. Des coups de feu isolés éclatèrent, répliquant aux rafales des Kalachnikovs. Les gardes israéliens avaient ouvert le feu à leur tour.

Malko étouffa un cri de rage : il n'était pas armé. Impuissant, il se précipita quand même vers l'arbre de Noël. Trois explosions sèches ébranlèrent le hall : les grenades. Il vit le terroriste qui les avait jetées, en train de s'enfuir en direction d'une galerie extérieure.

La bataille faisait encore rage près du comptoir. Les deux terroristes restant avaient changé de chargeur et balayaient tes passagers encore debout. Retranchés derrière les comptoirs, les gardes israéliens ripostaient. Soudain, Malko aperçut Aram Erivanian.

L'Arménien était tout seul, debout, près de l'arbre de Noël, comme indifférent à ce qui se passait.

— Aram, couchez-vous ! cria Malko.

Au même moment, deux silhouettes noires jaillirent des comptoirs. Un homme et une femme en tenue de motards. Avec tous deux des pistolets. La femme avait de longs cheveux blonds, c'était celle de Belgrade. Tenant à deux mains un pistolet à long canon, elle visa un des terroristes et se mit à tirer posément comme au stand. Malko vit l'homme reculer sous le choc des balles, puis tomber, le visage ensanglanté.

Une dernière rafale, tirée par un des terroristes, balaya le hall. La fille blonde, touchée en pleine tête, s'effondra sans un cri sur le dallage déjà plein de sang.

Aram Erivanian partit en arrière, lâchant sa canne, et tomba. Il n'avait même pas cherché à s'abriter.

Les coups de feu cessèrent aussi brutalement qu'ils avaient commencé. Les deux terroristes survivants venaient de s'enfuir par un escalier extérieur. Malko évita un enfant couvert de sang, encore dans les bras de sa mère, un homme allongé sur le dos et qui semblait mort et s'agenouilla près d'Erivanian.

Il ne bougeait pas. En l'examinant, Malko découvrit qu'il avait reçu une balle dans la tête. Des gardes israéliens surgirent, écartant les badauds. La panique était à son comble. Les Israéliens parlaient en hébreu à toute vitesse. Des policiers accouraient de tous les côtés, les blessés gémissaient, les survivants s'interpellaient, les haut-parleurs exhortaient la foule à garder son calme.

Malko se releva et croisa le regard du chef du Mossad qu'il avait vu près de l'*Impérial*. Ce dernier échangea quelques mots avec les deux Israéliens en train de soigner Aram Erivanian. Il vint vers Malko, le visage sombre.

— Le docteur Finkel dit qu'il n'est pas mort. Il y a peut-être une chance de le sauver. Mais il va rester dans le coma très longtemps.

— Vous ne vous attendiez pas à quelque chose de ce genre ?

L'Israélien leva un regard grave.

— Non.

— Qui est-ce ?

L'autre haussa les épaules.

— Nous le saurons.

On allongea Aram Erivanian sur une civière et on l'emmena. Son précieux cerveau ne valait plus rien. Comme un coffre-fort dont on aurait perdu la clef. L'Israélien dit à Malko :

— Il va être opéré ici. Ensuite, nous l'emmènerons à Tel-Aviv. Nous avons de très bons médecins. Ils font des miracles.

Malko ne répondit pas et s'éloigna. Les cheveux blonds de l'Israélienne trempaient dans une flaque de sang. Son pistolet gisait à quelques centimètres de sa main droite. Elle avait les yeux ouverts.

Pris d'une brusque inspiration, il entra dans une cabine téléphonique et composa le numéro de Tania Vertanian. On décrocha une fraction de seconde plus tard. Comme si on avait attendu le coup de fil. Surpris, Malko demanda :

— Tania ?

— Oui.

Ils restèrent silencieux, pensant à la même chose. Puis, la jeune femme demanda d'une voix blanche :

— Vous êtes à Schwechat, n'est-ce pas ?

Ainsi, c'était cela. Les gens étaient fous.

— Tania, dit-il vous savez ce que vous avez fait ?

— Je vous avais prévenu, dit-elle d'une voix tendue. Je vous avais prévenu.

Il raccrocha sans répondre, se retourna vers le hall au dallage mauve ensanglanté et eut envie de vomir.

Cet ouvrage à été imprimé en France par

CPI
Bussière

à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en janvier 2009

Mise en pages : Bussière

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS
14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris
Tél. : 01-40-70-95-57

— N° d'imp. 82043. –
Dépôt légal : février 2009.

-
- 1 : Armée secrète arménienne pour la Libération de l'Arménie. Organisation terroriste arménienne fondée à Beyrouth le 17-9-75.
 - 2 : Officier traitant
 - 3 : Services spéciaux yougoslaves, équivalent du KGB.
 - 4 : Louche.
 - 5 : Voir *Vengeance romaine*, SAS N° 62.
 - 6 : On a de gros problèmes.
 - 7 : Bonne route.
 - 8 : Bonjour. Château de Liezen. Qui est à l'appareil ?
 - 9 : Organisation politique arménienne, très puissante.
 - 10 : Service de Renseignements allemand.
 - 11 : Autoroute Fraternité-Liberté.
 - 12 : Police criminelle.